OCT 25 1921

28e Année. N° 18. 15 Septembre 1921.

GENERAL LIBRARY
OCT 25 1921
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Anatole France . . .	*La Vie en Fleur.* — III.	225
Général Messimy . .	*Comment j'ai nommé Gallieni*	247
Rabindranath Tagore.	*Poèmes.*	262
Capitaine Koeltz. . .	*Au Tournant de la Marne*	270
R. de Traz.	*Henri-Frédéric Amiel.*	301
Picavet	*La Légende de Turenne aux XVIIe et XVIIIe siècles.*	322
André Beaunier . . .	*Suzanne et le Plaisir.* — III.	347
Henri d'Alméras. . .	*Dante, Étudiant à Paris*	398
J. Dagnaux	*Dans le Ciel du Sahara.*	410
X. X. X	*La Crise politique de l'Allemagne*	440

Copyright 1921 *Revue de Paris.*

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION ABONNEMENTS ET VENTE : 3, RUE AUBER

1921

A NOS LECTEURS

Au cours de l'année 1920, par suite de la hausse du papier et de la main-d'œuvre, nous nous sommes trouvés, comme toutes les autres Revues françaises, dans la nécessité de relever les tarifs d'abonnement et de vente au numéro.

Ce n'est qu'au prix de lourds sacrifices que nous avions retardé jusqu'à cette époque l'application d'une telle mesure, conscients de l'obstacle qu'apporte à la diffusion des connaissances et des idées l'augmentation du prix des revues et des livres.

Pénétrés de la même pensée, nous sommes heureux aujourd'hui d'être les premiers à faire bénéficier nos lecteurs de l'amélioration graduelle des conditions économiques.

A partir du 15 septembre les prix seront modifiés comme suit :

ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	60 »	31 »	16,50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	66 »	34 »	18 »
ÉTRANGER	72 »	37 »	19,50

PRIX DE LA LIVRAISON : **3** fr. **50**

Ces tarifs seront appliqués à partir du 15 septembre aux nouveaux abonnements et aux réabonnements partant du 15 septembre.

La *Revue de Paris* qui a déjà donné depuis le début de l'année : *Le Petit Pierre*, d'Anatole France ; des romans de : Blasco Ibañez, Gérard d'Houville, Segalen et Chadourne, des nouvelles de la Comtesse de Noailles, de Marcelle Tinayre, d'Alexandre Arnoux et d'Henry James, des vers d'Henri de Régnier, des souvenirs d'Henry Bataille, des articles de Maurice Bompard et du Général Buat,

publiera prochainement :

Lorenzaccio, de George Sand, un roman de Paul Adam, une pièce de Porto-Riche, une comédie de Bernard Shaw, le journal intime de Sully Prud'homme, des lettres de Mérimée à la princesse Mathilde, *Le Divertissement Provincial* d'Henri de Régnier, *Les Routes Secrètes*, de Marcelle Tinayre, *Octave*, de la comtesse de Noailles, *Le dernier été*, de Galsworthy, des études de Chuquet sur Napoléon, de Pierre Lasserre sur Renan, etc.

La Belgique pendant la guerre, par le baron Beyens, ancien ministre des Affaires étrangères de Belgique.

LA VIE EN FLEUR[1]

LE THÉATRE DES MUSES

Je me rencontrai chez madame Airiau avec le fils d'un gros industriel, Victor Pellerin qui aimait passionnément le théâtre, un garçon de vaste corpulence, toujours suant et soufflant, et les yeux hors de la tête, colérique et familier. Ayant obtenu d'une grande compagnie de gaz, je ne sais dans quelles conditions, la jouissance d'une salle très vaste, à Bercy, il y avait établi un théâtre et y donnait des représentations. Ce Théâtre avait une scène, des décors, des coulisses et des loges pour les artistes. Il se nommait le Théâtre des Muses, et, si l'on y pratiquait fort peu les arts d'Euterpe et de Terpsichore, on y suivait assidûment les leçons de Thalie et de Melpomène. Son nom était ainsi justifié ; mais trop classique pour un temps où le goût romantique dominait encore, il n'eût pas attiré la foule : faible inconvénient pour un théâtre où l'on allait gratuitement et sur invitation. Pour moi, je trouvais que c'était un bien joli nom. Les acteurs étaient des gens du monde, de jeunes amateurs, camarades de Victor Pellerin. Les actrices étaient des professionnelles, appartenant à l'Odéon ou à d'autres théâtres parisiens, et il y avait parmi elles deux pensionnaires de la Comédie-Française. Pour un très minime cachet, Pellerin trouvait des actrices qui n'étaient

1. Voir les numéros du 15 juin et du 15 juillet 1921.

pas maladroites, et dont il obtenait un excellent travail. Ce gros garçon, en qui se trouvaient réunies toutes les qualités d'un bon directeur de théâtre, possédait éminemment la première de toutes, qui est la parcimonie. Il faut dire qu'elle lui était bien nécessaire ; car son théâtre, qui ne lui rapportait rien, lui coûtait fort cher. Et ses ressources de fils de famille y suffisaient à grand'peine. Je demande s'il est un autre art où il aurait trouvé à si peu de frais des concours si précieux.

Une circonstance particulière me fit assister aux répétitions du Théâtre des Muses. J'ai dit que Victor Pellerin était un excellent directeur de théâtre. Il choisissait fort bien ses pièces. Comme chaque ouvrage ne devait être joué que trois fois, il n'était pas tenu de suivre le goût du gros public ; il se souciait seulement de plaire aux connaisseurs ; et il y réussissait assez bien. Quand je le connus, il avait déjà monté, entre autres ouvrages qu'on n'avait pas vus ailleurs, l'*Alchimiste* de Ben Jonson, le premier *Faust* de Gœthe, les *Sincères* de Marivaux. Puis il eut l'idée de jouer *Lysistrata*, ce qui était alors une idée toute neuve. Songez que je vous parle de temps très anciens. Comme il me savait passionné pour l'art et la littérature de la Grèce antique, il pensa que je pourrais l'aider, par mes conseils, à transporter Aristophane à Paris, et m'invita aux représentations qui avaient lieu le soir. J'y fus assidu, non que je m'y crusse le moins du monde utile, mais parce que je m'y plaisais. Gœthe, amoureux de théâtre, disait qu'une pièce médiocre, faiblement jouée, fait encore un spectacle merveilleux. Je pensais comme cet homme divin. Et mon plaisir commençait aux répétitions, où l'on voit une confusion de mouvements et de paroles se transformer peu à peu en une suite bien ordonnée d'actions intéressantes. Il est beau que des hommes et des femmes, pareils, au fond, à tous les hommes et à toutes les femmes, mais non certes pires, égoïstes, avides, envieux, jaloux et se souhaitant réciproquement tout le mal possible, travaillent cependant avec zèle dans l'intérêt de tous et réalisent, par un effort obstiné, cet heureux ensemble qui les subordonne les uns aux autres. Lysistrata, c'était Marie Neveux, de l'Odéon, notre meilleure comédienne et la plus jolie, blonde par arti-

fice, avec des yeux noirs veloutés. Elle faisait la pluie et le beau temps au Théâtre des Muses.

— Je ne montre de préférence pour aucune de ces demoiselles, — disait Victor Pellerin. — Si j'en montrais, je ne pourrais plus les conduire.

Parole indigne d'un bon directeur de théâtre comme lui. La vérité c'est qu'il montrait sa préférence pour Marie Neveux et qu'il avait beaucoup de peine à conduire sa petite troupe. De là son air colérique et mécontent, de là ce front toujours plissé et ces yeux qui lui sortaient de la tête. Mais il n'eût montré aucune préférence qu'il eût rencontré encore d'innombrables difficultés dans un métier qui en présente, à tout moment, de toutes sortes, et qu'il aimait pour cela même, et aussi pour y montrer des préférences. Les comédiens, ses camarades, avaient tous aussi leur préférence. Les préférences des uns dérangeaient celles des autres : mais tout finissait par s'arranger. J'eus, de même, dès le premier jour, une préférence. Ce fut pour Lampito, la Lacédémonienne, dont le rôle était tenu par Jeanne Lefuel, de l'Odéon. Ce rôle est peu important. Jeanne Lefuel me demanda d'y ajouter des « béquets » et ne me le demanda pas en vain. Funeste conséquence d'une faiblesse amoureuse : j'interpolai le texte d'Aristophane ! Je dirai pour mon excuse que *Lysistrata* subit, au Théâtre des Muses, de telles altérations qu'Aristophane lui-même si, par un prodige, il fût venu l'entendre, ne l'eût pas reconnue. Mais pourquoi chercher une excuse ailleurs que dans les yeux de Jeanne Lefuel. Ils étaient, ses yeux, d'un gris qui n'était pas gris, d'un gris qu'on n'avait pas encore vu et qu'on ne reverra plus, d'un gris léger, liquide, subtil, aérien, éthéré, où des points lumineux, à peine perceptibles, se tenaient en suspension, venaient à la surface, plongeaient et reparaissaient encore. Jeanne Lefuel n'avait ni la fraîcheur, ni l'éclat, ni l'insolente jeunesse de Marie Neveux ; mais elle était mieux faite, ce qui, pour la plupart des hommes, ne lui donnait pas grand avantage. Car c'est le visage qui les attire d'abord, et les rend coulants sur le reste. Qui a dit cela? Un maître en la matière : Casanova. Il aurait pu ajouter que peu de gens savent juger de la beauté des formes. Pour moi, je savais

beaucoup de gré à Jeanne Lefuel d'être faite comme elle était faite.

Le rôle de Lampito, en dépit de mes « béquets », était resté court. Aussi Jeanne Lefuel avait du temps à perdre et elle le perdit avec moi. Nous causions. Il fallait pour cela nous tenir loin de la scène. Car au moindre bruit qu'il entendait dans la salle, Victor Pellerin devenait flamboyant de rage et poussait des hurlements furieux. Jeanne Lefuel n'avait que deux mots à dire pour me mettre en joie. Elle avait de l'esprit naturel, et, peut-être, un peu plus de lecture que nos autres comédiennes ; mais ce n'est pas cela que je goûtais en elle. D'ordinaire, dans la conversation, le sujet m'importe peu ; un petit comme un grand me trouve bien disposé, mais je veux qu'on le traite à mon goût, qui n'est pas bien relevé : les moindres esprits peuvent le satisfaire ; les plus considérables ont chance de le blesser horriblement. Les femmes, pour la plupart, n'y correspondent pas. J'aime très rarement leur conversation, mais quand je l'aime, je l'aime à la folie. Parlons franchement, il me fâche qu'on parle correctement dans le particulier. Il faut laisser cela aux conférenciers. Un discours, si vous voulez bien, est un tableau ; c'est une peinture composée et achevée. Une conversation est une suite de croquis. Eh ! bien, mes goûts en conversation sont les mêmes que mes goûts en dessin. Je demande à un croquis d'être libre, rapide, incisif, mordant, forcé. Je lui demande de passer la mesure, d'outrer la vérité pour la faire mieux sentir. J'en demande autant à une causerie : elle m'est délicieuse quand elle fait passer sous les yeux une suite de pochades. La conversation des femmes du monde ne le fait pas, d'ordinaire. La conversation de Jeanne Lefuel le faisait sans cesse, avec naturel et facilité. C'était à chaque fois un album de Daumier qui s'effeuillait, et cela à une époque où la conversation d'une femme dans un salon vous étalait sans fin des feuillets de la *Revue des Deux Mondes*. Les sujets que touchait Jeanne Lefuel étaient petits, il est vrai ; mais le trait dont elle les dessinait les grandissait démesurément. Elle contait le plus souvent des aventures de coulisses, des rivalités de théâtres et d'amour, des fureurs de femmes jalouses, des amitiés de comédiennes, brisées,

réparées et de nouveau rompues en une soirée, moins encore, des farces de cabotins, un œuf glissé furtivement en scène, par Pyrrhus, dans la main d'Andromaque, et la veuve d'Hector, cet œuf tantôt dans la paume droite, tantôt dans la paume gauche, tendant au roi d'Epire des bras suppliants.

Et vous prononcerez un arrêt si cruel!...

Cet art délicieux de dessiner ses moindres causeries, elle le devait à sa nature ; elle le devait ensuite à sa profession qui enseigne à voir et à sentir, habitue aux formes et aux caractères des choses. Que d'agréables moments j'ai passés, grâce à elle, dans la grande salle nue et mal éclairée du Théâtre des Muses.

La répétition finissait vers minuit et les gens raisonnables se retiraient. Alors nous évoquions les esprits. Toutes ces femmes étaient spirites. Je ne sais pas si Jeanne Lefuel qui, de ses propres mains, faisait effrontément tourner les tables, ne croyait pas elle-même aux esprits. La table était parfois lente à s'échauffer, mais elle finissait par se soulever. Comment eut-elle pu résister indéfiniment à la pression de tant de mains impatientes? On interrogeait les esprits par la typtologie, c'est-à-dire en convenant avec eux soit de la valeur alphabétique, soit de la signification conventionnelle des coups frappés par la table. Un coup signifie *a*, deux coups *b*, trois coups *c*, etc. Et encore, un coup pour dire *oui*, deux coups pour dire *non*. Par ce moyen, les esprits nous faisaient des réponses dont quelques-unes n'avaient pas de sens, et ce n'étaient pas les plus mauvaises. Comme je me montrais surpris qu'ils se montrassent si bêtes, notre duègne qui se nommait Thérèse Duflon, me fit une réponse assez raisonnable :

— Ce sont, — dit-elle, — les esprits des morts, et il ne suffit pas d'être mort pour avoir de l'esprit.

C'est ainsi que nous interrogeâmes vainement sur sa situation présente une cardeuse de matelas récemment décédée à Amiens. La pauvre âme, qui n'en avait jamais su beaucoup sur la vie, en savait encore moins sur la mort. Et c'était le cas de la plupart des âmes qui parlaient dans la table. Elle avait ses esprits familiers, dont un nommé Charlot,

qui était fort mal embouché, et un certain Gonzalve, que mademoiselle Berger reconnaissait pour un amant qui lui était cher et qu'elle avait malheureusement perdu. Nous assistions avec beaucoup de sentiment à ces rencontres touchantes d'un mort et d'une vivante. Mais des coups frappés par un pied de table ne fournissent pas un langage assez riche à la passion, et, Gonzalve nous ennuyait. Une de nos plus jolies actrices, nommée Rosemonde, se jetait avec plus d'ardeur et de curiosité inquiète que les autres, et que mademoiselle Berger elle-même, dans la nécromancie, depuis qu'elle croyait avoir évoqué l'âme d'une petite fille nommée Luce qui, à sept ans, joua la comédie à l'Odéon et mourut, répétant ainsi le sort de l'enfant Septentrion qui dansa deux fois sur le théâtre d'Antipolis et plut. *Biduo saltavit et placuit.* Rosemonde obsédait Luce de questions sur sa vie terrestre, si brève, et sur son état présent. Luce ne parlait guère et restait peu. On faisait observer qu'elle frappait des coups beaucoup plus légers que les autres esprits, et que ses rapides apparitions étaient bien dans le caractère d'un enfant. Rosemonde à force de recherches se mit en rapport, par le moyen de la typtologie, avec une tante de Luce. Et, entre autres questions qu'elle fit à cette dame défunte, elle lui demanda de qui Luce était fille. Mal satisfaite des réponses de la tante, la curieuse Rosemonde qui avait fini par connaître plusieurs membres trépassés de la famille de la petite Luce, mena une enquête longue et confuse, sans parvenir à distinguer entre la mère et la grand'mère de l'enfant. Et sa curiosité ne fut pas mieux contentée que celle des érudits qui voulurent savoir de qui sortait cette petite Menou de la troupe de Molière.

Malgré les plaisanteries les plus libres, les fraudes les plus grossières et les mystifications les moins dissimulées, qui ne cessaient pas durant la danse des tables, ces femmes dont quelques-unes avaient de l'esprit, croyaient à la présence des morts dans cette grande salle éclairée de trois bougies, où, comme Ulysse chez les Cimmériens, nous faisions la Nékuia, tandis qu'autour de nous pendaient de vastes draperies d'ombre. Parfois, tout à coup, sans raison, prises de terreur, ces femmes s'enfuyaient éperdues, criaient et

tourbillonnaient comme de grands oiseaux ; se cherchaient et se repoussaient les unes les autres, s'empêtrant dans leurs jupes, tombaient, appelaient leur mère et faisaient des signes de croix. Et cinq minutes après, c'était autour de la table bondissante, des exclamations joyeuses, des cris de surprise et de grands éclats de rire. Et cela jusqu'à deux heures, deux heures et demie du matin.

Il me restait alors à reconduire Jeanne Lefuel rue Vaneau où elle demeurait. Ce n'était pas l'affaire d'un moment. Il fallait d'abord trouver un fiacre, opération pénible et chanceuse, surtout quand il pleuvait. Si l'on était heureux, au bout d'un quart d'heure ou de vingt minutes, on arrêtait un sapin à rideaux rouges, monté par un vieux cocher à carrick, qui conduisait une haridelle boiteuse, ou, pour parler plus proprement, un horrible canasson. Dans cet équipage, il fallait bien une heure pour atteindre les abords du Luxembourg. Je ne m'en plaignais pas. Nous étions seuls et la conversation était plus intime. Je lui parlais avec une entière confiance, un abandon complet et ce besoin de me livrer que j'éprouvais ardemment avec elle. Pour elle, elle conversait de ce qui la concernait, sans embarras, sans gêne aucune, mais elle était bien loin de tout dire et je sentais que, dans ses confidences les plus abandonnées, elle réservait une grande part de sa vie, de ses sentiments et de ses actions. C'était par prudence, sans doute ; c'était aussi, je crois, qu'elle était détachée, au delà de ce qu'on peut imaginer, du passé et de l'avenir, et que pas une femme ne bornait comme elle la vie au moment présent. Elle devait à cette disposition la paix du cœur. Elle ignorait les regrets et ne connaissait pas l'inquiétude. C'était une âme sereine comme le calme des mers.

Le fiacre s'arrêtait devant le 18 de la rue Vaneau. Quand on avait encore quelque chose à se dire, je renvoyais le cocher et montais jusqu'au troisième étage où était le petit appartement de Jeanne. Pour y parvenir on sonnait, mais de se faire ouvrir la porte cochère, là était l'œuvre, là était le labeur, comme dit Virgile. Après des efforts opiniâtres, à force d'agiter la sonnette et de frapper la porte du poing et du pied, on parvenait à réveiller le portier. Sésame s'ou-

vrait : et l'on était récompensé de sa peine. La chambre de la comédienne n'était pas riche ; un lit de fer, une commode de noyer et une armoire à glace en composaient tout l'ameublement ; mais elle était d'une propreté, d'une netteté parfaite. Jeanne ornait bizarrement les portes de son logis en y affichant des vers de sa façon, dans un cadre de fleurs peintes à l'aquarelle. Ces vers ne manquaient pas de grâce, mais il s'y trouvait des fautes de prosodie qui me choquaient. On ne les remarquerait pas aujourd'hui. Je vous conte des histoires d'un autre temps.

Un matin que je l'allai voir chez elle, je la trouvai cousant. De grandes lunettes rondes, montées en écailles, chaussaient étrangement son nez. Elle était entourée d'une quantité de vieilles petites boîtes, de vieux petits étuis qui révélaient une ménagère soigneuse. Et c'est ainsi que j'aime le plus me la rappeler.

Trois mois après notre rencontre au Théâtre des Muses, nous cessâmes pour toujours de nous voir, sans raison, parce que la vie ne nous unissait pas.

DIVAGATIONS

Un jour, dans ma chambre, je lisais Virgile. Je l'avais aimé dès le collège ; mais, depuis que les professeurs ne me l'expliquaient plus, j'en avais une meilleure intelligence et rien ne m'en gâtait plus la beauté. Je lisais la VIe *églogue* avec enchantement. Ma laide petite chambre s'était effacée ; j'étais dans la grotte où Silène endormi laissa tomber sa couronne. Auprès du jeune Chromis, du jeune Mnasyle et d'Eglé, la plus belle des naïades, j'écoutais le vieillard, barbouillé du sang des mûres, dont les chants faisaient bondir en cadence les faunes et les bêtes sauvages et instruisaient les chênes à balancer leur cime altière. Il disait comment, par le grand vide, se réunirent les semences de la terre, de l'air et de la mer, comment le globe liquide du monde commença à se durcir, à renfermer Nérée dans l'océan, et lui-même à prendre peu à peu les formes des choses ; il disait comme déjà la terre s'étonnait de voir briller le soleil nouveau, et comme les pluies tombaient des nuages plus élevés.

Alors, pour la première fois des forêts commençaient à croître et de rares animaux erraient sur les montagnes inconnues. Puis il dit les pierres jetées par Pyrrha, le règne de Saturne, les oiseaux du Caucase et le larcin de Prométhée.

Ce jour-là, je ne suivis pas Silène plus loin. J'admirais sous les voiles irisés de la poésie cette solide philosophie de la nature ! Après être entré dans ces vues profondes des origines de la terre, comment supporter les cosmogonies orientales et leurs fables barbares? Virgile prête à son Silène le langage de Lucrèce et des pensers grecs. Et il se fait ainsi une idée de l'origine de la terre qui s'accorde d'une façon surprenante avec la science moderne. On s'accorde à croire aujourd'hui que le soleil, porté à une température très haute, étendait sa sphère immense au delà de l'orbite actuelle de Neptune et que, se contractant par l'effet du refroidissement, il abandonnait de temps à autre, dans l'espace qu'il ne couvrait plus, des anneaux de sa substance qui, se rompant et se contractant à leur tour, formèrent les planètes de son système. Ainsi, croit-on, se forma la terre qui, d'abord diffuse et fluide, se refroidit graduellement. Après les lourdes pluies de métaux en fusion, qui chargeaient son atmosphère ardente, tomba du haut des nuées l'eau des pluies fécondes. C'est exactement ce que dit le vieux Silène. Le globe était d'abord couvert tout entier d'une mer chaude et peu profonde. Des continents se soulevèrent. L'air enfin, frais et pur, laissa voir le soleil. Des herbes et des fougères géantes couronnèrent les montagnes. Les animaux naissent, et, le dernier d'entre eux, naît l'homme. Ainsi, dans ces temps immémoriaux, s'accomplit le destin qui devait faire de la terre le perpétuel séjour du crime. Les plantes, suçant avec leurs racines les sucs de la terre, s'en nourrirent; seules innocentes de tous les êtres, elles formèrent leur substance vivante en distillant avec un merveilleux instinct des substances sans vie ou du moins sans organisation, car on ne peut dire d'aucune chose au monde : cela est sans vie. Les plantes étaient nées, les animaux pouvaient naître.

Rara per ignotos errant animalia montes

Les premiers animaux, misérables, sans vertèbres et sans

cerveau, vécurent en dévorant des herbes dans les forêts. Ainsi la vie animale commença par le meurtre. Oh ! je sais bien qu'on ne dit jamais qu'un arbre est mis à mort : c'est pourtant ce qu'il faut dire, car il était vivant. Était-il sensible? on le nie ; on affirme qu'il n'avait pas d'organes pour sentir, qu'il n'était pas un individu, et qu'il ne pouvait pas se connaître. Pourtant, ce porte-fleurs célèbre des hymens dont rien ne passe la splendeur et la fécondité. Et si, contrairement à ma croyance, il est insensible, il n'en est pas moins vivant, et le faire périr est attenter à la vie comme faire périr une bête.

Cependant, les espèces animales, sortant les unes des autres, se faisaient plus intelligentes et plus fortes ; elles acquirent un cerveau et des nerfs qui leur donnèrent conscience d'elles-mêmes et les mirent en communication avec le monde extérieur. Les unes se nourrissaient d'herbes ; mais la plupart dévoraient la chair des animaux appartenant à des espèces moins fortes qu'elles ou moins rapides. Malheureux habitants des forêts et des montagnes, il ne suffisait pas à leur misère que leur existence fût sujette à la faim, à la maladie, et vouée à la mort, il fallait qu'elle s'écoulât tout entière dans la peur de l'ennemi, et dans des affres que, tout brutes qu'ils étaient, ils se représentaient terribles. L'homme vint le dernier des animaux, parent de tous, et proche de quelques-uns. Les termes dont on le désigne encore aujourd'hui, marquent son origine : on l'appelle humain et mortel. Quels noms conviennent mieux aux animaux sauvages qui, comme lui, habitent la terre et sont sujets à la mort. L'homme est incomparablement plus intelligent que ses frères ; mais son intelligence n'est pas d'une autre nature. Il est supérieur à tous, sans avoir en lui rien qu'ils n'aient aussi. Et ce qui l'égale à eux tous, c'est l'obligation où il est soumis comme eux de manger pour vivre ce qui a eu vie, c'est la loi du meurtre qui pèse sur lui ainsi que sur les autres, et qui en a fait un être féroce. Il est carnivore ; pour n'avoir pas honte de tuer ses frères, il les renie ; il se vante d'une origine supérieure ; mais tout montre sa parenté avec les animaux ; il naît comme eux, il se nourrit comme eux, il se reproduit comme eux, il meurt comme

eux. Il est soumis comme eux à la loi du meurtre imposée à tous les habitants de la terre. De son incomparable intelligence il se sert pour se soumettre les bêtes dont il a besoin. Et, bien qu'il possède des étables bien garnies, la chasse est son occupation préférée. Ce fut le plus grand plaisir des rois ; ce l'est encore. Il se livre au carnage avec une ivresse que n'y éprouvent pas les autres animaux. Comme les bêtes féroces, qui ne se mangent pas entre elles, il s'abstient de dévorer la chair des hommes ; mais ce que ne font guère les autres animaux, il tue ses semblables, sinon pour les manger, du moins pour leur prendre quelque bien qu'il convoite, pour les empêcher de jouir de leur propre bien, ou seulement pour le plaisir. C'est ce qu'on appelle la guerre, et les hommes la font avec volupté. Ils ne penseraient pas, sans doute, à commettre ce crime extravagant si la nécessité de tuer des animaux pour vivre ne les y avait préparés. Les destins en ont décidé : depuis les origines de la vie jusqu'aujourd'hui, la terre est vouée au meurtre et elle suivra sa vocation jusqu'à ce que la vie s'en retire. Tuer pour vivre sera sa loi éternelle.

Je songeais à cette obligation à laquelle nul de nous ne peut échapper. Le soleil s'était couché, j'ouvris ma fenêtre, je regardai s'allumer les premières étoiles et je songeais avec horreur que la destinée de ce monde, loin d'être unique, dans son atrocité, était peut-être la destinée de myriades et de myriades de mondes, et que dans les espaces infinis, partout où se trouvaient des vivants, ils étaient peut-être soumis à la même loi qui nous est imposée. Les mondes sont-ils peuplés? Les seules planètes que nous avons vues, que nous verrons jamais, sont celles de notre système. Elles sont nos sœurs, et comme nous, les filles du soleil. Mais elles ne sont pas nées en même temps que nous, ni placées à égale distance de l'astre qui donne la vie. Les unes sont peut-être trop jeunes encore pour enfanter, les autres trop vieilles. Il en est qu'enveloppe une atmosphère épaisse et qui semble étouffante ; il en est dont l'air trop rare serait irrespirable pour des êtres comme nous ; celles que nous voyons à l'opposé du soleil occupent des régions froides et ténébreuses. Nous ne pouvons pas dire toutefois que ces

astres n'ont pas porté, ne portent pas, ou ne porteront jamais des êtres sur leur surface ; nous connaissons trop peu, pour cela, les conditions dans lesquelles la vie peut se produire. Puissent ces sœurs de la terre donner l'être à des êtres moins malheureux que nous. Mais chaque soleil que nous voyons comme un point de feu dans le lointain des plaines éthérées mène-t-il son cortège de planètes, et ces planètes ont-elles des habitants? Nous le croyons parce que nous savons que les soleils sont tous composés, peu s'en faut, des mêmes matières, et nous jugeons de ces astres lointains par celui qui nous éclaire.

Si nous en jugeons sainement, si, composés comme le nôtre, tous les mondes sont habités, le furent ou le seront, si ces habitants sont soumis aux mêmes lois qui gouvernent notre monde, le mal est à son comble, il embrasse l'infini, et l'homme sage n'a plus qu'à fuir la vie ou à rire d'une aventure si plaisante.

Rara per ignotos errant animalia montes

Vieux Silène, barbouillé par la plus belle des naïades du sang des mûres, où m'a conduit ce vers que tu chantais à Mnasile, à la belle Eglé, aux Faunes et aux chênes des forêts. Chante encore, chante Pasiphaé, divin ivrogne, et fais-moi oublier mes sombres rêveries.

N'ÉCRIS PAS

Depuis deux ans environ, M. Dubois ne venait plus qu'entre de longs intervalles de temps dans notre maison, qu'il avait auparavant fréquentée assidûment ; il ne semblait plus s'y plaire. Pendant ses courtes visites, il ne taquinait plus ma mère sur des points de morale ou de foi. Ces propos d'une sévère élégance, ces discours nourris et pleins de choses, qu'il prodiguait naguère à un enfant, il en était avare, maintenant que j'eusse pu mieux les goûter. Etait-il las de penser ou de parler? Son grand âge commençait-il à lui peser? On ne s'en apercevait pas; il n'avait pas changé et semblait immuable. Peut-être que, ne retrouvant pas en moi la cire molle où il imprimait sa pensée, il n'était pas flatté de communiquer

ses idées à un grand dadais qui y opposait les siennes et quelquefois avec peu de mesure et pas assez de déférence. Cependant un après-midi d'automne, nous entendîmes résonner son coup de sonnette impérieux et bref. M. Dubois entra. De grandes lunettes d'un bleu sombre lui cachaient les yeux. Il s'assit dans un fauteuil, ramena sur ses jambes les pans de sa longue redingote vert-bouteille et parla aussi magnifiquement qu'autrefois ; de sa bouche abondèrent « les paroles divines, comme en hiver la neige au sommet des collines ».

« Je pense, dit-il entre autres choses dignes d'être retenues, je pense, mon ami, que l'idée de progrès doit t'être familière. Aujourd'hui, elle est universellement répandue, et l'on pourrait s'étonner que cette idée ait prévalu dans une génération qui, par sa qualité inférieure, en prouverait moins qu'une autre la vérité. Mais le sentiment religieux, en s'affaiblissant de nos jours, a laissé se substituer insensiblement à l'idée de stabilité que commande le dogme, celle d'un progrès indéfini dans la liberté. Cette idée flatte les hommes et c'est assez pour qu'ils la croient vraie. Toutes les idées acceptées unanimement par eux sont celles qui caressent leur vanité ou répondent à leurs espérances, les idées plaisantes ; et il importe peu qu'elles soient fondées ou non. Voyons donc un peu le progrès dont tes contemporains ont la bouche pleine. Que faut-il entendre par ce mot. Si nous le définissons en bon grammairien, nous dirons que c'est une augmentation en bien ou en mal, autant que nous pouvons discerner le bien du mal ; et ainsi, nous représentons la marche même de l'humanité. Mais si, comme on fait en ce temps où on ne sait plus ni penser ni parler, nous disons que c'est le mouvement de l'humanité qui se perfectionne sans cesse, nous disons quelque chose qui ne correspond pas à la réalité. On n'observe pas ce mouvement dans l'Histoire, qui ne nous retrace qu'une suite de catastrophes et des progressions toujours suivies de régressions. Les premiers hommes furent sans arts et misérables, sans doute, mais les progrès de leur postérité dans l'industrie amenèrent autant de maux que de biens et multiplièrent les souffrances et les misères de notre espèce en même temps que sa puis-

sance et son bien-être. Regardons les plus anciens peuples qui aient laissé des monuments de leur génie et comparons-les à nous. Bâtissons-nous mieux que les Egyptiens? En quoi sommes-nous supérieurs aux Grecs? Je ne tais point leurs vices et leurs défauts. Ils furent souvent injustes et cruels. Ils s'épuisèrent dans des guerres fratricides. Mais nous?... Nos philosophes sont-ils plus sages que ne furent les leurs et voit-on en France ou en Allemagne un penseur plus profond qu'Héraclite d'Ephèse? Faisons-nous de plus belles statues et des temples plus sereins qu'ils n'en firent? Qui oserait prétendre qu'il a paru dans les temps modernes un poème plus beau que l'*Iliade*? Nous sommes avides de spectacles : les nôtres égalent-ils en beauté une trilogie de Sophocle représentée sur le théâtre d'Athènes? Parlerons-nous des idées morales? Il faut remonter aux mystères d'Eleusis pour rencontrer les plus hautes conceptions que notre race ait eue de la mort. Venons-en à l'organisation et à la police des peuples. Un puissant effort fut tenté à cet égard. Ce fut quand Auguste ferma les portes de Janus et éleva dans Rome l'autel de la paix, et lorsque l'immense majesté de la paix romaine enveloppait le monde. Mais Rome périt. Le monde est, depuis sa chute, livré aux barbares, qui, même encore aujourd'hui, loin de songer à reprendre l'œuvre de César et d'Auguste, en condamnent l'idée, de peur d'y trouver un obstacle à contenter leur rage de meurtre et de pillage. Et nul homme, dans tous ces peuples ennemis, nul homme ne pense à l'institution qui garantirait la tranquillité universelle, à l'établissement de puissantes amphictyonies, qui dominant sur les états, les contiendraient dans le droit; et s'il se trouvait un citoyen pour appeler de ses vœux cette nouveauté qui serait le salut de l'humanité, il serait honni par les honnêtes gens de sa patrie et de toutes les patries pour vouloir ôter aux patriotes leur privilège le plus cher, celui du meurtre pour la proie. Et cette unanimité des peuples dans la haine et l'envie montre assez vers quelle sorte de progrès ils se précipitent.

« En science, nous dépassons de beaucoup les anciens, je ne fais pas de difficulté de le reconnaître. Les sciences se constituent par l'apport des générations. Il fallut plus de génie pour les constituer, comme ont fait les Grecs, que pour

les mener au degré d'étonnante perfection où nous les avons poussées. Mais l'Histoire montre que cet apport des générations n'est pas continu. On sait des époques où toute culture a péri dans de vastes contrées. Mais alors même qu'en des périodes heureuses les générations ont ajouté successivement leur part à l'achèvement des sciences, il ne paraît pas que l'avancement des connaissances et la multiplicité des inventions aient beaucoup amélioré les mœurs. Et, ce qui, à mon sens, est le plus désespérant, c'est de voir que quand une science apporte, en se perfectionnant, une connaissance nouvelle et certaine des choses, quand l'astronomie, par exemple, nous révèle la structure de l'univers, les hommes cultivés ne sachent pas hausser leur intelligence jusqu'à refuser leur créance à tout ce qui ne s'accorde pas avec cette nouvelle idée de l'univers qui leur est imposée. Mais non, ils conservent leurs antiques erreurs, dont la fausseté est démontrée, faisant preuve ainsi d'une désolante stupidité ! Vantez le progrès, Messieurs, enorgueillissez-vous de votre aptitude croissante à la perfection, glorifiez-vous, marchez en chantant vos louanges, jusqu'à ce que vous fassiez la culbute. »

M. Dubois, ayant quitté ce sujet, tira de sa poche un petit volume in-18, qui fait partie de la jolie collection des poètes grecs, publiée au commencement du XIXe siècle par Boissonade. C'était un des tomes d'Euripide. Il l'ouvrit à l'endroit d'*Hippolyte* et lut les paroles de la nourrice. Il les lut en français, soit par égard pour ma mère qui était présente, soit plutôt qu'il eût en grande défiance la science grecque telle que l'enseignait l'Université du second Empire.

La vie des hommes est tout entière douloureuse, et il n'est pas de trêve à leurs souffrances. Mais s'il est quelque chose de plus précieux que cette vie, une nuée obscure l'enveloppe et la cache à nos yeux, et nous nous sommes follement épris de cette vie qui brille sur la terre, parce que nous n'en connaissons pas d'autre, que nous ne savons pas ce qui se passe aux Enfers et que nous sommes abusés par des fables.

M. Dubois relut ce passage :

Nous nous sommes follement épris de cette vie, qui brille sur la terre, parce que nous n'en connaissons pas d'autre, que nous ne

savons pas ce qui se passe aux Enfers, et que nous sommes abusés par des fables.

« Euripide, dit-il ensuite, qui était un profond philosophe, a prêté, et peut-être un peu trop libéralement, sa sagesse à la vieille nourrice de la reine. Il a raison de dire que les hommes sont attachés à cette vie, pour mauvaise qu'elle est, et il n'a pas tort de dire que les fables que l'on sème sur les choses de l'autre monde effraient. Mais moi, qui ne crains pas les Enfers et qui ne me laisse pas abuser par des fables, je doute s'il ne me reste pas quelque attachement pour cette vie qui brille sur la terre, et où je n'ai pas goûté, en plus de trois quarts de siècle, un seul jour de bonheur. Entends cela, mon ami : bien que le sort m'ait épargné les grands maux dont il est prodigue à tant de mortels, bien que je n'aie éprouvé ni maladie cruelle, ni deuils qui condamnent la nature, je ne voudrais pas recommencer un seul jour de ma vie. Et pourtant, te dis-je, je doute si je n'attends pas, contre toute raison, quelque bien, quelque agrément de cette vie dont j'ai dépassé le terme ordinaire. En cela, je suis homme. On aime la vie. Et il me faut reconnaître, sinon par expérience personnelle, du moins par raisonnement, que cette chienne de vie (le mot est de madame de Sévigné) a quelquefois du bon, bien que je ne m'en sois pas aperçu. Elle a du bon, puisque, ne connaissant qu'elle, c'est d'elle que nous vient l'idée du bien comme l'idée du mal. Mais l'aptitude au bonheur n'est pas égale pour tous les hommes. Elle est plus forte, autant qu'il me semble, chez les médiocres que chez les hommes supérieurs et chez les imbéciles. Il faut souhaiter aux êtres qu'on aime la médiocrité de l'esprit et du cœur, la médiocrité de la condition, toutes les médiocrités. »

Ayant décoché ce trait avec son impassibilité habituelle, M. Dubois tira de sa poche son grand foulard rouge de priseur et le porta à ses lèvres ; puis, pendant qu'il en tenait un coin entre ses dents, il le tordait en corde de ses deux mains, à peu près comme faisait le vieux Chateaubriand, à l'Abbaye-au-Bois, quand on voulait l'associer aux louanges données à un jeune poète, selon le témoignage produit par M. Herriot dans son histoire de madame Récamier. M. Dubois resta

longtemps dans cette attitude, remit son mouchoir dans sa poche et me demanda ce qu'était devenue cette publication sur les peintres, à laquelle je collaborais, croyait-il, et dont on n'entendait plus parler.

Je répondis la vérité, qui était que notre histoire générale des peintres n'avait pas trouvé la fortune qu'on espérait pour elle et qu'il avait fallu l'interrompre dès ses commencements. J'ajoutai que j'y avais perdu un emploi agréable et singulièrement utile, et que maintenant, je collaborais à un grand dictionnaire d'antiquités ; mais que la tâche était plus difficile et moins bien payée.

« S'occuper à de tels travaux, me répondit-il, rédiger des notices sur les artistes anciens et des articles sur des sujets d'archéologie, fort bien. C'est une tâche qui ne nourrit pas son homme, mais qui, à cela près, est sans inconvénient pour celui qui l'entreprend, à condition qu'il y soit apte. Une bonne compilation ne compromet pas celui qui la mène à bien et même peut lui valoir quelque honneur, sans lui faire courir beaucoup de dangers. Il n'en est pas de même, mon ami, de toute œuvre littéraire où l'auteur met la marque de son esprit, se signale, se révèle, se répand, enfin cherche à marquer dans la poésie, dans le roman, dans la philosophie ou l'histoire. C'est une aventure qu'il ne faut pas tenter si l'on a souci de sa tranquillité et de son indépendance. Publier un livre original, c'est courir un terrible péril. Crois-moi, mon ami : cache ton esprit. N'écris pas. Si tu publies un livre trop faible pour être remarqué et te tirer de l'obscurité, ce qui est le plus probable, car le talent est très rare, rends grâce aux dieux : tu évites ton malheur, tu risques tout au plus de te rendre ridicule dans l'intimité. Ce n'est pas terrible. Mais si, par impossible, tu as assez de talent pour être remarqué, pour acquérir la célébrité (je ne parle pas de la gloire), si on te renomme, adieu tranquillité, quiétude, paix, adieu repos, le plus cher des biens. La meute des envieux ne cessera d'aboyer à tes chausses ; l'innombrable armée des sans-talents, qui remplit les salles de théâtre et les bureaux de rédaction des journaux épieront toutes tes actions dont ils feront des crimes, ils t'abreuveront d'outrages. Ils publieront sur toi mille et mille calomnies. Et on les croira. On ne croit

pas toujours la médisance, parce qu'on ne croit pas toujours la vérité; on croit toujours la calomnie qui est plus belle. Les journalistes chargés d'informer l'opinion diront que tu as violé ta mère et assassiné ton père, ils diront que tu n'as pas de talent; tes livres te feront des amis, sans doute, mais ils seront loin de toi, épars, muets ; ils ne feront rien, ils ne diront rien. Tu en éprouveras aussi de grandes douleurs. Ce seront tes livres les plus médiocres qu'ils préféreront. Et quand tu auras écrit des pages hardies et profondes, qui passent le commun des lecteurs, ils ne te suivront pas. Et les jaloux seront toujours là pour t'achever.

« N'écris pas ! »

C'était le M. Dubois des anciens jours. C'était M. Dubois retrouvé. Même il taquina ma mère et lui exposa l'usage et les avantages des moulins à prières.

Quand il fut parti, ma mère, qui le suivait des yeux dans la cour, dit qu'il allait d'un pas plus ferme et d'une plus belle allure que les jeunes gens d'aujourd'hui. Elle m'embrassa sur le cou et me souffla à l'oreille : « Écris, mon fils, tu auras du talent, et tu feras taire les envieux. »

***

Le lendemain matin nous apprîmes d'un commissionnaire envoyé par la vieille gouvernante, Clorinde, que M. Dubois était mort. Vingt minutes après avoir reçu cette nouvelle, j'entrai dans l'appartement de la rue Sainte-Anne, que je n'avais vu qu'une fois et qui m'avait laissé un souvenir merveilleux. Dans l'antichambre, Clorinde contait aux visiteurs que Monsieur ne se réveillant pas, quand elle lui avait apporté son déjeuner, elle l'appela et le toucha à l'épaule, sans qu'il donnât signe de vie, qu'alors elle courut chercher le médecin qui, s'étant rendu avec elle à la maison, constata le décès, qui remontait à quelques heures.

Elle pleurait abondamment et puait le vin.

Je le vis sur son lit de mort. Son visage, d'un rouge sombre quand il vivait, avait l'air maintenant taillé dans du marbre blanc, il semblait appartenir à un homme robuste et encore dans la force de l'âge. Au-dessus de sa tête, j'aperçus les beaux

nus de l'école italienne qu'il avait tant aimés, et cette « Céline », de Gérard, qui a troublé mon adolescence.

Je reportai ma vue sur ce mort d'une beauté terrible. C'était l'homme le plus grand par l'intelligence que j'eusse connu et que je dusse connaître durant ma longue vie, et pourtant j'ai fréquenté des gens qui se sont rendus célèbres par leurs écrits. Mais l'exemple de M. Dubois et de quelques autres qui, comme lui, n'ont pas laissé d'œuvres, m'a fait soupçonner que les plus grandes valeurs humaines ont pu périr sans laisser de trace. Et faudrait-il être tant surpris que celui qui méprise la gloire soit supérieur à celui qui la conquiert par des paroles flatteuses.

POSTFACE

Ces souvenirs, qui font suite au livre du *Petit Pierre*, sont vrais en tout ce qui concerne les faits principaux, les caractères et les mœurs. Quand j'ai commencé de les remémorer, sans suite et sans ordre (dans *le Livre de mon ami* et dans *Pierre Nozière*) beaucoup de témoins de mon enfance vivaient encore, que je livrais au public ; j'ai dû changer leurs noms et leurs conditions pour ne pas offenser leur orgueil ou leur modestie. Ces sentiments sont d'une sensibilité extrême chez les personnes assez heureuses pour vivre dans l'obscurité. La vue seule de leur nom dans un journal les émeut; éloge et blâme les troublent également quand ils sont divulgués. Mon père et ma mère me restaient. N'ayant que des louanges à leur donner, que des actions de grâces à leur rendre, pour les leur faire agréer, me fallait-il encore les leur offrir voilées.

Ils reposent depuis longtemps tous deux, côte à côte, sous une pierre moussue, au bord du bois qui ombragea leur paisible vieillesse. Et maintenant que les années dévastatrices ont roulé abondamment leur torrent sur mon enfance, et tout emporté, je craindrais encore de froisser, par malencontre, ma piété filiale en quelqu'une de ses fibres qui plongent si avant dans le passé.

Je devais donc en user comme j'ai fait ou ne point publier ces historiettes de mon vivant, selon l'usage ordinaire de ceux qui écrivent leur vie ou des parties de leur vie. J'oserai

dire, en me parant d'une splendide impropriété de langage, que presque tous les mémoires sont des mémoires d'outre-tombe. Mais je n'ai pas dédié « mes enfances » à la postérité, ni supposé un moment que la race future pût s'intéresser à ces bagatelles. Je crois à présent que tous tant que nous sommes, grands et petits, nous n'aurons pas plus de postérité que n'en eurent les derniers écrivains de l'antiquité latine, et que l'Europe nouvelle sera trop différente de l'Europe qui s'abîme à cette heure sous nos yeux, pour se soucier de nos arts et de notre pensée. N'étant pas prophète, je ne prévoyais pas la ruine effroyable et prochaine de notre civilisation quand, à trente-sept ans, au milieu du chemin de la vie, je transformai le petit Anatole en petit Pierre. Pour mon propre compte je ne fus pas fâché de changer sur le papier de nom et de condition. Je m'en trouvais plus à l'aise pour parler de moi, pour m'accuser, me louer, me plaindre, me sourire, me gronder à loisir. A Venise, au temps passé, les passants qui ne voulaient point être abordés, attachaient à un bouton de leur habit un masque grand comme la paume de la main, et avertissaient ainsi les passants de ne point les aborder. De même, ce nom supposé ne me déguisait pas, mais il marquait mon intention de ne pas paraître.

Ce déguisement me fut aussi très avantageux en ce qu'il m'a permis de dissimuler le défaut de ma mémoire qui est très mauvaise et de confondre les torts du souvenir avec les droits de l'imagination. J'ai pu combiner des circonstances pour remplacer celles qui m'échappaient. Mais ces combinaisons n'eurent jamais pour raison que l'envie de montrer la vérité d'un caractère; enfin, je crois que l'on n'a jamais menti d'une façon plus véridique. Jean-Jacques, dans un endroit de ses *Confessions*, a fait une déclaration assez semblable à celle-ci, autant qu'il me semble. Je dis que ma mémoire est très mauvaise. Il faut s'expliquer : la plus grande partie des images qu'elle a reçues s'y perd tout à fait, mais le peu qui y demeure est très net, et mon souvenir est un brillant musée.

Cette manière d'écrire sur mon enfance offre encore un avantage, qui est à mon sens le plus précieux de tous : c'est d'associer, si peu que ce soit, la fiction à la réalité. Je le répète : j'ai bien peu menti dans ces récits et jamais sur

l'essentiel ; mais peut-être ai-je assez menti pour enseigner et plaire. La vérité n'a jamais été regardée nue. Fiction, fable, conte, mythe, voilà les déguisements sous lesquels les hommes l'ont toujours connue et aimée. Je serais tenté de croire que sans un peu de fiction *le Petit Pierre* eût déplu ; et c'eût été dommage, non pour moi qui suis sans désir, mais pour les âmes auxquelles il a insinué de douces pensées et enseigné ces vertus sans éclat qui rendent heureux. Sans un peu de fiction, il ne sourirait point.

Pourtant, je n'affirme pas que ce déguisement soit sans inconvénient. Quelque parti qu'on prenne, il faut s'attendre à y trouver des conséquences fâcheuses. Mon confrère Lucien Descaves, avec son esprit de finesse et son grand sens du réel, montra un jour, en analysant *le Petit Pierre*, tout ce que mon père avait perdu à devenir médecin par ma fantaisie. Je conviens qu'il y a perdu une librairie, ce qui n'est pas peu pour un bibliophile comme Lucien Descaves. Mais ce que je sais mieux que personne, c'est que mon père n'avait nul attachement pour cette librairie que je lui ai ôtée. Dénué de tout esprit commercial, il était plus propre à lire ses livres qu'à les vendre. Son intelligence, toute métaphysique, ne considérait point les dehors des choses ; il n'aimait point les livres pour leur figure et avait les bibliophiles en aversion. Je dirai, sans paradoxe, que le docteur Nozière, dans son cabinet, ressemble plus profondément à mon père, que mon père lui-même dans sa librairie. Ce que je lui ai retiré tenait de la fortune et je lui ai donné en échange ce qui s'accordait à sa nature. Je n'en ai pas moins supprimé une bouquinerie. Que Lucien Descaves veuille me le pardonner, en tenant compte que j'en ai ouvert une ailleurs pour Jacques Tournebroche. Descaves a signalé, je crois, ma faute la plus grave. J'espère que personne ne me fera un grief bien lourd d'avoir transféré le logis de mon parrain à cent pas de distance de la rue des Grands-Augustins, dans la rue Saint-André-des-Arts qu'habita Pierre de l'Estoile. Il y a beaucoup de contemporains de mon enfance, dont je n'ai pas du tout dérangé les habitudes; il y en a plusieurs comme M. Dubois à qui j'ai gardé le nom, me contentant de lui retrancher un titre nobiliaire, que d'ailleurs il ne portait pas.

Je disais tout à l'heure que le Petit Pierre est aimable. Je suis tenté de défier, comme Jean-Jacques, tout homme de se dire meilleur que moi. Mais j'ai hâte d'ajouter que je ne m'estime pas beaucoup pour cela. Je crois les hommes en général plus méchants qu'ils ne paraissent. Ils ne se montrent pas tels qu'ils sont ; ils se cachent pour commettre des actes qui les feraient haïr ou mépriser et se montrent pour agir de manière à être approuvés ou admirés. J'ai rarement ouvert une porte par mégarde sans découvrir un spectacle qui me fît prendre l'humanité en pitié, en dégoût ou en horreur. Qu'y puis-je faire? Ce n'est pas bon à dire, mais je ne puis me retenir.

Cette vérité que j'aime passionnément, lui ai-je été toujours fidèle ? Je m'en flattais tout à l'heure. Après mûre réflexion, je n'en jurerais pas. Il n'y a pas beaucoup d'art dans ces récits ; mais peut-être s'en est-il glissé quelque peu ; et qui dit art dit arrangement, dissimulation, mensonge.

C'est une question de savoir si le langage humain se prête parfaitement à l'expression de la vérité ; il est sorti du cri des animaux et il en garde les caractères ; il exprime les sentiments, les passions, les besoins, la joie et la douleur, la haine et l'amour. Il n'est pas fait pour dire la vérité. Elle n'est pas dans l'âme des bêtes sauvages : elle n'est point dans la nôtre, et les métaphysiciens qui en ont traité sont des lunatiques.

Tout ce que je peux dire c'est que j'ai été de bonne foi. Je le répète : j'aime la vérité. Je crois que l'humanité en a besoin ; mais certes elle a bien plus grand besoin encore du mensonge qui la flatte, la console, lui donne des espérances infinies. Sans le mensonge, elle périrait de désespoir et d'ennui.

ANATOLE FRANCE

COMMENT J'AI NOMMÉ GALLIENI[1]

Le général Gallieni avait passé dans le cadre de réserve peu de semaines avant la déclaration de guerre (avril 1914). L'ordre de mobilisation vint le trouver à Saint-Raphaël, plongé dans un deuil récent et cruel.

Aucun emploi précis n'était prévu pour lui en cas de guerre ; mais tant en raison des fonctions qu'il avait exercées — commandant désigné de notre armée d'aile gauche — que de sa haute valeur et du relief de sa personnalité, j'estimai que nul rôle ne lui convenait mieux que celui de « remplaçant éventuel du général en chef ». En entier accord avec le général Joffre, je signai le 31 juillet la lettre de commandement l'investissant de ces fonctions :

Présidence de la République. RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

LETTRE de COMMANDEMENT

Le Président de la République Française,

DÉCRÈTE :

En cas de mobilisation, M. le général de division Gallieni sera adjoint, à titre de successeur éventuel, à M. le général de division Joffre, commandant en chef du groupe des Armées de l'Est.

Fait à Paris, le 31 juillet 1914.

Signé : POINCARÉ

Par le Président de la République :
Le Ministre de la Guerre,
Signé : MESSIMY

1. Cet article est un chapitre extrait des *Mémoires* que M. Messimy, ministre de la Guerre en juillet et août 1914 — devenu depuis le général Messimy —

Dès son arrivée à Paris, le 2 août, Gallieni venait s'entretenir avec moi de la façon dont devait être compris son rôle « d'adjoint » au général commandant en chef. A ses yeux, sa place devait être au G. Q. G., aux côtés du général en chef : c'était également ma manière de voir. Je le dis au général Joffre, qui ne se prononça pas sur l'heure et demanda à réfléchir. Vingt-quatre heures après, sans doute après consultation du cercle restreint d'officiers dans lesquels il mettait toute sa confiance, il m'apportait une réponse presque tranchante, et en tout cas formellement négative[1] : son remplaçant éventuel, son adjoint, n'avait pas, selon lui, sa place indiquée à ses côtés ; Gallieni resterait à Paris jusqu'au moment où sa présence serait jugée nécessaire au G. Q. G.

Présent au G. Q. G. aux côtés du général en chef, chargé par lui de missions d'inspection et de contrôle, peut-être Gallieni eût-il pu peser sur ses décisions et faire modifier les conceptions regrettables — pour employer un euphémisme — du bureau des opérations (3e bureau) entre le 2 et le 20 août 1914. En fait, sa présence à Paris, dans une inaction apparente dont certains — M. Clemenceau notamment — me firent grief, ne fut pas sans avoir, par certains côtés, des conséquences utiles à la France.

Le général Gallieni, d'après mes instructions, s'installa au ministère : il reçut communication des télégrammes qui parvenaient au Cabinet, soit par les Affaires étrangères, soit par la Marine, soit par l'Intérieur, soit par le S. R. (service d'espionnage) qui dépendait du G. Q. G. mais provisoirement était maintenu à Paris. Ces éléments de renseignements étaient extrêmement précaires, puisque le G. Q. G. considérait comme un axiome fondamental de laisser systématiquement le Gouvernement dans l'ignorance des indices nombreux qu'il recueillait, aussi bien que de ses projets si médiocres qu'ils fussent : ils suffirent cependant au général Gallieni pour voir clair, dès les premiers jours, dans le jeu des Allemands. Le 12 août,

compte publier un jour : ces *Mémoires*, que leur auteur ne veut pas encore laisser éditer constitueront à coup sûr un document de tout premier ordre pour l'histoire du début de la guerre.

1. Voir procès-verbaux de la Commission d'enquête de Briey, déposition du maréchal Joffre, 2e partie p., 165 et 166.

en particulier, dès que nous eûmes connaissance du texte du second ultimatum adressé à la Belgique par l'Allemagne[1], Gallieni vint me proposer d'aller au G. Q. G. s'entretenir avec Joffre des modifications qu'il jugeait indispensable d'apporter à notre action militaire, initialement orientée exclusivement vers l'Est. Je le priai de ne pas perdre de temps et de renouveler en même temps auprès de Joffre l'avis que, selon moi, la place de l'adjoint au général en chef était à ses côtés et non boulevard Saint-Germain, confiné, loin des principales sources de renseignements, dans une sorte de réclusion et en tout cas dans l'inaction.

Le 14 août de bon matin, le général Gallieni, muni de mes instructions verbales, était à Vitry : le délégué du ministre, le doyen du Conseil supérieur de la guerre, auquel le général Joffre devait une grande partie de sa carrière, ne put pas causer plus de deux minutes avec lui. Il le renvoya au général Belin, major général, et au général Berthelot, aide-major général.

De Belin, il ne put rien tirer, sinon que sa présence au G. Q. G. serait, pour le moment, une source de froissements continuels. A Berthelot, il tenta de démontrer que le gros des armées allemandes allait passer par la Belgique et envahir tout le nord de la France laissé sans défense. Ce fut en vain[2].

1. Proposition allemande, 10 août 1914 (traduction). « La forteresse de Liége a été prise d'assaut après une défense courageuse. Le Gouvernement allemand regrette le plus profondément que par suite de l'attitude du Gouvernement belge contre l'Allemagne on en soit arrivé à des rencontres sanglantes. L'Allemagne ne vient pas en ennemie en Belgique. C'est seulement par la force des événements qu'elle a dû, à cause des mesures militaires de la France, prendre la grave détermination d'entrer en Belgique et d'*occuper Liége comme point d'appui pour ses opérations militaires ultérieures*. Après que l'armée belge a, dans une résistance héroïque contre une grande supériorité, maintenu l'honneur de ses armes de la façon la plus brillante, le Gouvernement allemand prie Sa Majesté le Roi et le Gouvernement belge d'éviter à la Belgique les horreurs ultérieures de la guerre. Le Gouvernement allemand est prêt à tout accord avec la Belgique, qui peut se concilier de n'importe quelle manière avec ses arrangements avec la France. L'Allemagne assure encore une fois solennellement qu'elle n'a pas été dirigée par l'intention de s'approprier le territoire belge et que cette intention est loin d'elle, l'Allemagne est encore toujours prête à évacuer la Belgique aussitôt que l'état de la guerre le lui permettra. »

2. L'intervention du général Gallieni au G. Q. G. ne fut pas, à la vérité, absolument vaine. C'est à la suite de son voyage que fut enfin décidée la création

Le 14 au soir, Gallieni venait me rendre compte de sa mission : l'assurance, la confiance en soi du général en chef et de son entourage n'avaient en rien ébranlé sa ferme conviction que le G. Q. G. fermait, plus ou moins volontairement, les yeux à l'évidence. En faisant avertir le G. Q. G. par l'homme le plus qualifié pour faire entendre ce que nous croyions, lui et moi, être la vérité, j'avais peut-être, comme on tenta de le dire plus tard « exercé une pression » sur le général en chef. A six ans de distance, je ne me reproche qu'une chose, c'est de ne pas l'avoir exercée d'une façon plus impérative et plus catégorique.

Du 15 au 23 août, Gallieni vint chaque soir me faire part de ses impressions. Démuni, comme moi, de renseignements précis et complets, il ne pouvait guère avoir que des impressions sur la situation militaire. Dans ces conversations quotidiennes, nous enregistrions avec angoisse les progrès des Allemands, conformes dans leur ensemble à nos prévisions communes, mais dépassant en rapidité tout ce que nous avions pu imaginer à l'avance. Notre rôle se bornait à être les spectateurs, angoissés et frémissants, de la bataillle formidable par laquelle le G. Q. G. comptait enfoncer le centre des Allemands, se rabattre sur leur aile droite et la jeter à la mer.

C'était « l'idée napoléonienne » du général Berthelot. Je téléphonai à Vitry le 19 août (peut-être le 18) vers neuf heures du soir pour faire part au général en chef de l'inquiétude que nous causait l'avance ennemie par la rive gauche de la Meuse. Le général Joffre dormait : je prescrivis de ne pas troubler le sommeil du généralissime. L'adjoint au major général me répondit cette phrase, que je rapportai une heure après à Gallieni : « Tant mieux, s'ils commettent l'imprudence d'envahir la Belgique septentrionale ! Plus ils auront de monde à leur aile droite, et plus facilement enfoncerons-nous leur centre ! »

Le 24 août, il fallut bien que tout le monde se rendît à l'évidence : la réalisation de « l'idée napoléonienne » aboutis-

en projet depuis plusieurs jours, de la petite armée d'Amade ; formée de territoriaux inexercés, elle ne répondait pas, par sa composition, au rôle de premier plan qui aurait pu lui échoir quinze jours plus tard. Mais sa seule présence ralentit cependant quelque peu la marche de l'aile droite allemande.

sait à une défaite. Tout technicien tant soit peu averti devait se rendre compte que les armées allemandes d'aile droite, ne pouvant rencontrer devant elles que des résistances sporadiques, puisque nous n'avions dans le nord de la France que les pauvres divisions du général d'Amade, seraient devant Paris entre le 3 et le 5 septembre.

***

Malgré mes rappels réitérés, malgré l'adjonction au général Michel, débordé par le poids de ses fonctions, d'un second chef d'état-major chargé de la mise en état de défense du camp retranché, rien ou presque rien n'avait été fait, du 2 au 24 août, pour mettre Paris à même de résister à une attaque brusquée.

La proclamation de l'état de siège avait fait du Gouverneur de Paris le chef unique de l'administration de la capitale. A la fois préfet de police et préfet de la Seine, le général Michel avait la haute main sur tous les services civils, police, ravitaillement, etc.; en même temps, il devait prendre toutes les mesures d'ordre militaire nécessitées par la mobilisation. Au premier plan, s'imposait la tâche de mettre rapidement en état de défense le camp retranché. Six semaines après le combat de Wissembourg en 1870, les avant-gardes allemandes étaient devant Paris ; avec une frontière infiniment moins éloignée que celle de la précédente guerre, il fallait, en mettant les choses au pis, prévoir qu'en trente jours, les armées ennemies pouvaient menacer la capitale. Aussi, dès le 31 juillet, avais-je avisé le général Michel que les travaux prévus par le journal de mobilisation du camp retranché devaient être achevés en un mois. Deux semaines après, je voulus me rendre compte par mes propres yeux et filai un soir (12 août) sur Montmorency ; je visitai le massif boisé qui, avec les trois forts de Montmorency, Montlignon et Domont, constitue un des principaux éléments de la défense de Paris.

A ma vive surprise, pas un coup de pioche n'avait été donné. Les troupes territoriales mobilisées étaient déjà très nombreuses ; d'autres étaient en voie de débarquement, mais

nulle part « on n'avait d'ordres » pour se mettre au travail.

Je ne manquai pas d'en faire, sur un ton rude, l'observation au général Michel. Cet homme courtois, bien élevé, élégant et beau parleur, auquel, depuis la mobilisation incombaient des fonctions multiples et lourdes, avait, suivant la tendance naturelle d'un esprit peu enclin à la décision, passé son temps en palabres avec les deux préfets et avec ses chefs de service ; quant au rôle essentiel et primordial du « Gouverneur militaire », il l'avait considéré comme accessoire et presque secondaire. Il ne me cacha pas que tout son temps, tout celui de son chef d'état-major (général Clergerie), avait été absorbé par l'administration civile, dont, avec l'état de siège, la responsabilité lui incombait.

Manifestation symptomatique, entre mille, de la difficulté presque insurmontable que j'éprouvais à insuffler à mes sous-ordres l'esprit de guerre. Notes, bordereaux, continuaient à s'échanger comme par le passé, comme si une révolution — l'ordre de mobilisation — n'avait pas fondu sur le pays, comme si l'ennemi n'existait pas. Le général Michel et tout l'état-major du G. M. P.[1] continuaient leur besogne du temps de paix, avec des responsabilités plus étendues. Le « service courant » ne perdait rien de ses droits.

J'informai le jour même (13 août) le Conseil des ministres de l'impression fâcheuse que me causait le manque d'activité du gouverneur de Paris ; mais je constatai que cet officier général avait du point de vue politique pris ses sûretés, et que, si je voulais le débarquer, comme j'avais déjà dû le faire trois ans auparavant en 1911, lors du coup d'Agadir, alors qu'il était généralissime, je me heurterais aux amis qu'il comptait au gouvernement. L'idée de la guerre, la claire vision de ses dures conséquences, la nécesssité de décisions rapides et souvent brutales n'avaient pas encore pénétré les esprits.

Pour ne pas perdre de temps en des discussions stériles, je parai au plus pressé en donnant au général Michel un second chef d'État-Major, exclusivement chargé des questions de défense ; je choisis pour remplir cette fonction un officier

1. Gouvernement militaire de Paris.

général dont l'activité, l'énergie et l'intelligence m'étaient connues, le général de brigade Hirschauer[1].

Celui-ci se mit à l'œuvre avec une ardente énergie. Chaque matin à sept heures, il venait, d'après mes ordres, me rendre compte de la marche des travaux, qui, sous son impulsion vigoureuse, commençaient à se mettre en train. Son officier d'ordonnance, mon ami et ancien collègue Paul-Boncour, me faisait, en outre, chaque soir, un compte rendu supplémentaire.

Les chantiers s'organisaient; les chemins de fer à voie de 0,60 commençaient à être posés, les tranchées et les ouvrages de circonstance s'ébauchaient : une grande activité succédait à l'inaction des quinze premiers jours de guerre.

Mais si ces deux semaines avaient été perdues pour la mise en état de défense de Paris, elles ne l'avaient pas été, par contre, par les Allemands, dont le plan de campagne se dessinait plus nettement de jour en jour.

Au lendemain de Charleroi, le 24 août à 6 heures du matin, le général Hirschauer était à mon Cabinet, comme chaque matin, mais encore plus tôt que de coutume. Informé de la tournure fâcheuse de la « bataille de frontières », il venait me mettre en face des réalités.

— Malgré mes efforts — me dit-il — je ne puis matériellement pas être prêt dans dix jours, comme vous m'en avez donné l'ordre : on se ressent rudement du retard initial.

» J'ajoute que je suis chef d'État-major. Le gouverneur donne les ordres ; à moi de les transmettre et de m'assurer de leur prompte exécution. Je prends naturellement beaucoup d'initiatives dans le cadre général qui m'est donné, mais je ne puis aller au delà, vis-à-vis en particulier des généraux commandant les secteurs et les divisions.

» L'heure est trop grave pour que je ne renseigne pas exactement le ministre qui m'interroge.

— Il faut donc, malgré les difficultés politiques que je suis certain de rencontrer, remplacer le Gouverneur?

— Comment voulez-vous que moi, subordonné, je réponde à cette question?...

1. Depuis commandant de corps d'armée et d'armée, puis sénateur de la Moselle.

— Soit, je suis décidé et j'agirai sans perdre un jour. »

Je ne pus voir le général Gallieni que tard dans la nuit (24-25 août). Il était du reste au courant, par nos entretiens quotidiens, des inquiétudes que me causait l'indécision du général Michel.

Je ne lui cachai pas mon dessein de lui confier le gouvernement militaire de Paris. Je n'eus pas de peine à le convaincre de la nécessité où il se trouvait d'accepter ce poste peu enviable en un tel moment. Mais immédiatement, il me posa comme condition à son acceptation qu'il aurait à ses ordres directs une armée de trois corps actifs *au minimum*.

Comment constituer celle-ci? Une seule division restait à ma disposition, la 45e D. I. d'Afrique, formée par mes soins[1] dès les premiers jours de tension politique, qui commençait à débarquer à Cette et à Narbonne. Le G. Q. G. réclamait depuis deux jours qu'elle fût mise à sa disposition sans délai, dès ses débarquements terminés. Je donnai l'ordre au général Ebener, chef d'État-major de l'armée, resté à Paris à la tête des services d'état-major du ministère, d'opposer à cette demande un refus formel. Lorsque je lis dans les historiques de la bataille de l'Ourcq — voir notamment les *Mémoires* de Gallieni — la part prépondérante prise à la victoire par cette division magnifique, la seule de toute l'armée française qui fût intacte et fraîche le 5 septembre, je ne puis que me louer d'avoir fermé l'oreille aux appels et aux rappels du général en chef. Mais quand même, cela ne faisait qu'une seule division. Et Gallieni, en chef soucieux de ses responsabilités écrasantes, n'acceptait de défendre Paris que si je plaçais sous ses ordres directs une armée !

La garnison de Paris, à cette date (nuit du 24-25 août), ne se composait plus que de territoriaux. Les deux divisions de réserve (61e et 62e D. I.) qui devaient en former le noyau

1. Le plan XVII prévoyait que le 19e corps et les troupes d'occupation de Tunisie formeraient en cas de guerre *deux* divisions de campagne seulement; ces divisions (37e et 38e) prirent une part glorieuse à la bataille de Charleroi. Mais, préoccupé dès la période de tension politique de tirer de l'Afrique du Nord le maximum de ressources, je donnai le 27 juillet l'ordre de former en outre, en Algérie, une troisième division, qui prit le n° 45. Avec les divisions marocaines, dont le transport en France n'était pas non plus prévu par le plan XVII, cette division fraîche joua dans la bataille de la Marne un rôle presque décisif.

et la pièce de résistance, avaient été, dès le 22 août, réclamées par le G. Q. G. pour être envoyées dans le Nord et j'avais eu le tort, peut-être, de céder à ces demandes qui démunissaient complètement la capitale de toute garnison autre que les troupes territoriales. Jetées hâtivement dans la fournaise, sans rien connaître de la situation générale, les 61e et 62e divisions subirent — notamment à Bapaume — une série d'échecs sévères et sanglants, qui les refoulèrent, désemparées et presque incapables pour un temps de combattre, vers le confluent de l'Oise. Maintenues au contraire à Paris, dans la main du gouverneur, elles eussent joué dans la bataille de l'Ourcq un rôle important, peut-être décisif.

Fallait-il, par respect pour la décision de principe prise par le Gouvernement de laisser au général en chef une totale indépendance, renoncer à lui adresser l'ordre formel et précis de couvrir la capitale en péril par une armée de nouvelle formation? Passer ainsi toute la responsabilité au général Joffre en se lavant les mains au sujet du sort de Paris, c'était évidemment la solution la plus simple et la plus facile à justifier devant le Parlement et devant l'Histoire. Mais, par avance, connaissant la mentalité du G. Q. G. qui considérait Paris comme une expression géographique, « une ville comme toutes les autres », j'étais certain que, si je ne donnais pas l'ordre catégorique de la constituer sans délai, l'armée de Paris ne serait pas créée à temps.

J'ignore complètement ce qui a pu se passer dans le sein du gouvernement cinq ou six jours plus tard, quand les armées allemandes vinrent presque jusqu'aux portes de la capitale ; je ne sais si l'idée de ne pas défendre Paris y a trouvé des partisans? Toujours est-il que, au cours des conseils des ministres qui eurent lieu dans la journée du 24 août, l'opinion était unanime : Paris ne pouvait être abandonné à lui-même et rester sans défense.

Toute la nuit du 24 au 25 août, je délibérai avec moi-même sur la forme à donner à l'ordre que j'avais décidé d'adresser au général en chef pour bien marquer que le Gouvernement, tout en lui laissant une entière indépendance du point de vue du commandement des armées, n'abdiquait pas entre ses mains et exigeait que Paris fût défendu.

Les textes, les règlements, les lois elles-mêmes comptent peu en des heures pareilles. Il n'empêche que le décret sur la « conduite des grandes unités », en vigueur à cette époque, spécifiait clairement que « *le Gouvernement, qui assume la charge des intérêts vitaux du pays, a seul qualité pour fixer le but politique de la guerre* » (article 1er du décret du 28 octobre 1913).

« L'intérêt vital du pays », c'était, au premier chef, que Paris ne tombât pas, sans coup férir, aux mains des armées allemandes.

Successivement, entre deux heures et six heures du matin, je rédigeai à l'adresse du général en chef, d'abord une lettre personnelle le priant de couvrir Paris à tout prix, puis une « Instruction » tendant au même but. Mais, en fin de compte, pour mieux marquer ma décision, je m'arrêtai à la forme impérative d'un « Ordre », le seul[1], si je ne m'abuse, que le G. Q. G. ait reçu de toute la campagne et à coup sûr jusqu'en 1917.

25 août 1914

ORDRE

au Général commandant les armées du Nord-Est

Si la victoire ne couronne pas le succès de nos armes et si les armées sont réduites à la retraite, une armée de trois corps actifs au minimum devra être dirigée sur le camp retranché de Paris pour en assurer la garde. Il sera rendu compte de la réception de cet ordre.

MESSIMY

Cet ordre partait à sept heures du matin pour Vitry, emporté par le colonel Magnien, officier de liaison entre Paris et Vitry-le-François.

A cet ordre, était jointe une lettre personnelle à l'adresse du général Joffre, lettre traitant de multiples questions, mais dont le paragraphe final affirmait, confirmait et ren-

1. Aucune mention même indirecte, n'a jamais été faite par les historiographes du G. Q. G. de cet ordre d'une importance capitale cependant, jusqu'au jour où, en 1919, j'en ai apporté le texte devant la Commission parlementaire d'enquête de Briey.

forçait la pensée directrice qui m'avait dicté l'ordre de créer une armée de Paris :

« Ci-joint enfin un ordre dont l'importance capitale ne vous échappera pas : ordre de donner à Paris une garnison minima de trois corps d'armée actifs en bon état, en cas d'échec. Il va de soi que la ligne de retraite du reste de l'armée devrait être tout autre et couvrir le centre et le sud de la France.

» Nous sommes décidés à la lutte à outrance et sans merci....

» L'impression produite par les incursions des corps de cavalerie allemands à notre gauche est si vive que je garde à ma disposition la troisième division d'Algérie en voie de constitution à Perpignan-Carcassonne. Si besoin était, elle pourrait en quarante-huit heures être transportée à Chantilly ou Beauvais[1]. »

Cet ordre parvient au G. Q. G. le 25 vers onze heures du matin.

Dans la soirée du même jour, à partir de 18 h. 30, le 3e bureau adresse coup sur coup aux diverses armées une série d'ordres tendant à constituer au nord de Paris une nouvelle armée de la valeur de six divisions (6e armée).

Je ne cherche pas à revendiquer dans les événements qui ont suivi et notamment dans la manœuvre de la Marne, une part prépondérante et capitale. Mais, quoi qu'en ait dit le maréchal à la Commission d'enquête de Briey[2], j'ai le droit d'affirmer que si la 6e armée a été formée par le G. Q. G. le 25 août au soir, cette création est mon œuvre personnelle et le résultat direct de mon intervention. Deux jours ou trois jours plus tard, elle se serait bien évidemment imposée à l'esprit du général en chef ; mais étant donné que la bataille de l'Ourcq a été gagnée « de justesse », deux ou trois jours perdus auraient eu des conséquences désastreuses et incalculables.

Le récit ci-dessous du général Hirschauer montre à la fois l'action considérable que la réception de mon ordre exerça au G. Q. G. et la mauvaise humeur qu'elle occasionna dans l'entourage du général en chef.

1. Extrait de la lettre personnelle du ministre de la Guerre au général Joffre.
2. Commission d'enquête de Briey, 2e partie, p. 165.

« Le jour même du changement de Ministère, en août 1914, je suis allé par votre ordre au G. Q. G. J'y ai vu successivement le général Joffre et le général Belin. Au premier, compte rendu. Avec le deuxième, conversation courte, debout dans une cellule d'un vieux couvent. Je la vois nettement. Fenêtre, table devant la fenêtre, en face de la fenêtre, porte, entre la porte et le mur, à droite en regardant la porte, un petit coffre-fort. On parle de la situation :

» Oui, le Gouvernement prend des responsabilités terribles. J'ai là (frappant sur le coffre-fort) l'ordre du Gouvernement de laisser trois corps en bon état à la défense de Paris... C'est l'origine d'un désastre peut-être... qu'importe Paris ! »

» Et je suis rentré. Je vous ai rendu compte, vers neuf heures du soir. Vous m'avez dit, à ma stupéfaction, votre départ pour l'armée le lendemain.

» Et en septembre, j'ai vu l'armée de Paris faire l'attaque de flanc qui a déclanché la victoire de la Marne. Voilà.

» *Signé* : HIRSCHAUER. »

A plusieurs années de distance, après avoir vu se dérouler tant d'événements graves, le souvenir peut avoir disparu de la vive indignation que jeta, dans certains milieux, l'initiative du ministre de la Guerre et sa prétention de ne laisser ni prendre Paris sans résistance, ni frapper la France en plein cœur, fût-ce en vertu du principe sacro-saint[1] de la totale indépendance du général en chef. Le témoignage du général Hirschauer en est la preuve impossible à contester.

Toujours est-il que, dès réception de cet ordre, le mot fut donné à Vitry-le-François, non certes par le général Joffre qui avait d'autres soucis, mais par le petit cercle qui l'entourait, de représenter le ministre comme empiétant sur les attributions du commandant en chef, comme intervenant directement dans la conduite des opérations.

1. Principe, du reste, dont on a tiré des conséquences tout à fait fausses. L'article 1er du décret sur « la conduite des grandes unités » que j'ai cité plus haut, impose au Gouvernement l'obligation de ne pas abdiquer entre les mains du général en chef, et de garder la direction exclusive de la conduite politique de la guerre

***

Après avoir obtenu l'assentiment de Gallieni, il me restait à obtenir l'adhésion du Conseil des Ministres à sa nomination et à « débarquer » le général Michel.

La défaite, je pus le constater au Conseil du 25 août, avait relégué la politique au second rang et attiédi la chaleur de certaines amitiés. Je ne rencontrai pas parmi les amis du Gouverneur en fonctions les mêmes résistances qui s'étaient dressées devant moi douze jours auparavant. Je pus, dans la soirée du 25, assurer le général Gallieni que le décret serait signé le lendemain, 26 août, et que le Gouvernement avait approuvé ma décision de lui donner l'instrument de défense qu'il réclamait comme une condition de son acceptation, une armée pour défendre Paris.

Le décret de nomination fut signé au Conseil du 26, douze heures avant la démission du ministère (1er ministère Viviani).

DÉCRET

Le Président de la République Française,

Sur le rapport du ministre de la Guerre,

Vu la loi du 24 juillet 1875 relative à l'organisation de l'armée, modifiée par la loi du 5 décembre 1897 ;

Vu la loi du 5 janvier 1875 relative à l'organisation des commandements supérieurs de Paris et de Lyon,

DÉCRÈTE :

ARTICLE PREMIER. — M. le Général de Division Gallieni (Joseph-Simon) est nommé Gouverneur militaire de Paris, en remplacement de M. le général de division Michel, appelé à d'autres fonctions.

ARTICLE 2. — Le Ministre de la Guerre est chargé de l'exécution du présent décret.

Paris, le 26 août 1914.

Signé : R. POINCARÉ

Par le Président de la République :
Le Ministre de la Guerre :

Signé : MESSIMY

Il me fallut, à la dernière minute, le 26 août matin, livrer encore une vraie bataille pour obtenir que la décision de la veille ne fût pas ajournée de vingt-quatre heures ; j'adjurai

le Président du Conseil et le Président de la République de ne pas perdre un instant en un moment où les heures valaient des siècles et les minutes des années. Je réussis, et rentrai au ministère rapportant le décret de nomination du nouveau gouverneur.

J'avais encore à informer le général Michel de la décision prise à son égard. Ce souvenir est et restera pour moi comme un des plus désagréables de toute ma vie.

Stupéfait du coup qui le frappait, le gouverneur fit valoir avec une indignation véhémente, l'impossibilité de procéder avec une telle brutalité vis-à-vis d'un serviteur d'un loyalisme absolu. Élevant la voix, il me déclara nettement qu'il refusait de quitter le Gouvernement militaire et de se soumettre à mes ordres, au moins jusqu'au moment où il aurait pu en appeler lui-même du ministre de la Guerre au Président de la République.

Une scène réellement pathétique se déroula dans mon Cabinet, entre moi, et le général Michel, imbu des idées du temps de paix, comptant pour se maintenir en place sur les amitiés, les relations, les influences de presse et de couloirs, m'affirmant « qu'il n'avait pas démérité » et ne se rendant pas compte que, devant l'ennemi, « les loyaux services » du temps de paix pèsent bien peu, que, seules, l'énergie, l'intelligence et par-dessus tout la volonté de vaincre font un *chef* digne de ce nom.

Devant l'obstination du Gouverneur de Paris, je dus lui faire sentir que l'heure n'était pas aux discours; en fin de compte, je fis appeler dans l'antichambre du cabinet l'officier de service (commandant Limoux-Dime) et je prévins le général Michel que s'il s'obstinait encore dans son refus d'obéir sur l'heure, il quitterait la rue Saint-Dominique, non pour rentrer en son Hôtel, aux Invalides, mais pour être conduit directement à la prison du Cherche-Midi.

Le soir même à cinq heures Gallieni était à l'œuvre. Avec une correction et une discipline auxquelles il faut rendre pleinement hommage, le général Michel prenait, sous ses ordres, le commandement d'un des secteurs de la défense.

La suite des événements m'apprit, très peu d'heures après (26 août, neuf heures du soir), que, pendant que je bataillais

avec âpreté pour donner à Paris, sans perdre une minute, le seul chef qui me parût capable de réaliser ce miracle, mettre la capitale en état de défense, des conciliabules avaient lieu dont le résultat devait être, au cours de la nuit, la démission du Cabinet, le remplacement de cinq ministres[1] sur treize et notamment du ministre de la Guerre, enfin la formation immédiate d'un deuxième ministère Viviani, dans lequel entraient MM. Millerand, Delcassé, Briand, Ribot, Sembat et Jules Guesde.

Les ministres « démissionnés », par un procédé pour le moins inédit, furent d'accord pour garder un complet silence : En de tels moments les questions de personnes comptent fort peu.

Au surplus, ma feuille de mobilisation, ne me laissait aucun doute sur le chemin que j'avais, personnellement, à suivre : rejoindre le front sans délai.

Mais je garde, de ces heures tragiques, la fierté d'avoir, pendant les deux derniers jours où je suis resté rue Saint-Dominique, pu imposer au gouvernement dont je faisais partie, la forte personnalité de Gallieni, d'avoir fait de lui, le défenseur de Paris, d'avoir donné au G. Q. G., sous une forme péremptoire et impérieuse, l'ordre de constituer une armée qui fut celle de l'Ourcq, celle qui détermina la victoire d'où sortit le salut de la France.

MESSIMY

1. MM. René Renoult, Noulens, Couyba, Raynaud, Messimy, ministres, et M. Lauraine, sous-secrétaire d'État à la Guerre.

POÈMES

Ces poèmes qui ont été traduits du bengali en anglais par l'Auteur et de l'anglais en français par madame de Brimont, font partie d'un recueil *la Fugitive* qui doit paraître aux Éditions de la Nouvelle Revue Française.

OURVASHI

Vous n'êtes mère ni fille, ni fiancée, Ourvashi ! Vous êtes femme pour avoir de telle sorte volé l'âme du Paradis !

Quand le soir fatigué s'en revient avec les troupeaux vous ne préparez point les lampes de la demeure; vous n'entrez pas avec un cœur ému, avec un sourire tremblant, heureuse du secret nocturne, dans la couche nuptiale. Comme l'aurore vous êtes sans voiles, Ourvashi, et sans honte.

Nul n'imaginerait le débordement de splendeur qui vous créa !

Sortie des flots dès le premier matin du premier printemps vous portiez la coupe de la vie dans votre main droite et du poison dans votre main gauche. L'orageux océan, apaisé comme un serpent qu'on charme, roulait ses têtes innombrables à vos pieds. Votre grâce radieuse émergea des écumes, nue et sans tache et pareille à la fleur du jasmin.

Fûtes-vous jamais enfantine ou timide, Ourvashi, jeunesse i naltérable?

Dormiez-vous bercée au fond des nuits bleues parmi ces étranges reflets de gemmes que prennent les coquillages, au milieu des monstres multiformes qui grouillaient ici-bas avant la naissance du jour?

Vous êtes adorée des hommes de tous les temps, ô perpétuelle merveille !

Le monde s'émeut de l'enchantement de sa souffrance au seul regard de vos yeux. Les ascètes vous abandonnent le fruit de leurs austérités, les chants des poètes tournoient dans le parfum de votre présence. Vos pieds, portés par une insouciante joie, sonnent sur les ailes du vent comme des cloches d'or.

Vous dansez devant les Dieux, lançant des rythmes nouveaux à travers l'espace, Ourvashi !

La terre alors sent frissonner ses herbes et ses feuillages, les moissons d'automne se balancent, les mers se soulèvent de toutes leurs furieuses vagues cadencées ; les astres, perles passées à la chaîne qui saute sur votre gorge et qui se brise, les astres tombent du firmament, et les cœurs humains palpitent d'une ardeur renouvelée.

La première, Ourvashi, vous avez rompu le sommeil des âges et fait vibrer les airs d'un frémissement d'inquiétude.

L'univers vous baigne de ses larmes ; vos pieds sont rougis du sang de son cœur ; légère, vous cherchez votre équilibre sur l'instable corolle de lotus du désir, et vous jouez sans fin dans cette intelligence sans limites où Dieu compose ses rêves tumultueux !

MADÂNA

Aux premiers matins du monde, Madâna, dieu de l'Amour, vous rôdiez ici-bas parmi les mortels. Votre frémissant oriflamme ralliait de jeunes hommes qui s'élançaient à votre rencontre pour vous saluer. Et tandis que l'air s'embaumait du parfum des vendanges, leurs pensées, comme de chaudes roses, se couvraient d'une pourpre soudaine !

Des poètes, sur les marches de votre temple, vous présentaient leurs chants ; des gazelles en couples léchaient vos doigts divins ; le tigre et la tigresse se couchaient docilement à vos pieds. Chaque soir des vierges allumaient la torche de votre sanctuaire et déposaient devant vous les bourgeons acérés du *champâ* pour en façonner des javelots.

Celles-ci, les timides, vous suppliaient de les épargner lorsque, soulevant votre arc, vous en tendez la corde ; celles-là, les curieuses, dérobant en secret une flèche de votre carquois, en essayaient la pointe sur leur sein. Quand, fatigué, vous dormiez à l'ombre des forêts, les fiancées passaient, repassaient devant vous et remuaient les clochettes de leurs ceintures tout en vous épiant d'un regard sournois et voilé.

L'une d'elles ne vint-elle pas au bord de la rivière? Ignorant encore qu'elle serait votre victime et paresseusement étendue sur la berge herbeuse, elle laissait sa cruche flotter dans le courant. Vous approchiez... Votre rire éclatant surprit sa rêverie... Confuse elle se leva et tenta vainement de vous punir en vous lançant de l'eau.

Retournez vers la terre, dieu de l'Amour ! Les fleurs sauvages voudraient se mêler au désordre de vos boucles ; la lampe nuptiale au fond du silence nocturne attend votre venue ; la terre desséchée songe au baiser de vos pas. Le cœur de l'homme, comme une coupe offerte, demande à recevoir le vin de votre Paradis !

***

Le feu de ta colère, ô Shiva, divin ascète, a réduit en cendres le corps de Madâna pour délivrer son âme — ainsi s'est-elle répandue à travers les éléments ! Depuis lors, jour et nuit, son haleine trouble celle du vent, le brouillard de ses larmes descend comme un voile sur le visage des crépuscules, sa plainte semble émaner du sein même des choses, et son chant assourdi, dans le silence des nuits d'avril, met en extase la terre !

L'adolescent s'émerveille des sauvages ardeurs qui soudain vibrent en lui avec le rythme de son sang ; la vierge interroge les signes mystérieux qui lui sont faits par la nature ; les épaves d'un monde de félicités semblent glisser sur les nuages d'automne... Un message nous est confié par ce tournesol épanoui sous le soleil du jour.

Le halo de la lune entre les branches ressemble à la robe lumineuse d'une apparition déjà dissipée; la rougeur naissante de l'aube évoque un sourire évasif derrière un masque à demi levé ; là où des amants jadis échangeaient leurs baisers naissent aujourd'hui les fleurs de la prairie. Ta colère, ô divin ascète, n'a consumé le corps de Madâna que pour immortaliser son fantôme dans l'âme de l'univers !

C'est au déclin du jour que je l'interrogeai : « En quel étrange pays suis-je venu? » Elle baissa seulement les yeux, et, comme elle s'éloignait, j'entendis son bracelet tinter contre sa jarre.

Les bambous s'inclinaient mollement au bord de la rivière et les choses semblaient appartenir au passé. Non loin j'entendais encore un bracelet tinter contre une jarre...

— Cesse de ramer. Fixe notre barque!... L'étoile du soir s'est cachée derrière le dôme du temple et la pâleur des degrés de marbre hante les sombres eaux.

Des voyageurs attardés soupirent ; les lueurs des fenêtres lointaines s'insinuent à travers le feuillage. Et toujours un bracelet tinte contre une jarre, et j'entends des pas dans la ruelle jonchée de feuilles.

La nuit tombe ; les tours du palais ont l'air de fantômes ; la cité lasse bourdonne. Ne rame plus ; fixe notre barque.

Laisse-moi prendre mon repos au seuil de cette terre alanguie sous les astres, car c'est là que dans l'ombre tinte un bracelet contre l'anse d'une jarre.

Ne te soucie pas de son cœur, mon cœur ; abandonne-le dans l'obscurité. Qu'est-ce donc, si ses perfections ne viennent que de son corps, ses charmes de son seul visage? Laisse-moi m'enivrer du simple éclat de ses yeux !

Je ne veux pas savoir si c'est une maille illusoire dont ses bras m'ont enlacé, car la maille elle-même est exquise et rare. Et du désenchantement ne peut-on sourire pour l'oublier?

Ne te soucie pas de son cœur, mon cœur. Demeure satisfait si la musique est sincère malgré que les mots soient mensongers.

Jouis de ses grâces lorsqu'elles ondoient comme un nymphéa sur une miroitante et décevante surface, et quelle que soit la chose qui dort au fond de l'eau !

D'où vient ton inquiétude, bien-aimée? Laisse mon cœur toucher le tien et que sous mes baisers s'efface ta douleur muette!

Des mystères de la nuit nous est venue cette heure, afin que l'amour s'y crée un monde nouveau entre les portes closes, à la lueur de cette lampe unique.

Nous n'avons pour toute mélodie qu'un roseau sur lequel nos lèvres se poseront tour à tour; pour couronne nous n'avons qu'une guirlande dont je parerai mon front après en avoir paré le tien.

Arrachant de ma poitrine ce voile, je préparerai sur le sol notre couche; l'unisson des caresses et un sommeil de délices empliront notre univers étroit et sans bornes.

J'ai mis une robe nouvelle aujourd'hui, parce que mon corps voudrait chanter.

Ce n'est pas assez de m'être à jamais donnée ; du fond de mon amour il me faut créer de nouveaux dons chaque matin.

Et ne lui paraîtrai-je pas une offrande nouvelle vêtue de cette nouvelle robe?

Pareille au ciel vespéral mon âme se colore d'une jubilation infinie, voilà pourquoi je changerai mes voiles afin qu'ils soient tantôt du vert de la jeune herbe fraîche, tantôt nuancés comme un champ de riz en hiver.

Aujourd'hui ma robe ressemble à l'azur pluvieux. Elle prête à mes membres la teinte de l'illimité le reflet des collines d'outre-mer. Elle porte dans ses plis la joie des nuages d'été qui voyagent à travers le ciel.

Je suis la barque ; vous êtes la mer et aussi le nautonier.

Vous m'entraînez dans les profondeurs, mais pourquoi m'inquièterais-je?

Vaut-il mieux atteindre le port que de se perdre avec vous?

Mon cœur laissera un peu de ses nuances à tous vos aspects, ô Terre, quand je vous aurai quittée.

Quelques échos de mon âme seront ajoutés à l'harmonie de vos saisons ; ma pensée viendra, méconnaisable, rôder dans le cycle de vos lumières et de vos ombres.

En des jours futurs, quand l'été frappera au jardin des amants, ils ne sauront pas que les fleurs de leurs bosquets empruntent une beauté plus vive à mes chants, ni que leur amour pour ce monde s'accroît encore du mien.

C'est dans un sentier plein d'herbes hautes que j'entendis sa voix : « Me connais-tu? »

Je me retournai, et l'ayant vue : « Il ne me souvient plus de ton nom », dis-je.

Elle répondit : « Je suis la première grande douleur de ta jeunesse », et ses yeux ressemblaient au matin ruisselant de rosée.

« Est-il épuisé, le profond trésor de tes larmes»? repris-je.

Elle souriait et ne répondait pas. Je compris que ses larmes avaient eu le temps d'apprendre un nouveau langage.

« Tu disais alors, murmura-t-elle, que tu chérirais à jamais ta peine. »

Je rougis. « Oui, mais le temps a passé et l'homme oublie », dis-je.

Je pris sa main dans la mienne et j'ajoutai : « C'est toi qui as changé. »

« Ce qui fut jadis la douleur est devenu la paix », dit-elle.

RETOUR

Les célestes fleurs de la guirlande que vous m'aviez donnée, Indra, dieu des dieux, se sont flétries dans ma chevelure. Le temps est épuisé de la suprême récompense. Et voici qu'il me faut vous quitter, vous tous, dieux et déesses, pour retrouver un monde brisé par des naissances et par des morts.

J'espérais voir une larme furtive mouiller vos paupières au moment de notre séparation... Mais la douleur est bannie de vos fêtes. Et lorsque nous qui venions de la terre pour les partager nous retournons à la trouble poussière, vous sentez à peine ce que pourrait sentir un *banyan* séculaire perdant sa feuille la plus jaune.

Si jamais la virginale clarté qui vous baigne s'obscurcissait d'une ombre, vos journées connaîtraient les haltes du soir ; les pas dansants de Menakâ, oubliant la perfection de leur cadence, s'égareraient en de rougissantes erreurs ; les pures notes de la *vîna* qui repose sur les seins d'Ourvashi se changeraient en accents passionnés...

Mais non ! Vivez heureux dans l'éternelle paix souriante de votre royaume, ô dieux, et laissez-nous la terre qui n'est point un paradis. Sur son cœur, sanctuaire des larmes sacrées, elle serre de pauvres corps las et souillés. Elle ouvre grands ses bras aux faibles, aux obscurs, aux indignes.

Adieu donc, Absaras ! Vos âmes ne connaissent ni le désir des rencontres, ni la tristesse des départs... Je sais, moi, que ma bien-aimée m'attend sur la terre et me prépare un trésor de douceurs. Je sais aussi que le souvenir du ciel me hantera vaguement lorsque, m'éveillant aux heures lunaires, sous les brises parfumées de jasmins, je la regarderai dormir à mes côtés avec un de ses bras reposant contre ma poitrine.

Aujourd'hui je réprime mes sanglots... Le Paradis que j'abandonne s'efface comme une ombre... Toi seule tu demeures vraie, Terre patiente. J'aperçois déjà des rives sablonneuses bordant une eau bleue, des neiges au sommet d'une colline violacée, l'aube silencieuse qui se dévoile au-dessus des arbres du village.

Les larmes que tu répandis lors de notre dernier arrachement sont depuis longtemps séchées, Terre maternelle, mais tu ne m'accueilleras pas moins comme celui-là même qu'il te plaisait d'attendre. Tu veilleras sur moi, tu prendras soin de moi, tu lèveras tes regards mélancoliques vers les dieux lointains et ton cœur palpitera de crainte de me perdre encore, moi qui t'appartiens... et qui cependant ne t'appartiens pas !

RABINDRANATH TAGORE

AU TOURNANT DE LA MARNE

(9 SEPTEMBRE 1914)

Le 9 septembre 1914, entre midi et 13 heures, les armées d'aile droite allemande, à savoir de l'Ouest à l'Est : Ire armée (von Kluck), IIe armée (von Bülow), IIIe armée (von Hausen) entamaient un mouvement de retraite général vers le Nord et le Nord-Est.

Qui a ordonné cette retraite ? Était-elle nécessaire ? Telles sont les deux questions qui, depuis l'automne 1914, mais surtout depuis l'armistice du 11 novembre 1918, font l'objet d'une polémique âpre et violente parmi les membres de l'ancienne armée impériale allemande.

Les personnages qui furent le plus souvent mis en cause dans ce conflit sont :

le colonel-général von Moltke, ex-chef d'état-major général des armées allemandes [1],

le général von Kluck, ex-commandant de la Ire armée,

le général von Bülow, ex-commandant de la IIe armée,

le général von Hausen, ex-commandant de la IIIe armée,

le colonel (depuis général) von Kuhl, ex-chef d'état-major de von Kluck,

enfin le colonel von Hentsch [2], qui, en 1914, était chef de la section des armées étrangères (notre 2e bureau) du G. Q. G.

1. Le colonel-général von Moltke est mort en 1916.
2. Le colonel von Hentsch est mort en 1917 sur le front roumain.

allemand et qui fut envoyé en mission par de Moltke, les 8 et 9 septembre 1914, auprès des armées d'aile droite allemande.

Durant toute la guerre le conflit de « la bataille de la Marne » n'est pas sorti des milieux militaires. Le G. Q. G. impérial, qui avait caché avec soin au peuple allemand la défaite qu'il avait subie sur la Marne, avait rigoureusement interdit toute discussion et toute publication sur les événements de septembre 1914 ; le conflit n'en demeurait pas moins aigu dans les états-majors des armées impériales. Les bruits les plus divers couraient parmi eux : Kluck, disaient les uns, était vainqueur, quand Bülow, en battant en retraite, l'obligea à se replier à son tour. Bülow, disaient les autres, n'a battu en retraite que pour sauver la Ire armée menacée d'enveloppement. Kluck ne voulait pas se replier, mais von Hentsch, l'officier de liaison du G. Q. G., l'y a contraint. Bülow aurait été vainqueur, tout comme Kluck, si les Saxons l'avaient aidé réellement.

Le conflit était donc à la fois un conflit de personnes, un conflit d'états-majors d'armées à G. Q. G., enfin un conflit de nationalités, les Prussiens accusant les Saxons de ne pas avoir fait tout leur devoir.

Dès décembre 1914, von Bülow, qui vraisemblablement se sentait violemment attaqué par ses camarades, rédigea son « Rapport sur la bataille de la Marne » et le répandit autour de lui.

Von Kluck répondit par un « Mémoire sur les opérations de la Ire armée pendant les premiers mois de la campagne », mémoire qu'il avait fait rédiger par son chef d'état-major von Kuhl et qu'il distribua à ses amis et connaissances.

Ces rapports n'eurent naturellement d'autre résultat que d'attiser le conflit. Si, au cours des années qui suivirent, d'autres polémiques agitèrent le monde des états-majors allemands — telle la question de savoir s'il fallait rechercher la décision sur le front occidental ou le front oriental, telles aussi l'utilité et les formes de l'attaque de Verdun — les discussions se terminaient invariablement par la même plainte : « Si nous avions vaincu les Français sur la Marne, nous n'aurions pas aujourd'hui à discuter cette question et la guerre

serait finie depuis longtemps !... » et invariablement on reprenait le thème de la Marne.

Le conflit passa par une nouvelle crise d'acuité en mai 1917. Le colonel Hentsch, devenu à cette époque quartier maître général de Mackensen, se rendit compte, en reprenant contact avec les états-majors inférieurs, que certains bruits continuaient à courir sur son compte et qu'on l'accusait d'avoir empiété, le 9 septembre 1914, en tant que délégué du G. Q. G., sur les pouvoirs des commandants des Ire et IIe armées. Il rédigea alors un rapport sur ses faits et gestes pendant les journées des 8-10 septembre 1914 et, l'adressant au G. Q. G., demanda au chef d'état-major des armées de campagne, le maréchal Hindenburg, de vouloir bien faire faire une enquête sur sa conduite pendant la bataille de la Marne.

De cette enquête le colonel Hentsch sortit absous et communication de la décision du G. Q. G. fut donnée à tous les états-majors de l'armée allemande, jusqu'aux états-majors de division inclus.

Survinrent l'armistice du 11 novembre 1918, la capitulation des armées impériales, l'écroulement définitif du prestige du G. Q. G. et des états-majors allemands : une ère nouvelle s'ouvrit. Sous le régime républicain, généraux et officiers allemands, oublieux des traditions sacrées de l'ancienne armée impériale, livrèrent à la publicité leur conflit et demandèrent à l'opinion publique d'être juge de leurs querelles.

En juin 1919, le général Baumgarten-Crusius, un Saxon, publia son livre *Die Marne Schlacht 1914*, avec le sous-titre « der Wahrheit eine Gasse » : « Vers la vérité » — ouvrage écrit, disait-il, pour justifier l'armée saxonne injustement attaquée par les Prussiens.

Le général von Bülow y répondit en publiant son « Rapport sur la bataille de la Marne ». Peu après le général von Hausen, constatant que le G. Q. G. continuait à garder le silence sur les opérations du début de la guerre, « sans doute pour éviter de s'accabler lui-même ou pour ménager quelque haute personnalité subordonnée », publiait à son tour sa « Campagne de la Marne en 1914 ».

Au début de 1920, von Kluck donnait un livre très docu-

menté sur les opérations de son armée : *La marche sur Paris et la bataille de la Marne 1914*, et le général von Tappen, en un court opuscule, *Jusqu'à la Marne 1914*, prenait la défense du G. Q. G. à la place du colonel général de Moltke, mort en 1916.

Le conflit de la Marne est loin d'être terminé en Allemagne. Cependant les publications que nous venons de citer, complétées par les récits de combattants et les documents capturés, permettent de se faire dès maintenant une opinion sur les événements de la journée du 9 septembre 1914 et de répondre dans une certaine mesure aux deux questions qui agitent le milieu militaire allemand :

Qui a ordonné la retraite des armées allemandes ?

Cette retraite était-elle nécessaire ?

***

LA SITUATION DE L'AILE DROITE ALLEMANDE[1]

Pour pouvoir répondre aux deux questions qui précèdent, il est nécessaire d'indiquer tout d'abord la situation exacte des différentes unités de l'aile droite allemande le 9 septembre, vers 11 heures.

La Ire armée tenait avec son aile gauche et son centre le front compris entre la Marne au nord-est de Vareddes et Antilly. Sur ce front ses unités étaient fortement mélangées et constituées en groupements de fortune à savoir du Sud au Nord :

Le groupement *von Gronau* comprenant :

la *3e* D. I.[2] au nord-est de Vareddes,

la *22e* D. R.[3] dans la région de Trocy.

Le groupement *von Lochow* comprenant :

la *7e* D. R. et la moitié de la *8e* D. I. dans la région Vincy-Manœuvre.

Le groupement *Sixt von Arnim* comprenant :

la *4e* D. I. autour d'Acy-en-Multien,

1. Voir croquis joint.
2. Division d'infanterie.
3. Division de réserve.

la *7*e D. I. dans la région d'Antilly,
et la moitié de la *8*e D. I. mélangée aux deux divisions précédentes.

A l'aile droite le groupement *von Quast*, constitué par la *6*e D. I. du IIIe C. A., et les deux divisions du IXe corps, était en marche sur la région de Nanteuil-le-Haudoin avec mission d'envelopper l'aile gauche de la 6e armée française :

la *6*e D. I. marchait de Cuvergnon sur Betz,
la *18*e D. I. d'Ivors sur Bargny, Fresnoy,
la *17*e D. I. de Vaumoise sur Gondreville et Levignen,
la *4*e D. C.[1] couvrait le flanc ouest de ce groupement.

A l'extrême droite la brigade Lepel, appelée de Verberie, était en marche sur Baron.

A la IIe armée la situation des différents corps était la suivante :

l'aile droite (*13*e D. I. et Xe C. R.[2]) était établie sur le front Margny-Le Thoult ; la *13*e D. I., dont une brigade mixte était demeurée devant Maubeuge, ne comptait que 6 bataillons et 9 batteries;

le centre (Xe C. et *14*e D. I.) était en pleine offensive dans la région Soizy-aux-Bois-Mondement;

l'aile gauche (Garde) soutenue par l'aile droite de la IIIe armée (*24*e D. R., *32*e D.) était également en pleine offensive dans la région de Fère-Champenoise, la Garde en direction de Sézanne, les Saxons en direction du Sud.

Le groupement de forces de la Ire armée *était séparé de celui de la IIe armée par un intervalle de* 45 *kilomètres environ*, qui n'était défendu que par les forces suivantes de l'Ouest à l'Est :

Le IIe corps de cavalerie (von der Marwitz) qui avait été chargé par von Kluck de tenir les passages de la Marne de la Ferté-sous-Jouarre à Nogent-l'Artaud. Ses forces étaient réparties comme suit :

*3*e et *10*e bataillon de chasseurs à la Ferté,
*4*e bataillon de chasseurs au nord-est de la Ferté,

1. Division de cavalerie.
2. Corps de réserve.

9e bataillon de chasseurs à Chamigny,

9e division de cavalerie dans la région au nord d'Ussy-sur-Marne,

2e division de cavalerie dans la région de Cocherel.

La brigade mixte Kraewel (du IXe C. A.), mise sous les ordres de Marwitz, le 9 dans la matinée, était dans la région de Montreuil-aux-Lions.

A sa gauche la 5e D. C., du Ier corps de cavalerie (von Richthofen), qui avait été refoulée au nord de la Marne par l'avance des colonnes franco-anglaises, se trouvait dans la région de Marigny-en-Auxois.

Enfin la 5e D. I. (du IIIe C.), qui a été mise par von Kluck à la disposition de von der Marwitz, venait de quitter la région sud de May-en-Multien pour marcher par Ocquerre sur Vendresse et Dhuisy.

L'aile gauche et les arrières immédiats de la Ire armée étaient donc relativement couverts contre les colonnes de l'armée anglaise en marche vers le Nord, mais de Marigny-en-Auxois jusqu'à Condé-en-Brie, sur un front de 25 à 30 kilomètres, il n'y avait aucune unité allemande.

A l'est de Condé-en-Brie la division de cavalerie de la Garde, du Ier corps de cavalerie, était chargée avec les débris des deux bataillons de chasseurs et de tirailleurs de la Garde de tenir le front compris entre l'aile droite de la IIe armée et la Marne.

*
* *

QUI A ORDONNÉ LA RETRAITE ?

Le 9 septembre 1914 les postes radios des Ire et IIe armées allemandes transmettaient les messages suivants :

1) *A 11 heures. IIe armée* (von Bülow) à Ire armée (von Kluck), IIIe armée (von Hausen), Ier CC (von Richthofen) : « Un aviateur signale quatre longues colonnes ennemies en marche vers la Marne, leurs têtes atteignaient à 9 heures Nanteuil, Citry, Pavant, Nogent-l'Artaud. La IIe armée commence à battre en retraite, aile droite sur Damery. »

2) *A 11 h. 30. Ire armée* (von Kluck) à IIe armée (von Bülow), et IIe CC (von der Marwitz) : « L'aile gauche de la Ire armée se replie

par Crouy-Coulombs sur le front Montigny-Gandelu. Le IIe CC couvrira ce mouvement contre les forces ennemies qui passent la Marne à Charly en attaquant partout où il pourra. »

Le second de ces messages pourrait passer pour une conséquence du premier : — il n'en est rien, car von Kluck ne reçut le télégramme de Bülow que vers 13 heures[1], donc après avoir pris lui-même la décision de replier son aile gauche. D'ailleurs von Kluck l'avoue franchement : c'est un télégramme de Marwitz, commandant de son corps de cavalerie, télégramme daté de 10 h. 50 et reçu à 11 h. 10, qui l'a déterminé à prendre cette décision.

Donc le 9 septembre entre 11 h. et 11 h. 30 l'avance des forces franco-anglaises oblige von Kluck et von Bülow à donner, indépendamment l'un de l'autre et pour ainsi dire simultanément, des ordres de retraite à leurs subordonnés ; mais tandis que le repli de la Ire armée est *partiel et limité* (son aile gauche seule passant de l'Ourcq inférieur au ruisseau du Clignon), le repli de la *IIe armée est général et sans limite encore déterminée.*

Mais chose plus grave encore, von Bülow entraîne également dans sa retraite le groupement von Kirchbach de la IIIe armée (*32e* D. I.), *23e* et *24e* D. R., qui depuis la veille appuie l'offensive de son aile gauche dans la région de Fère-Champenoise. Il prescrit à Kirchbach de rompre le combat à partir de 13 heures, et cet ordre il le donne sans avoir consulté le commandant de la IIIe armée, sans même l'informer immédiatement d'une décision aussi grave. Comment expliquer une telle conduite de la part de von Bülow ? L'affolement était-il tel à l'état-major de la IIe armée que von Bülow crut ne pas avoir le temps de délibérer avec von Hausen ? Ou bien von Bülow, dont nous connaissons le caractère autoritaire et dont les relations avec von Hausen étaient plutôt tendues depuis le début de la campagne, n'a-t-il pas voulu discuter avec le commandant de la IIIe armée ? S'est-il cru autorisé, en raison de son ancienneté et de son prestige, à empiéter sur les pouvoirs de von Hausen ? Quoi qu'il en soit, il était du devoir de Bülow de faire connaître *immédiatement* au commandant de la IIIe armée les ordres qu'il avait

1. 13 h. 04 exactement. Déclaration du général von Kuhl.

donnés directement à Kirchbach. Il ne le fit, comme nous allons le voir, que trois heures plus tard, à 14 h. 45.

De même von Bülow, qui dès le 8 après-midi avait envisagé l'éventualité d'une retraite, aurait dû tenir le G. Q. G. au courant de ses craintes et de ses intentions, car le G. Q. G. pouvait être amené pour de multiples raisons, sinon à modifier les intentions de Bülow, du moins à donner des ordres aux autres armées et à prendre des mesures générales de la plus haute importance. En tout cas Bülow aurait dû rendre compte dès 11 heures du matin à son G. Q. G. qu'il battait en retraite. Il ne le fit qu'à 14 h. 30.

Cette conduite est difficilement explicable.

Mais dans cette même journée ce chef si réputé fit preuve également d'un manque de caractère absolu : il ne sut pas prendre franchement la responsabilité de ses actes, et de même que sur la Sambre il avait cherché à assurer le succès tactique de son armée en compromettant le plan général des armées allemandes[1], de même sur la Marne il voulut sauver sa réputation en cherchant à rejeter sur von Kluck la responsabilité de la retraite de l'aile droite allemande.

En effet, le 9 septembre, la IIe armée était déjà en pleine retraite, quand entre 13 et 14 heures, von Bülow reçut le message de von Kluck, daté de 11 h. 30, message annonçant le repli de l'aile gauche de la Ire armée derrière le Clignon.

Von Bülow fit alors envoyer les messages de T. S. F. suivants, auxquels nous avons fait allusion plus haut :

14 *h.* 30. *IIe armée à G. Q. G.* — La Ire armée bat en retraite, aile gauche sur Coulomb-Gandelu. La IIe armée suspend ses attaques qui progressaient lentement et se porte sur la rive Nord de la Marne, aile droite à Damery[2].

14 *h.* 45. *IIe armée à IIIe armée* (remis à 17 h. 30 !). — La Ire armée bat en retraite. La IIe armée commence à battre en retraite sur Dormans-Tours-sur-Marne. Ordre de se replier a été envoyé à von Kirchbach.

1. Voir *Revue Militaire générale* (septembre 1920).

2. Les premiers messages de Bülow portent « Damery », les suivants « Dormans ». — En fait les éléments de l'aile droite de IIe armée se portèrent : Xe C. R. sur Damery, *13e* D. I. sur Port-à-Binson. On est en droit de se demander si sur ce point également von Bülow n'a pas fait preuve de mauvaise foi.

N'a-t-on pas nettement l'impression en lisant ces télégrammes :

1° Que la retraite de la Ire armée est générale et non limitée ?

2° Que la retraite de la IIe armée est provoquée par celle de la Ire armée, alors que dans la réalité ce fut le contraire?

Il résulte de ce qui précède, et sans conteste possible, que non seulement von Bülow fut le premier à donner un ordre de retraite général, que non seulement il a entraîné volontairement dans sa retraite l'aile droite de la IIIe armée, mais encore qu'il a fait preuve de mauvaise foi et de manque de camaraderie vis-à-vis de von Kluck.

Nous verrons dans un instant que la retraite générale de la IIe armée a provoqué aussitôt celle des Ire et IIIe armées qui l'encadraient.

***

Mais il est nécessaire auparavant de régler cette autre question : « *Pourquoi von Bülow a-t-il battu en retraite?* »

Voyons ce qu'il dit lui-même à ce sujet dans son « Rapport sur la bataille de la Marne ». Après avoir indiqué que von Kluck, en rappelant ses IIIe et IXe corps au nord de la Marne, avait créé un vide entre les Ire et IIe armées, von Bülow explique (page 60) comment il envisageait la situation le 8 septembre au soir :

Étant données ces circonstances il fallait s'attendre à voir des forces ennemies importantes percer entre les Ire et IIe armées, à moins que la Ire armée ne se décidât au dernier moment à se replier vers l'Est et à reprendre contact avec la IIe armée. Si au contraire elle ne se repliait pas et si l'ennemi, passant la Marne, s'avançait sur ses derrières, elle courait le risque d'être complètement débordée et d'être rejetée vers le Nord-Ouest.

Aussi le 9 septembre au matin, quand l'ennemi traversa la Marne en de nombreuses colonnes [1], il ne fut plus douteux pour le commandant de la IIe armée, étant donnée la situation tactique et stratégique, que la retraite de la Ie armée était inévitable et que la IIe armée devait, elle aussi, se replier si elle ne voulait pas être tournée entièrement sur son flanc droit. Je fus dès lors persuadé — et en cela j'étais d'accord avec le lieutenant-colonel Hentsch, délégué du

1. Il s'agit évidemment des colonnes signalées à 9 heures du matin à Nanteuil, Citry, Pavant et Nogent-l'Artaud, donc de colonnes anglaises.

G. Q. G. — *que la mission la plus importante de la IIe armée était désormais de soutenir la Ire armée* au nord de la Marne et de lui offrir ainsi à nouveau la possibilité de se ressouder à la IIe armée en direction de Fismes. Cette décision si pénible pour la IIe armée, qui avait toujours été victorieuse, permit d'empêcher encore en temps voulu la réalisation du plan présumé du G. Q. G. français, à savoir le débordement de l'aile droite allemande par refoulement et destruction de la Ire armée.

Ainsi donc von Bülow prétend :

1° Qu'il s'est retiré au nord de la Marne *pour aider la Ire armée* et lui permettre de se ressouder à la IIe ;

2° Que c'est l'avance des colonnes anglaises vers la Marne le 9 au matin qui l'a déterminé à cette résolution.

Là encore von Bülow est de mauvaise foi.

Aider la Ire armée ! Quelle ironie ! Bülow a donc oublié certain message de T. S. F. qu'il a envoyé à la Ire armée le 9 septembre à 13 heures, alors qu'il avait déjà prescrit à tous ses corps de battre en retraite et qu'il n'avait pas encore reçu le télégramme de 11 h. 30 de von Kluck lui annonçant le repli de l'aile gauche de la Ire armée?

Ce message ainsi conçu :

Quelle est votre situation et quelles sont vos intentions en *tenant compte de la situation de la IIe armée?*

n'indique-t-il pas, sans conteste possible, qu'à 13 heures von Bülow *ne pensait qu'à sa propre armée*, qu'il ignorait la situation exacte de la Ire armée, donc qu'il ne songeait nullement à la secourir? N'indique-t-il pas qu'il était désireux de voir von Kluck rompre le combat pour venir protéger l'aile droite de la IIe armée?

Aider la Ire armée ! Mais ce n'est pas en se repliant sur Damery-Tours-sur-Marne, donc vers le Nord-Est, c'est-à-dire en s'éloignant de von Kluck, que von Bülow pouvait secourir la Ire armée et lui offrir la possibilité de se ressouder à la IIe armée !

Donc von Bülow ne s'est pas replié pour secourir la Ire armée. Ce n'est pas non plus la marche des quatre colonnes ennemies (quatre colonnes anglaises) signalées le 9 septembre à 9 heures du matin à Nanteuil, Pavant, Citry et Nogent-l'Artaud qui l'a déterminé à battre en retraite, car en quoi

ces colonnes qui *marchaient nettement vers le Nord* contre la Ire armée pouvaient-elles inquiéter von Bülow, dont l'aile droite se trouvait à Margny, à 25 *kilomètres à l'est de Nogent-l'Artaud*?

Le danger qui menaçait la IIe armée était beaucoup plus immédiat. Pour nous en rendre compte il nous suffit tout d'abord de lire les messages de T. S. F. suivants de von Bülow:

Le 8 *septembre à* 4 *h.* 15. *IIe armée à G. Q. G.* — Par suite de pertes considérables la IIe armée (5 corps d'armée) ne compte plus que la valeur de 3 corps d'armée.

Le 8 *septembre à* 11 *h.* 45. *IIe armée à G. Q. G.* — L'ennemi cherche à envelopper l'aile droite de la IIe armée. Je n'ai plus de réserves.

Le 9 *septembre* à 1 *h.* 15. *IIe armée à Ire armée.* — L'aile droite de la IIe armée (*13e* D et Xe C. R.) a été *repliée* sur la ligne le Thoult-Margny. La division de cavalerie de la Garde qui a tenu jusqu'à 20 heures sur le Dolloir s'est repliée *sous la poussée de l'ennemi* vers la région de Condé-en-Brie. La 5e division de cavalerie a été *refoulée sur la rive nord* de la Marne.

Et encore von Bülow ne dit-il qu'une partie de la vérité : oui, la *13e* D. I. a bien été repliée par ordre sur Margny dans la soirée du 9 septembre, mais après avoir été *chassée* vers 18 heures, par l'aile gauche de la 5e *armée française* de la position défensive qu'elle occupait sur le front Fontenelle-Montmirail. Elle en a été si bien chassée qu'elle a été *prise de panique*. Nous n'en voulons pour preuve que les carnets de combattants.

Le soldat Rudder de la 6e compagnie du *57e* R. I. écrit :

8 *septembre.* — Pendant l'après-midi nous recevons l'ordre d'attaquer en flanc l'artillerie ennemie. Nous passons à côté de notre artillerie, dont plusieurs pièces, rendues inutilisables par le feu adverse, gisent brisées sur le sol. Nous traversons un village... Dès que nous essayons d'en déboucher nous sommes pris sous un feu extrêmement violent d'infanterie et de mitrailleuses ; nous nous replions et nous reformons près du 22e d'artillerie ; mais les obus ne tardent pas à nous atteindre à nouveau... Je suis blessé au bras. Alors retentit le commandement. « Tout le monde en arrière ! » : je rassemble mes forces et cours aussi vite que je peux. C'est un *désordre sauvage. Les troupes se replient en une fuite éperdue...* je monte sur un avant-train. *L'artillerie se replie à nouveau au galop jusqu'à ce qu'elle soit sortie de la zone de feu.*

Le soldat Rotte, de la 7e Cie du *13e* R. I. écrit de son côté :

7 *septembre.* — Dans l'après-midi nous arrivons à Moncoupot, nous creusons des tranchées de 6 heures du soir à 9 heures du matin. Nous sommes tous complètement fourbus.

8 *septembre.* — Nous occupons nos tranchées. Bientôt l'ennemi déclenche un feu, puissant d'infanterie, mitrailleuses et d'artillerie. Les Français s'avancent au pas de course en lignes de tirailleurs peu denses. Tout à coup de l'infanterie ennemie est signalée dans notre flanc. Nous voulons ouvrir le feu mais une grêle d'obus prend de flanc nos tranchées... L'ordre de battre en retraite est donné. Nous nous replions *comme nous pouvons, isolément,* poursuivis par les obus ennemis. Je monte sur un avant-train avec quelques blessés....

Le 8 au soir la *13e* division était donc en grand désordre. C'est en vain que von Bülow avait envoyé à son secours une partie de la divisison de cavalerie de la Garde qui, après avoir résisté jusqu'à 12 h. 30 sur le Petit-Morin dans la région de Sablonnières, s'était repliée sur Chapelle-sur-Chezy où elle s'était mise à *creuser la terre.* Fortement éprouvés par leur courageuse résistance de la matinée, les cavaliers de la Garde, suivis des débris de leurs deux bataillons de soutien [1], chasseurs et tirailleurs de la Garde, n'étaient arrivés aux abords de Fontenelle que pour être entraînés dans la retraite de la *13e* division : trop épuisés sans doute pour couvrir en se sacrifiant la retraite de leur infanterie, ils allèrent bivouaquer, les chevaux sellés, à l'est de Pargny-Montlevon et le 9, avant l'aube, se replièrent derrière la Dhuis entre Condé et Dormans [2].

La panique de la *13e* division s'était transmise avec une rapidité inouïe à l'arrière.

A la tombée de la nuit, écrit le soldat Ridder du *57e* R. I., qui est allé se faire panser au château d'Artonges où est installée la colonne sanitaire no I du VIIe corps, *la panique s'empare du personnel* de l'ambulance, les tentes sont abattues, les voitures chargées, l'ambulance s'en va abandonnant tous les blessés.

Que l'on s'imagine le désordre qui dut régner sur les arrières de l'aile droite de von Bülow, quand en pleine nuit, la *13e* divi-

1. Un homme du bataillon de chasseurs de la Garde dit dans son carnet de route que le 8 septembre fut un « jour de malheur pour son bataillon ».
2. Historique des uhlans de la Garde.

sion et le Xe corps de réserve reçurent l'ordre d'abandonner le front Bergères-Montmirail-Artonges, sur lequel ils avaient essayé de se raccrocher, pour se replier sur la ligne Margny-le-Thoult, située à 10 kilomètres plus à l'est.

Désordre et panique duraient encore dans la matinée du 9 puisque le lieutenant-colonel von Hentsch, délégué de Moltke, en se rendant vers midi du Q. G. de la IIe armée (Montmort) à celui de la Ire (Mareuil-sur-Ourcq) fut retardé par ces paniques, qui provoquaient un encombrement considérable de toutes les routes menant vers la Marne.

Donc le 9 septembre dans la matinée, si l'aile gauche de la IIe armée, soutenue par les Saxons de Kirchbach, était en bonne posture, son aile droite était dans une situation critique; à la vérité les corps de cette aile (*13e* D et Xe C. R.) n'étaient pas encore attaqués, et aux dires de nombreux officiers de la *13e* D. I., cette unité était bien remise en main. Mais cette aile droite pourrait-elle supporter un nouvel assaut de la 5e armée française? Toute la question était là. Si elle ne résistait pas au choc ennemi, si au cours de la journée elle était obligée de se replier à nouveau vers l'Est, elle *découvrait entièrement la ligne de communications de la IIe armée*, déjà fortement menacée.

Cette ligne, venant de Liége, Namur, Fourmies, passait en effet par Laon-Fismes, d'où elle s'épanouissait sur Jaulgonne, Dormans, Verneuil, Port-à-Binson, Damery où elle franchissait la Marne[1]. Les trains de ravitaillement ne pouvant à cette date dépasser Fourmies, tous les transports à destination de la IIe armée étaient assurés entre Fourmies et la Marne par des convois automobiles. La nécessité de réemployer immédiatement ces convois avait obligé l'état-major de von Bülow à constituer des dépôts de munitions à Fismes, Verneuil et Port-à-Binson[1]. Le 9 au matin la IIe armée ne pouvait plus guère songer à employer les ponts de Jaulgonne et de Dormans pour se ravitailler et le moindre recul de son aile droite l'obligeait à renoncer aux ponts et aux dépôts de Verneuil et Port-à-Binson. Quelle aurait été alors la situation matérielle de la IIe armée dont les troupes souffraient du manque de vivres déjà depuis plusieurs jours ?

1. Ordre d'opérations (2e partie) de la IIe armée pour la journée du 8 septembre.

Von Bülow n'osa pas continuer la bataille dans de semblables conditions : redoutant l'écroulement définitif de son aile droite il s'avoua vaincu et donna un ordre de retraite générale à ses troupes.

De tout ce qui précède nous pouvons donc conclure que si la IIe armée a été mise dans une situation difficile par le rappel des IIIe et IXe corps au nord de la Marne, von Bülow a battu en retraite parce que son aile droite avait été bousculée, et parce qu'il l'estimait personnellement désorganisée, menacée de débordement et incapable de résister à de nouvelles attaques ; nous sommes aussi en droit de dire que ce fut l'offensive de l'aile gauche de la 5e armée française et non pas l'avance des colonnes anglaises en direction de la Ferté-sous-Jouarre-Nogent-l'Artaud qui amena von Bülow à prendre cette décision.

LA RETRAITE DE LA Ire ARMÉE

Surpris sur son flanc droit le 5 septembre après-midi par l'attaque de la 6e armée française, von Kluck, après trois jours de lutte sanglante et angoissante, avait réussi à parer l'enveloppement qui menaçait son aile droite et à rétablir la situation de son armée, Le 9 au matin, alors que son aile gauche et son centre contenaient, péniblement il est vrai, les attaques de leurs adversaires, à son aile droite une masse constituée par la *6e* division du IIIe corps et le IXe corps (moins la brigade Kraewel)[1] marchaient sur Nanteuil-le-Haudoin pour envelopper l'aile gauche française concurremment avec la brigade de réserve Lepel du IVe corps de réserve, qui, ramenée en toute hâte de Bruxelles, devait se porter de Verberie sur Baron[2].

Cette manœuvre, dont von Kluck attendait la décision,

1. La brigade combinée Kraewel avait reçu le 8 septembre vers 14 heures, l'ordre de tenir le cours de la Marne de la Ferté-sous-Jouarre (inclus) à Nogent-l'Artaud (inclus). Elle comprenait : le *84e* R. I. (*18e* D. I.), le *89e* R. I. (*17e* D. I.). le IIe Groupe du *45e* d'artillerie de campagne (*18e* D. I.), le IIe Groupe du *60e* d'artillerie de campagne (*17e* D. I.).

2. Cette brigade était suivie de la *10e* brigade de landwehr rameutée également de la zone des étapes de la Ire armée.

était en cours quand des événements nouveaux l'obligèrent entre 11 et 14 heures à y renoncer.

Il reçut en effet, à 11 heures, de von der Marwitz, qui gardait les passages de la Marne avec le IIe corps de cavalerie, un message de T. S. F. daté de 10 h. 50, annonçant que des colonnes d'infanterie anglaises importantes étaient en train de passer la Marne à Nanteuil et Charly. Les derrières de l'aile gauche de la Ire armée étaient donc menacés.

A cette nouvelle von Kluck n'en maintient pas moins la décision qu'il a prise la veille au soir, à savoir : poursuivre la manœuvre enveloppante de l'aile gauche de la 6e armée française. Pour gagner le temps nécessaire à l'achèvement de cette manœuvre, il ordonne à 11 h. 30 à son aile gauche de se replier derrière le Clignon et il envoie à von der Marwitz la 5e division du IIIe corps, qui n'a été engagée que partiellement au centre, avec mission d'attaquer les colonnes anglaises et de les rejeter dans la Marne.

Midi.... la manœuvre enveloppante est amorcée.... le IXe corps atteint avec ses avant-gardes le front Gondreville-Ormoy-Antilly. C'est alors qu'arrive à Mareuil, Q. G. de von Kluck, le colonel von Hentsch, délégué du G. Q. G. allemand.

C'est alors aussi que la Ire armée reçoit le message de T. S. F. suivant envoyé par von Bülow, message que nous avons déjà cité :

> Un aviateur signale quatre longues colonnes ennemies en marche vers la Marne. A 9 heures leurs têtes atteignaient Nanteuil, Citry, Pavant, Nogent. La IIe armée commence à battre en retraite : aile droite sur Damery.

L'heure des décisions est venue pour la Ire armée.

*
* *

Pour bien comprendre la scène du drame qui va se dérouler à Mareuil, il est nécessaire de connaître l'état d'âme de ses acteurs. Cette scène se passera tout d'abord entre deux personnages seulement, von Kuhl et von Hentsch. Un peu plus tard, le colonel von Bergmann, quartier-maître de la Ire armée, assistera à leur conversation. Quant à von Kluck, l'âme véritable de la Ire armée, il est à quelque dis-

tance de là, sur le terrain, et suit au plus près l'exécution de sa manœuvre.

Von Hentsch est parti la veille dans la matinée, c'est-à-dire le 8 au matin, du G. Q. G. de Luxembourg. Il sait qu'en raison de l'attaque de la 6e armée française, de Moltke a décidé de prélever des forces en Lorraine pour constituer avec elles une nouvelle VIIe armée dans la région de Saint-Quentin, armée qui aura vraisemblablement à renouveler contre l'aile gauche française la manœuvre enveloppante qui vient d'échouer. Il a reçu pour mission de se rendre auprès des cinq armées d'aile droite, de se renseigner sur leur situation générale et « au cas où des mouvements de retraite seraient commencés, de coordonner ces mouvements de façon à ressouder les Ire et IIe armées et à ramener l'aile droite de la première armée sur Soissons » — ceci pour permettre évidemment la manœuvre future de la VIIe armée.

Le 8 au soir, Hentsch était arrivé à Reims, au Q. G. de la IIIe armée, et après avoir causé avec von Hausen, il avait ajouté au compte rendu de fin de journée de cette armée — compte rendu transmis au G. Q. G. par T. S. F. — l'appréciation suivante :

Situation et perspectives bonnes à la IIIe armée.

Il s'était rendu ensuite, en cette même soirée du 8 septembre, au Q. G. de la IIe armée de Montmort. Là, il était entré en pleine crise de la bataille de la Marne : dès son arrivée il avait entendu dire que la situation de l'aile droite de la IIe armée était très critique, qu'au cours de l'après-midi on avait songé à renvoyer vers le Nord les bagages du Q. G., enfin que la situation était également des plus compromises à la Ire armée. Hentsch avait eu ensuite une longue conférence avec Bülow, son chef d'état-major le général von Lauenstein et le lieutenant-colonel Matthes, chef de la section des opérations de la IIe armée. De cette conférence il était résulté : 1° que l'aile droite de la IIe armée ne pouvait être sauvée de l'enveloppement que si la Ire armée se décidait à se replier au plus tôt vers l'Est pour reprendre le contact avec elle; 2° que dans le cas contraire la IIe armée serait obligée de se replier derrière la Marne. On avait décidé

cependant d'attendre jusqu'au lendemain matin pour prendre une décision et cela parce que l'on espérait encore que von Kluck battrait en retraite vers l'Est et que l'attaque de l'aile gauche de la IIe armée, soutenue par les Saxons de Kirchbach, soulagerait la 13e D. I. et le Xe C. R.

En conséquence, von Hentsch avait envoyé vers minuit au G. Q. G. le compte rendu suivant par T. S. F. :

Situation sérieuse, mais non désespérée, à l'aile droite de la IIe armée.

et von Hentsch avait passé le reste de la nuit à Montmort. Soit dit en passant, n'aurait-il pas dû se rendre immédiatement à la Ire armée pour se renseigner sur la situation exacte de cette armée [1], pour indiquer à von Kluck la situation critique de la IIe armée et lui expliquer ce que von Bülow attendait de lui? Si les relations étaient tendues entre les deux commandants d'armée, von Hentsch, délégué de Moltke, n'était-il pas tout désigné pour essayer de remettre les choses au point et d'établir un compromis pour le plus grand bien de l'intérêt général? Pourquoi est-il demeuré à Montmort? Heure tardive, fatigue, attente de nouveaux renseignements?

Quoi qu'il en soit, dès 5 heures du matin les conférences avaient recommencé à l'état-major de von Bülow ; les renseignements envoyés au cours de la nuit par l'aile droite avaient été des plus mauvais : la situation de cette aile était devenue de plus en plus angoissante et la nécessité d'une retraite prochaine s'était fait de plus en plus sentir.

Vers 10 h. 30 le renseignement annonçant que quatre colonnes ennemies étaient en marche vers la Marne, et vraisemblablement aussi que d'autres colonnes débouchaient de Vauchamps, Montmirail, Artonges [2] vers le Nord-Est avait porté le coup de grâce à la force de résistance de von Bülow et de son chef d'état-major. Von Bülow s'était alors décidé (11 heures) à battre aussitôt en retraite vers la Marne et, pour éviter d'être débordé, à porter sa droite sur Damery. Il avait annoncé ensuite cette décision à von Hentsch et

1. Le général von Kuhl déclare dans son livre que von Bülow était mal renseigné sur la situation de la Ire armée et qu'il exagérait beaucoup le danger qu'elle courait.

2. Les carnets de prisonniers indiquent que les Français sont entrés à Artonges dès les premières heures du 9 septembre.

l'avait prié de se rendre auprès de von Kluck « pour lui demander d'assurer la couverture du flanc droit de la IIe armée et d'empêcher les Anglais de franchir la Marne ».

Von Hentsch, en quittant le Q. G. de la IIe armée, sortait donc d'une atmosphère pénible, où la certitude de la défaite se mêlait vraisemblablement à une angoisse profonde pour l'avenir de toute l'armée allemande. Son voyage de Montmort à Mareuil, durant lequel il rencontra des unités prises de panique, où il trouva toutes les routes encombrées, augmenta en lui cette impression pénible : la droite de la IIe armée était bien complètement battue.

Tel était l'état d'âme de von Hentsch quand il arriva vers 12 h. 30 à Mareuil. Le général von Kuhl le reçoit à sa descente d'auto par ces mots : « Eh bien, si la IIe armée se replie nous ne pourrons pas non plus rester ici ! »

Deux chefs vont donc causer : l'un, von Hentsch, vient de voir la retraite de la IIe armée et de subir l'influence d'un von Bülow, qui estime que la situation est des plus graves non seulement à son armée mais encore à la Ire ; — l'autre, von Kuhl, bien qu'ignorant encore la retraite générale de la IIe armée, a déjà envisagé la possibilité d'une retraite pour son armée du seul fait que l'aile droite de von Bülow s'est repliée derrière le front Margny-le Thoult, et cela malgré la manœuvre qui est en cours vers Nanteuil et dont son chef attend la décision de la journée. Quels sentiments éprouvera-t-il quand, dans quelques instants, von Hentsch lui apprendra la nouvelle de la retraite générale de la IIe armée et quand un radio de Bülow lui confirmera cette nouvelle? Que pourra-t-il résulter *a priori* de l'entretien de ces deux officiers. Le général von Kluck dont l'énergie farouche pourrait peut-être encore sauver la situation en remontant le moral de von Hentsch et en agissant par lui sur Bülow, von Kluck, disons-nous, se trouve sur le champ de bataille à quelques kilomètres de là. On n'ira pas le chercher. Pourquoi? Sans doute parce qu'il est de tradition dans l'armée allemande qu'un chef d'état-major reçoive ses égaux et inférieurs avant de les introduire auprès de son chef, qu'il traite avec eux toutes les affaires et ne présente une question à son supérieur qu'en lui apportant en même temps

son avis et sa solution. C'était là une tradition que les chefs d'état-major allemands défendaient jalousement. Et c'est vraisemblablement pour cette raison que von Kuhl et von Hentsch ne se rendirent pas auprès de von Kluck. Il est probable aussi que le général von Kuhl jouissait de toute la confiance de son chef et que von Kluck était tout disposé à accepter toute décision proposée par son subordonné.

Hentsch et Kuhl se connaissent depuis seize ans ; ils ont travaillé ensemble au Grand État-Major. Hentsch a même été le subordonné direct de von Kuhl qui le considère comme un officier de grande valeur, modeste, ne cherchant nullement à se pousser au premier plan en jouant un rôle personnel, mais cependant porté à voir facilement les choses en noir. Hentsch et Kuhl sont plus « camarades » que chef et subordonné. Et c'est en « camarades », comme le dira plus tard von Hentsch, qu'ils vont causer. Profondément attristés par la tournure prise par les événements, ils vont cependant discuter calmement la situation de l'aile droite allemande, tout comme ils l'auraient fait au cours d'un « Kriegspiel », quelques semaines auparavant.

Von Hentsch se sent en confiance, il se laisse aller à soulager son cœur devant von Kuhl : les affaires vont mal sur tout le front depuis les Vosges jusqu'à Paris, l'aile gauche est bloquée entre Nancy et Épinal ; le centre, épuisé, n'a pu percer dans le Barrois ; quant à la IIe armée son aile droite est si désorganisée qu'elle a dû battre en retraite et que le plus grand désordre règne sur ses dernières. La grande bataille initiale est manquée ; toute la partie est à recommencer. On la rejouera avec l'aide de la nouvelle VIIe armée qui se concentrera à Saint-Quentin. Mais pour que cela soit possible, il faut que l'aile droite allemande tienne et que la IIe armée puisse se raccrocher sur la Marne; il faut donc que la Ire armée empêche les Anglais et l'aile gauche de la Ve armée française de passer cette rivière et se porte immédiatement au secours de la IIe armée.

A cela von Kuhl répond que pour le moment la Ire armée ne peut aider la IIe : elle n'a plus de réserves, sa gauche est en cours de repli vers le Clignon, son centre qui devait participer à l'offensive de l'aile droite vient d'annoncer qu'il

est lui-même fortement attaqué ; prélever des forces sur l'aile droite serait détruire la manœuvre en cours et les renforts qu'elle pourrait envoyer arriveraient d'ailleurs trop tard à l'aile droite de la IIe armée. Quant à arrêter les Anglais, on a fait tout ce qu'il était possible de faire pour le moment puisqu'on a envoyé à von der Marwitz la 5e division d'infanterie.

Von Hentsch demande alors à von Kuhl si la Ire armée pourra aider la IIe armée, tout au moins le lendemain 10, mais en attaquant à fond cette fois, car les forces ennemies, qui à cette date auront franchi la Marne, seront bien plus importantes et auront certainement gagné du terrain au nord de Château-Thierry, là où il n'y a aucune unité allemande.

Von Kuhl répond négativement : même si la première armée est victorieuse dans la soirée, elle ne pourra le lendemain se retourner en force contre les Anglais.

Von Hentsch en déduit que la IIe armée sera encore abandonnée à ses seules forces pendant la journée du 10 : menacée d'être débordée sur sa droite le 9 à midi, elle le sera tout autant et peut-être même davantage le lendemain au soir, si dans son mouvement de retraite elle s'arrête derrière la Marne, la droite à Dormans, pour attendre l'intervention ultérieure de la Ire armée. D'autre part si elle donne à son mouvement de repli une plus grande envergure en portant sa droite entre Fismes et Reims, elle échappera sans doute à l'enveloppement, mais la Ire armée sera totalement isolée dans la région Crouy-Nanteuil, et sera menacée à son tour d'être refoulée dans la direction du Nord-Ouest.

Une seule solution paraît alors possible à von Hentsch : ressouder au plus tôt les deux armées de manière à enlever à l'ennemi toute possibilité d'envelopper leurs ailes intérieures. Pour cela, il faut que la Ire armée batte elle-même en retraite vers le Nord-Est. Il montre à von Kuhl la nécessité de cette solution. Celui-ci objecte encore que la Ire armée est sûre d'envelopper l'aile gauche ennemie et de remporter un grand succès. Von Hentsch répond que ce succès ne sauvera pas l'aile droite de la IIe armée, que la retraite de la Ire armée est absolument nécessaire et que d'ailleurs il en prend toute la responsabilité, puisque le chef d'état-major général, de Moltke, lui a donné « pleins pouvoirs » pour régler

les mouvements des armées d'aile droite au cas où des mouvements de repli seraient commencés — or ce cas s'est réalisé, la IIe armée étant en pleine retraite.

Von Kuhl, devant ces derniers arguments, se laisse convaincre par von Hentsch et accepte sa solution.

La seule question qui soit alors discutée est celle de la direction de la retraite de la Ire armée : von Hentsch voudrait la voir se replier vers le Nord-Est, c'est-à-dire vers la ligne Soissons-Fère-en-Tardenois pour rétablir au plus tôt la liaison avec la IIe armée. Mais von Kuhl lui fait remarquer qu'elle ne peut aller dans cette direction étant donnée sa situation ; son aile gauche, en marchant du Clignon inférieur sur Fère-en-Tardenois, défilerait pendant 25 à 30 kilomètres devant le front des colonnes ennemies qui ont passé la Marne et qui remontent droit au Nord; il faut donc qu'elle oblique elle-même vers le Nord au moins pendant quelque temps, si elle veut se dégager. De plus les unités sont tellement mélangées, qu'il serait impossible de les regrouper si leur retraite était compliquée de mouvements latéraux. Les deux colonels décident alors que la Ire armée se repliera sur l'Aisne inférieure, derrière le front Compiègne-Soissons.

Von Kuhl monte en auto et se rend au poste d'observation de von Kluck ; il expose brièvement à son chef la situation de la IIe armée dont les mouvements de repli sont commencés depuis bientôt trois heures, il lui montre l'isolement et les dangers que court la Ire armée, il lui propose enfin de battre en retraite comme le colonel von Hentsch l'a d'ailleurs « ordonné » au nom du G. Q. G., dont il a reçu « pleins pouvoirs ».

Von Kluck devant la nécessité se range à la proposition de son chef d'état-major et accepte de battre en retraite.

Au retour de von Kuhl, soit vers 14 heures, von Hentsch repart pour la IIe armée afin d'apporter à von Bülow la nouvelle du repli de la Ire armée.

Dans son livre sur « la Marne », le général von Kluck reproche à Hentsch de ne pas être venu le trouver lui-même, sur le terrain. Mais cette responsabilité n'incombe-t-elle pas au général von Kuhl? N'était-ce pas à lui de demander à son chef de vouloir bien rentrer aussitôt à Mareuil, ou de proposer à von Hentsch de l'emmener en auto au poste d'observation

de von Kluck? Pourquoi ne l'a-t-il pas fait? Il n'en dit rien dans ses écrits. Involontairement on est amené à se demander si ces deux chefs, Kuhl et Hentsch, n'ont pas agi avec trop d'indépendance, subissant inconsciemment, pourrait-on dire, les effets du dressage de l'état-major allemand. Hentsch et Kuhl étaient du nombre de ces officiers que le chef du Grand État-Major avait sélectionnés avec un soin jaloux en temps de paix, autant pour être les conseillers et les auxiliaires des grands chefs que pour être ses représentants à lui, chef d'état-major des armées de campagne, dont ils continuaient d'ailleurs à dépendre même quand ils étaient dans les états-majors[1]. Caste étroite dans la grande caste militaire, caste travailleuse et aimant ardemment son métier, les « Stäbler » comme on les appelait outre-Rhin, ne voyaient que par le grand Moltke et par Schlieffen, dont tout jeunes ils avaient admiré le génie et dont ils avaient écouté pieusement les enseignements ; sachant qu'en cas de conflit avec leur chef direct, c'est-à-dire avec leur commandement de corps d'armée ou d'armée, ils seraient soutenus par leur grand chef, leur vrai chef, ils étaient dans les états-majors des personnages, qui bien souvent commandaient autant qu'ils conseillaient, et qui rêvaient d'être les émules de leurs anciens de 1866 et 1870, les Blumenthal et Bronsart von Schellendorf.

Quoi qu'il en soit, von Kluck envoya à 14 heures l'ordre suivant à ses subordonnés, ordre dans lequel il eut bien soin d'indiquer que s'il se repliait, c'était par ordre supérieur :

La situation de la IIe armée est telle qu'elle est obligée de se replier derrière la Marne de part et d'autre d'Épernay. Par ordre du G. Q. G. la Ire armée se repliera en direction générale de Soissons pour couvrir le flanc droit des armées allemandes. Une nouvelle armée sera concentrée à Saint-Quentin. Le mouvement de la Ire armée commencera dès aujourd'hui. En conséquence, l'aile gauche, aux ordres du général von Linsingen, y compris le groupement du général von Lochow, se repliera tout d'abord derrière la coupure du Clignon entre Montigny-l'Allier et Brumetz. Le groupement du général Sixt von Arnim se

1. Pendant la guerre, les chefs d'état-major successifs des armées allemandes, Moltke, Falkenhayn, Hindenburg (ou en son nom Ludendorff) ont adressé souvent *directement* aux chefs d'état-major des grandes unités des instructions qu'ils étaient chargés ensuite de communiquer à leur chef direct, commandants de division, corps d'armée ou armées.

liera à ce mouvement dans la mesure où la situation du combat le lui permettra et se repliera derrière la coupure Antilly-Mareuil. Le groupement du général von Quast ne poursuivra son offensive que dans la mesure qui sera nécessaire pour lui permettre de se dégager et de conserver le contact avec les autres corps.

Signé : VON KLUCK

Mais la fièvre des premières heures de la retraite, avec les multiples ordres qu'il fallut donner pour faire refluer les convois et essayer de remettre les troupes en ordre tout en les repliant, cette fièvre une fois passée, on s'aperçut à l'état-major de la Ire armée qu'on avait peut-être eu tort d'accepter aussi vite et d'un cœur aussi léger l'ordre de retraite « donné » par von Hentsch, d'autant plus que celui-ci n'avait fourni aucune preuve écrite de la « mission » et des « pleins pouvoirs » qu'il avait reçus du G. Q. G.

La lecture des radios de 14 h. 30 et 14 h. 45 de von Bülow, où il apparaissait clairement que le commandant de la IIe armée donnait à croire à ceux qui pouvaient l'entendre que :

La Ire armée battant en retraite, la IIe armée était obligée de suspendre ses attaques et de se replier au nord de la Marne.

provoqua la surprise et l'indignation au G. Q. de la Ire armée.

L'honneur du IVe C. R. qui avait lutté jusqu'à l'épuisement pendant deux jours contre des forces plus de deux fois supérieures, l'honneur du IXe C. A., qui après les durs combats d'Esternay et une marche de près de 80 km. effectuée en trente-six heures, avait refoulé l'aile gauche de la 6e armée française, l'honneur de la Ire armée tout entière, qui avait tant peiné et tant lutté, cet honneur était en jeu.

On songea alors à l'état-major de la Ire armée à garder trace par écrit de la conférence qui avait eu lieu quelques heures auparavant ainsi que des communications et des ordres de von Hentsch. Mais on ne put faire ce travail le jour même.

On se contenta, en attendant d'en avoir le temps, d'envoyer dans la soirée un message de T. S. F. au G. Q. G. où l'on marqua brièvement la décision que l'on avait dû subir :

Le 9 septembre l'aile droite de la Ire armée a rejeté l'ennemi dans la direction de Nanteuil. Son centre et son aile gauche ont conservé

leurs positions. Le IIe corps de cavalerie renforcé a contenu l'ennemi sur la Marne, à la Ferté et en amont. La Ire armée s'est ensuite repliée *conformément à l'ordre du G. Q. G.* sur la ligne Crépy-en-Valois-la Ferté-Milon, sans être pressée par l'ennemi. Les Anglais ont franchi la Marne entre la Ferté-sous-Jouarre et Château-Thierry. Intention pour le 10 septembre : Continuation de la retraite pour se porter au nord de l'Aisne.

Le procès-verbal de la conférence ne fut rédigé que le 10 septembre à la Ferté-Milon : von Hentsch qui était reparti pour le G. Q. G. ne put naturellement ni en prendre connaissance, ni le signer. Ce document, qui n'a par suite qu'une valeur unilatérale, est ainsi conçu :

Hier après-midi le lieutenant-colonel Hentsch du G. Q. G. se présenta au Q. G. de la Ire armée à Mareuil où il fit les déclarations suivantes : « La situation générale n'est pas bonne. La Ve armée est bloquée devant Verdun, les VIe et VIIe armées devant Nancy-Épinal. La IIe armée n'est plus qu'une « scorie ». Il est impossible de revenir sur son ordre de retraite ; son aile droite (VIIe C. A.) a été bousculée et non pas repliée. Il faut par suite décrocher tout d'abord toutes les armées, replier la IIIe au nord-est de Châlons, et, en liaison avec elle, les IVe et Ve sur Verdun par Clermont. La Ire armée doit donc battre en retraite elle aussi ; elle se repliera sur Soissons-Fère-en-Tardenois, à l'extrême rigueur plus loin encore et s'il le faut jusqu'à Laon, la Fère. »

Le colonel dessina au fusain sur ma carte le front approximatif que devaient atteindre les armées. Il ajouta qu'une nouvelle armée allait être concentrée dans la région de Saint-Quentin et qu'une nouvelle opération pourrait ainsi commencer.

Je lui fis remarquer que nous étions en pleine offensive, qu'une retraite était très peu opportune, que les corps de la Ire armée étaient complètement mélangés et épuisés au plus haut point.

Le colonel Hentsch déclara que néanmoins il était impossible d'agir autrement. Il concéda toutefois que, en raison du combat actuellement engagé, la Ire armée ne pouvait se replier dans la direction qu'il avait indiquée, mais qu'elle battrait en retraite derrière l'Aisne droit au Nord, son aile gauche marchant sur Soissons. Il insista sur le fait que cette directive était impérative et que la Ire armée ne devait tenir compte d'aucune autre communication au cas où elle en recevrait. Il déclara qu'il avait reçu « pleins pouvoirs » du G. Q. G.

Signé : VON KUHL

Je certifie les précédentes déclarations qui ont été faites en ma présence.

Signé : VON BERGMANN
Colonel et quartier-maître de la Ire armée.

***

LA RETRAITE DE LA IIIe ARMÉE

Nous avons vu que dès 11 h. 30 von Bülow avait prescrit au groupement von Kirchbach, qui appuyait l'offensive de son aile gauche en direction de Fère-Champenoise, de battre en retraite vers la Marne à partir de 13 heures et qu'il n'avait avisé officiellement von Hausen de sa décision qu'à 14 h. 45 par un message de T. S. F., qui ne fut remis à son destinataire qu'à 17 h. 30.

Heureusement que von Hausen avait été prévenu plus tôt par une voie indirecte des ordres donnés à son aile droite : à 13 h. 20 son poste radio d'armée lui avait remis un message de la IIe armée adressé à la Ire, message qu'il avait capté ; à 15 heures von Kirchbach lui avait rendu compte des ordres qu'il avait reçus directement et avait ajouté qu'il commencerait son mouvement à 16 h. 30.

Que pouvait faire von Hausen dans une semblable situation? Son armée était divisée en deux parties égales : l'une, aux ordres de Kirchbach, se trouvait aux environs de Fère-Champenoise et progressait sur Cauroy-Gourgançon; l'autre était bloquée à l'ouest de Vitry-le-François ; entre les deux, de faibles détachements assuraient une liaison assez précaire. Derrière ce front, von Hausen n'avait plus aucune réserve. Fallait-il donner contre-ordre à Kirchbach et lui prescrire de poursuivre son avance? A quoi pouvait mener semblable décision puisque la IIe armée était déjà en pleine retraite et allait découvrir d'un instant à l'autre le flanc droit de Kirchbach?

Von Hausen ne put donc qu'enregistrer purement et simplement l'ordre donné par von Bülow : il n'avait d'ailleurs pas attendu la communication officielle de Kirchbach, ni celle du commandant de la IIe armée pour prendre ses précautions : dès qu'il avait eu connaissance du radio capté vers 13 heures, il avait prescrit à tous ses parcs et convois de faire face au Nord et il avait envoyé ses pionniers construire des ponts sur la Marne.

A 16 heures il ordonna à son groupement ouest de se

replier vers le Nord et à son groupement est de se conformer au mouvement du VIIIe corps (de la IVe armée) avec lequel il était en liaison.

***

LA RETRAITE DE L'ARMÉE ALLEMANDE ÉTAIT-ELLE NÉCESSAIRE?

La meilleure réponse que l'on puisse donner à cette question est celle des événements : von Bülow et son chef d'état-major, le général Lauenstein, von Hentsch délégué de Moltke, von Kuhl chef d'état-major de Kluck, ont estimé, les trois premiers que la retraite de la IIe armée était nécessaire, les deux derniers que celle de la Ire armée était rendue obligatoire par le repli de von Bülow. Certes ces grands chefs ont été les meilleurs juges puisqu'ils ont vécu la bataille. Mais cependant certains critiques d'outre-Rhin déclarent qu'ils ont mal jugé la situation et que « leurs nerfs se sont effondrés ». Ces reproches s'adressent surtout à von Bülow. Le général von Einem, commandant du VIIe corps, le général von dem Borne, commandant la 13e division, ainsi que de nombreux officiers de troupes et d'état-major de ces unités déclarent que le 9 septembre l'aile droite de la IIe armée était parfaitement en état de recevoir le choc de la 5e armée française et même qu'elle aurait pu tenir sur place pendant la journée du 10. Le général von Kuhl déclare également de la façon la plus formelle que la retraite de la IIe armée n'était pas nécessaire et que si von Bülow avait continué à résister, la bataille de la Marne se serait terminée par la victoire des armées allemandes. Il reconnaît par contre que cette retraite une fois commencée, la Ire armée se trouvait complètement isolée, et que même si elle avait vaincu la 6e armée française elle aurait été tournée sur son flanc gauche et séparée du reste des armées allemandes.

Il s'agit donc uniquement de savoir si la IIe armée pouvait encore tenir les 9 et 10 septembre. Pour cela il nous faut encore revenir sur la situation de cette armée, ce qui nous permettra de conclure — croyons-nous — que la tournure

prise par les événements était telle que von Bülow d'abord, von Kluck ensuite, ne pouvaient plus nous arracher la victoire et qu'en battant en retraite le 9 septembre après-midi ils ont sauvé leurs armées d'un désastre considérable.

Nous entrerons forcément dans cette discussion dans le domaine des hypothèses, domaine bien dangereux nous l'avouons, mais comment répondre autrement aux critiques militaires allemands alors que ceux-ci ont employé tant de « si » dans leurs études sur la bataille de la Marne.

***

Admettons donc pour un instant que von Bülow n'ait pas donné d'ordre de retraite le 9 septembre à 11 heures et que son aile droite ait continué à tenir dans l'après-midi de cette journée sur son nouveau front Margny-le-Thoult, couverte entre Margny et la Marne (20 km.) par les débris de la division de cavalerie de la Garde. Dans ce cas, disent certains critiques allemands, les armées allemandes auraient remporté une double victoire : 1° le centre français aurait été enfoncé au sud de Fère-Champenoise, la 5e armée française aurait été tournée sur son aile droite, ses communications auraient été coupées : elle aurait été par suite obligée de battre en retraite; 2° von Kluck aurait battu le 9 au soir la 6e armée française, et se retournant le 10 contre les Anglais les aurait également battus. Voyons ce que valent ces allégations : le centre français aurait été enfoncé? Certes la 24e division de réserve saxonne avait enlevé Euvy le 9 septembre vers midi et était en marche vers le front Gourgançon-Cauroy tandis qu'à sa gauche la 32e division, également saxonne, marchait vers le front Gourgançon-Semoine. Or par suite des appels incessants de von Bülow, Kirchbach qui commandait ces divisions, avait prescrit à ses subordonnés *de ne pas dépasser le front Cauroy-Gourgançon*, afin de pouvoir ensuite *faire face à l'Ouest*, marcher sur Linthes et appuyer la 2e division de la Garde. Donc même si Kirchbach n'avait pas reçu de Bülow l'ordre de battre en retraite, le centre français *n'aurait pas été percé au sud de Fère-Champenoise*. S'il avait dû l'être, cela aurait été en direction de

Linthes-Sézanne : or Kirchbach se serait précisément heurté dans cette région à la *42e* division rameutée par Foch pour agir sur Fère-Champenoise. En tous cas, étant donnés les délais qu'aurait demandé le roquage des *32e* D. I. et *24e* D. R. on peut dire que Kirchbach n'aurait pas obtenu « la décision » dès le 9 au soir.

Or pendant ce temps que se serait-il passé à l'aile droite de von Bülow? Abordée de front le 9 au matin par notre 1er corps entre le Thoult et la Morlière, elle l'aurait été également dans l'après-midi par notre 3e corps dans la région de Margny.

Elle aurait été accrochée sur tout son front, pendant que plus au Nord le groupe de divisions de réserve (51e, 53e, 69e D. R.) marchant sur Baulne et le Breuil, le corps de cavalerie marchant sur Montigny-les-Condé-Courboin, le 18e corps marchant sur Château-Thierry n'auraient rencontré devant eux aucun fantassin allemand, et n'auraient eu affaire qu'à la division de cavalerie de la Garde fortement éprouvée, privée d'une grande partie de ses mitrailleuses et de son soutien d'infanterie.

En admettant donc que la *13e* division allemande ait pu résister à l'attaque française dans l'après-midi et la soirée du 9 — ce que nous concédons volontiers aux critiques allemands — l'aile droite de von Bülow n'en aurait pas moins été *menacée en fin de journée d'un débordement complet.*

A notre avis, ni Kirchbach dans la région de Sézanne, ni la 5e armée française dans la région est de Condé-en-Brie n'auraient obtenu la décision le 9 au soir.

Mais que serait-il advenu le 10?

La IIe armée allemande, pelotonnée sur l'arc de cercle Margny-le-Thoult-Saint-Prix-Mondement-Connantre, aurait vraisemblablement repris son attaque de la veille dans la région de Linthes-Sézanne avec l'appui du groupement Kirchbach. Mais d'après les ordres donnés par le général Foch, la 9e armée aurait également repris l'offensive sur tout son front, et le 11e corps français débouchant à nouveau du front Cauroy-Gourgançon ou attaquant tout au moins ce front aurait produit un effet de ventouse sur la région de Sézanne. Quelle aurait été la décision dans cette région? Il est difficile de le dire, mais il ne semble pas que

cette décision se soit produite dès les premières heures de la matinée. Par contre il est un fait certain c'est que le 10 au matin rien n'aurait pu arrêter l'extrême-gauche de la 5e armée française, qui aurait pu aborder la Marne de Château-Thierry à Dormans sans aucune difficulté. Pour l'arrêter Bülow aurait dû jeter contre elle des forces fraîches, or il n'avait plus de réserves depuis le 8! L'aile droite de von Bülow aurait donc *été définitivement tournée*, et cela nous le répétons, *dès le* 10 *au matin.*

***

On objecte à cela outre-Rhin que la Ire armée, après avoir battu le général Maunoury le 9 dans la soirée, pouvait se retourner vers l'Est au cours de la journée du 10 et se porter ainsi au secours de von Bülow.

Nous répondrons tout d'abord que dans leur conférence du 9 après-midi von Kuhl et von Hentsch ont discuté cette manœuvre et l'ont tenue pour impossible : la Ire armée ne pouvait aider la IIe pendant la journée du 10.

Voyons cependant comment von Kluck aurait pu se porter au secours de la IIe armée. Il avait le choix entre deux manœuvres : la première consistait à contenir les Anglais en les attaquant de front et, à la faveur de cette attaque, à faire glisser des forces en direction de Château-Thierry-Dormans pour ressouder son armée à celle de von Bülow. Cette manœuvre aurait demandé bien du temps, et aurait été en outre bien compliquée à exécuter. Il faut songer en effet que les convois de l'aile gauche de la Ire armée se repliant en direction du nord entre Ourcq et Aisne auraient été cisaillés d'ouest en est par les colonnes de troupes venant de la région de Nanteuil-Betz-Mareuil. En outre ce défilé de flanc aurait été bien osé et les forces de la Ire armée ainsi rameutées auraient pu difficilement exécuter une action offensive massive rapide, faute de routes suffisantes orientées est-ouest.

La seconde manœuvre consistait à pousser un rideau sur les traces de la 6e armée française battue et en retraite (approximativement sur le front le Plessis-Belleville-Vareddes et à exécuter avec le reste de l'armée une conversion autour

de l'aile gauche accrochée sur le Clignon, de façon à attaquer, de nord-ouest en sud-est, le flanc gauche de l'armée anglaise en marche au nord de la Marne. Cette manœuvre présentait l'avantage d'être plus facilement et plus rapidement exécutable ; mais au bout de combien de temps aurait-elle fait sentir son action au sud de la Marne, sur la région Dormans-Margny, située à 50 kilomètres de là? Certainement pas le 10.

Notre déclaration paraîtra bien catégorique. Et cependant nous n'invoquerons pour la justifier qu'un seul témoignage, celui d'un génie militaire que les critiques allemands ne sauraient récuser, celui de leur maître à tous, le comte Schlieffen. Nous lisons en effet dans sa campagne d'Eylau[1] : « Il est facile pour une petite unité d'exécuter un changement de front sur place.... Mais une armée ne peut exécuter une conversion, un changement de front qu'*avec les plus grandes difficultés et au prix d'une perte de temps considérable.* Et si elle parvient à se constituer un nouveau front, ce front est très étroit et très profond. »

Nous croyons donc être en droit de dire qu'au cours de la journée du 10 l'action de dégagement de von Kluck se serait limitée de toutes façons à une contre-attaque partielle de front ou de flanc contre les corps de gauche de l'armée anglaise, mais qu'en aucun cas elle n'aurait pu avoir d'effet sur la région sud de Dormans, ni même sur la région de Château-Thierry où notre corps de cavalerie et notre 18e corps auraient eu toute liberté d'action. Donc pendant toute la journée du 10 von Bülow aurait été livré à ses seules forces, et son aile droite aurait été débordée dès les premières heures de la matinée. Chose plus grave encore, sa ligne de communications qui, ainsi que nous l'avons dit, était constituée par un faisceau de routes passant par les ponts de Jaulgonne, Dormans, Mareuil-le-Port et Damery aurait été menacée également dès les premières heures du 10. Ce faisceau ne pouvait en effet être décalé vers l'Est sous peine d'empiéter sur celui de la IIIe armée et d'entraver les ravitaillements de cette armée. Au fur et à mesure que les forces françaises auraient glissé vers l'Est, les différentes branches de ce faisceau seraient devenues inutilisables. En gagnant simplement la région

1. Schlieffen, *Œuvres complètes*, tome II, page 245.

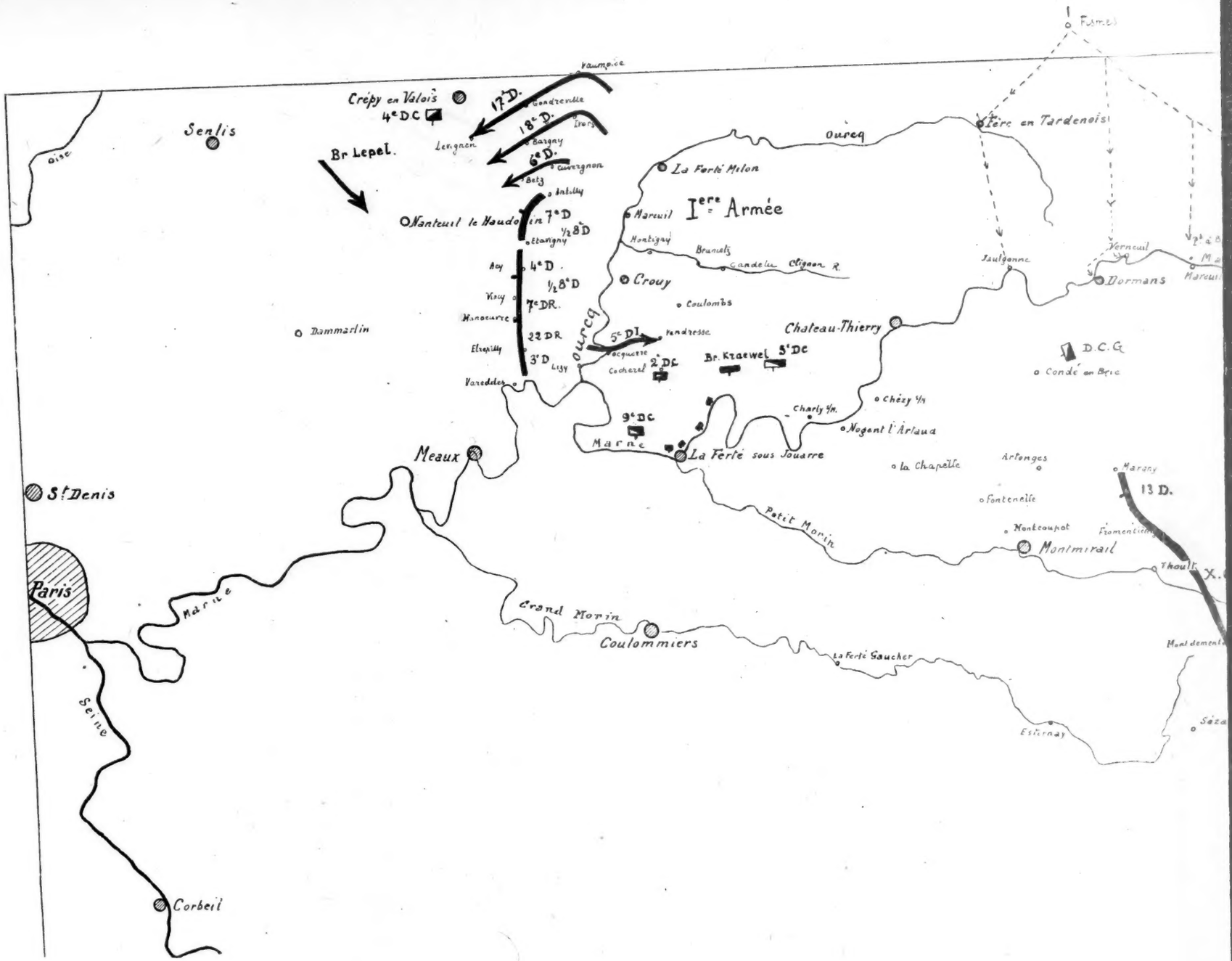
sud de Dormans le corps de cavalerie Conneau aurait coupé complètement le ravitaillement des corps de droite de la IIe armée. Dans de semblables conditions l'état-major de la IIe armée serait-il parvenu à ravitailler toutes ses unités en vivres et en munitions? C'est fort improbable.

On peut donc dire, semble-t-il, que la situation se serait présentée sous l'aspect suivant au cours de la matinée du 10 : au Sud, dans la région Sézanne-Fère-Champenoise, les deux adversaires auraient tous deux pris l'offensive ; le résultat de cette lutte n'aurait été vraisemblablement ni immédiat, ni décisif ; en tout cas, en admettant même que le centre français eût été enfoncé dans la région de Sézanne, von Bülow n'aurait pas atteint, comme le prétendent les Allemands, la ligne de communications de la 5e armée, car cette ligne, constituée par un réseau ferré très riche, aurait pu être variantée en temps voulu : la 5e armée n'aurait pas été privée de ses ravitaillements. — Au nord, au contraire, l'aile droite de la IIe armée allemande aurait été largement débordée et sa ligne de communications atteinte dès les premières heures de la journée. L'ensemble de la situation aurait été nettement à l'avantage des armées françaises.

Von Bülow, abandonné à ses seules forces, n'aurait pu alors sauver son armée qu'en forçant le destin, qu'en nous arrachant la victoire en un suprême sursaut d'énergie. Attaquer, attaquer quand même, coûte que coûte, était sa seule ressource. De par son tempérament von Bülow n'était pas de taille à le faire. Par surcroît il avait en face de lui deux adversaires dont il était loin d'avoir et l'aptitude manœuvrière et la volonté et la ténacité : Foch et Franchet d'Esperey. Dans cette lutte suprême il aurait été fatalement vaincu.

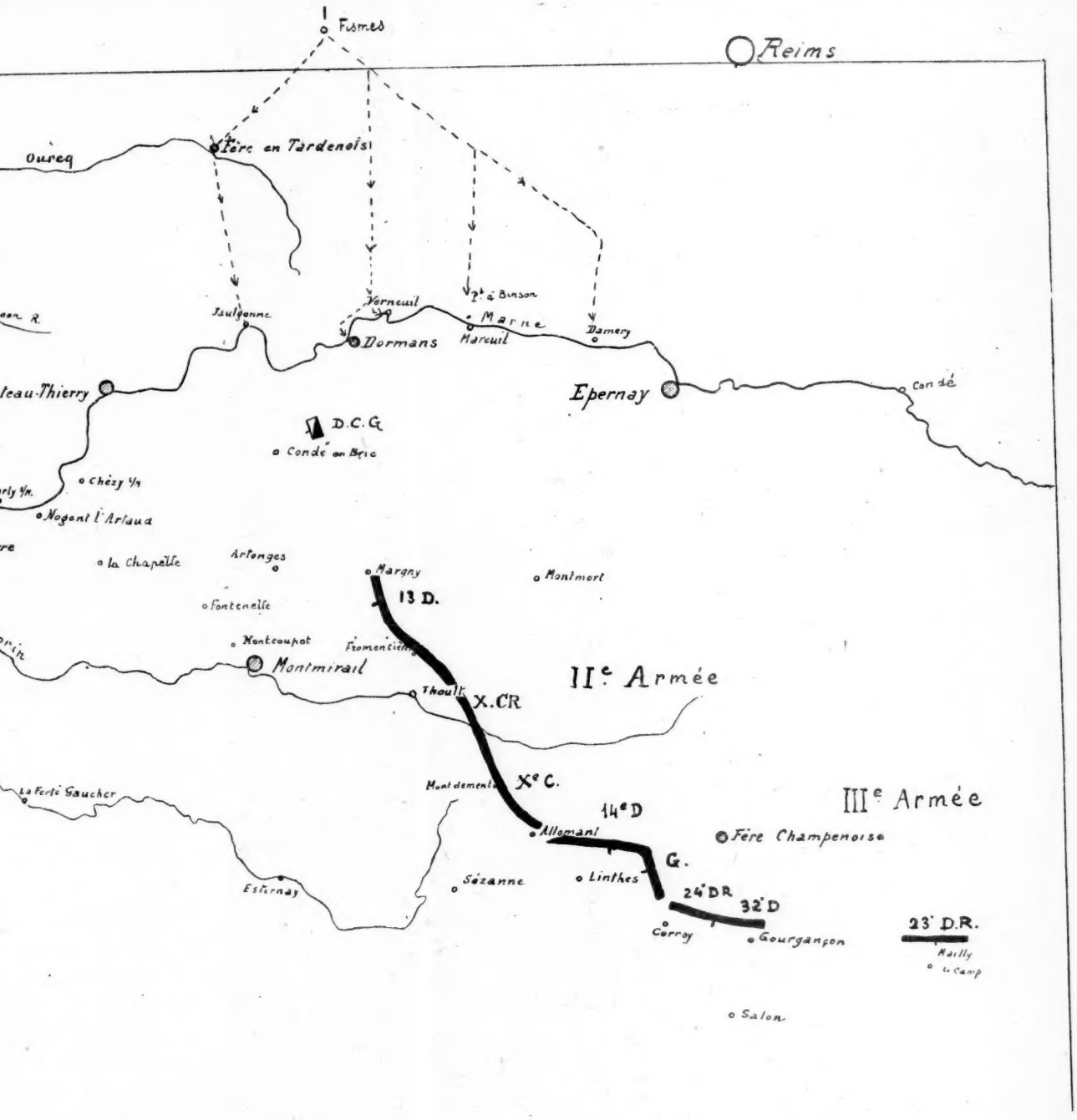
Aussi, quoi qu'en disent les critiques allemands, sommes-nous profondément convaincus que plus la IIe armée serait restée au sud de la Marne, plus sa défaite aurait été grave. Von Bülow sauva son armée du désastre en la repliant dès le 9 septembre : à cette date il était trop tard pour ramener de quelque façon que ce fût la victoire sous les aigles allemandes.

CAPITAINE KOELTZ



Fismes
Vaumoise
Crépy en Valois
4e DC
17e D.
Gondreville
18e D.
Ivors
Senlis
Oise
Br Lepel.
Levignen
Bargny
6e D.
Cuvergnon
Betz
Antilly
Nanteuil le Haudouin
7e D
½ 8e D
Etavigny
Acy
4e D.
½ 8e D
Vinci
7e DR.
Manoeuvre
22 DR
Etrepilly
3e D
Lizy
Vareddes
Dammartin
Ourcq
La Ferté Milon
Ourcq
Ière en Tardenois
Marcuil
Ière Armée
Montigny
Brunetz
Candelu
Clignon R.
Crouy
Coulombs
Jaulgonne
Verneuil
Dormans
Marcuil
Chateau-Thierry
5e DI
Vendresse
Ocquerre
Cocherel
2e DC
Br. Kraewel
5e DC
D.C.G
Condé en Brie
Chézy s/M
Charly s/M.
Nogent l'Artaud
9e DC
Marne
La Ferté sous Jouarre
Meaux
la Chapelle
Artonges
Marany
13 D.
St Denis
Fontenelle
Petit Morin
Montcoupot
Montmirail
Fromentiers
Thoult
Paris
Marne
Grand Morin
Coulommiers
La Ferté Gaucher
Seine
Esternay
Corbeil

Vaumoise
Crépy en Valois
4e DC
17e D.
Gondreville
18e D.
Ivors
Senlis
Oise
Br Lepel.
Levignon
Bargny
6e D.
Cuvergnon
Betz
Antilly
La Ferté Milon
Nanteuil le Haudouin
7e D
½ 8e D
Etavigny
Mareuil
Ière Armée
Montigny
Brunetz
Gandelu
Clignon
Acy
4e D.
½ 8e D
Crouy
Vicuy
7e DR.
Coulombs
Manoeuvre
Dammartin
22 DR
Etrepilly
5e DI
Vendresse
Chateau
3e D
Lizy
Ourcq
Cocherel
2e DC
Br. Kraewel
5e DC
Varedder
9e DC
Charly
Marne
Meaux
La Ferté sous Jouarre
St Denis
Petit Morin
Paris
Marne
Grand Morin
Coulommiers
Seine
Corbeil



Fismes
Reims
Ourcq
Fère en Tardenois
Jaulgonne
Verneuil
Marne
Marcuil
Damery
Dormans
Epernay
Condé
D.C.G
Condé en Brie
Chézy
Nogent l'Artaud
la Chapelle
Artonges
Margny
Montmort
13 D.
Fontenelle
Montcoupot
Montmirail
IIe Armée
Thoult
X.CR
Xe C.
Montdement
IIIe Armée
La Ferté Gaucher
14e D
Allemant
Fère Champenoise
G.
Sézanne
Linthes
Esternay
24e DR
32e D
Corroy
Gourgançon
23e D.R.
Mailly
Salon

HENRI-FRÉDÉRIC AMIEL[1]

Dans leur infirmité, les hommes se trompent sur ce qu'ils ont de plus cher : sur eux-mêmes. Méconnaissant leur vocation véritable, ils inventent des préjugés, des talents et des ambitions qui contredisent leur nature. Mais la nature ne se laisse pas ignorer toujours : dans l'éclat d'une crise, ou bien lentement, obscurément, elle finit par prendre sa revanche. A travers des échecs, des erreurs, des souffrances, parfois seulement au bout de la carrière, nous concevons pourquoi nous sommes nés.

L'histoire d'Henri-Frédéric Amiel en donne l'exemple. Elle montre un homme stérile, tourmenté, déçu, et qui ne comprenait pas, tout en le rédigeant, que son *Journal intime* le rendrait immortel. Si l'on veut sentir à travers ces deux minces volumes, et à l'insu de l'auteur, le tragique d'une pareille confidence et d'une pareille méprise, il faut relever de quelle façon cette âme exceptionnelle a dû renoncer peu à peu aux désirs qui la tentaient le plus, pour écouter, après beaucoup de privations, son désir principal, profond, secret.

Ces renoncements ne se font pas à la suite les uns des autres, et il est impossible d'en exposer le progrès rectiligne. Sa destinée, de caractère négatif, ne présente pas de repères, d'axes sur lesquels la faire évoluer. Le décalque quotidien

1. A l'occasion de son centenaire.

d'une existence monotone est plein de « repentirs », de faux traits : à nous d'y rétablir une composition formelle. Souvent aveugle sur son propre cas, il arrive à l'auteur de se plaindre de ses dépouillements, sans s'apercevoir qu'ils l'enrichissent. Mais nous, nous constaterons par quelles démissions successives, par quelles évasions hors de la société et de l'individu, hors de l'ordinaire et du normal, Amiel s'est enfin atteint lui-même.

***

Prenons sa vie : comme elle est ordinaire d'apparence ! Il naît à Genève le 27 septembre 1821. Orphelin à treize ans, c'est un petit garçon élevé, et fort bien, par un oncle et une tante, au milieu de six ou sept sœurs et cousines dont il partage les jeux innocents. Il est bon élève, puis étudiant appliqué. Il voyage en Italie, en Allemagne où, studieux et docile aux philosophes, il demeure quatre années. Puis il revient à Genève. On le nomme professeur à l'Académie. En 1854, il échange sa chaire d'esthétique contre une chaire de philosophie. Il vit chez sa sœur qui habite une rue mélancolique de la haute ville, ensuite dans un appartement de trois pièces donnant sur une cour ; plus tard, il prendra pension chez de vieilles dames. Il travaille, fait son cours. Il fréquente le temple et les concerts. Le dimanche, il se promène avec des amis, l'été il va à la montagne, pas trop haut. Il publie quelques articles, quelques livres qui ne font pas grand bruit, il poursuit des recherches de prosodie. Il ne se marie pas. Il économise et se soigne. Et ce vieux célibataire honnête et tout à fait comme il faut, légèrement ennuyeux, meurt le 11 mai 1881, « sans angoisse, sans agonie ».

A peine disparu, il va être oublié. Non qu'il fût sans mérite. Son visage était beau ; des yeux songeurs empreints chaque année davantage de résignation, de longs cheveux bouclés rejetés en arrière d'un front très haut, une barbe peignée avec grand soin. Sa tenue est irréprochable, ses manières d'une courtoisie raffinée, presque cérémonieuse, ses gestes pleins de grâce, et même d'adresse : la plus touchante des biographes nous raconte qu'il fit un jour, dans une partie de

volant, 1 865 coups, le millésime de l'année ! Sa conversation était enjouée, d'une finesse agréable et parfois érudite. Galant, quoique toujours respectueux, il aimait lire à un cercle de dames, surtout des vers, qu'il nuançait d'une voix pleine de charme. Il témoignait volontiers des attentions à sa famille, à ses amis — envoyant des fleurs, un billet bien tourné, ou commémorant un anniversaire au moyen d'un impromptu. S'il ménageait ses forces — délicat de poitrine, il s'enrhumait vite — l'enthousiasme pour le beau, pour le vrai, pour le bien, lui était naturel, mais sans éclat inconvenant... Hélas, tant de distinction, de tact, de culture et de sagesse ne suffit pas à marquer un sillage dans l'océan des hommes. La personnalité d'Amiel — la personnalité extérieure bien entendu — exquise et banale, n'offre aucun trait singulier. Il n'a jamais pris une initiative, couru un risque temporel, endossé une responsabilité. Etranger à tout excès visible, incapable d'un péché ou d'une faute de goût, il s'efface à nos yeux à force de modération et de convenance.

Quelqu'un qui a suivi son enseignement me dit qu'il n'intéressait pas. Amiel accumulait les notes, les plans, mais son souci d'être complet faisait de son cours un répertoire. Il multipliait les détails et ne prenait pas parti. Ses auditeurs s'endormaient. C'est que, précisément, il n'était professeur qu'à défaut d'autre chose. La philosophie universitaire, l'esthétique, autant d'alibis à sa vocation véritable. De même pour la poésie. Il l'a, certes, beaucoup aimée, aimée au point de se croire poète lui-même. Ses quatre livres de vers représentent infiniment de soins, de travail, de scrupules, d'aspirations supérieures. Mais l'exécution est inopérante. Ce qui était parti d'un mouvement sincère s'achève en savoir de rhétorique. Il y a trop d'ingéniosités, de banalités minutieuses et conventionnelles, aucune perspective : c'est de l'ouvrage fignolé d'un horloger de Saint-Gervais qu'intéresse une mécanique, rien du faire décisif de l'artiste. Certains poèmes sont léchés à petits coups indéfiniment repris ; d'autres témoignent d'une étonnante niaiserie, et l'on s'effraie de voir un esprit si perspicace ne pas reconnaître au moment même sa propre médiocrité ; d'autres enfin sont des traductions où l'auteur s'épuise, sans profit pour personne, à imiter

un original inaccessible. Dès qu'il écrit en vers Amiel tient son imagination d'une bride serrée et l'oblige à mille tours savants, alors que s'il lui rendait la main, elle l'enlèverait. Car les demi-réussites que sont les meilleures pièces trahissent combien cette âme qui se torture à avoir du talent laissera parler, ailleurs et d'autre façon, son génie. Amiel déploie à manquer son but la clairvoyance aiguë, la subtilité de rêverie, le lyrisme métaphysique qui illuminent son *Journal*. Mais il ne s'en doute pas.

Hélas, ses livres jalonnent les étapes de son découragement. Il sait ce qu'il vaut, et il ne peut le faire comprendre. Cet impuissant littéraire, rempli d'intentions et d'espérances, s'enfonce dans l'amertume à chacun de ses échecs. Il se plaint de ses contemporains, du tempérament national de l'époque, du temps qu'il fait, mais il a trop de loyauté pour ne pas en revenir à s'accuser comme le principal coupable. Il ne voit pourtant pas encore que perdre ses illusions de versificateur c'est un gain : il eût plus volontiers renoncé à d'autres illusions. Que lui importent la politique, la richesse ! Mais être un grand poète, quelle revanche de sa chaire d'esthétique! Tout le long de sa vie, Amiel a rêvé de gloire littéraire. Il a palpité d'émotion à l'idée d'avoir peut-être quelques pages publiées dans la *Revue des Deux Mondes*. Et il eût dédaigné plus aisément l'indifférence du public, la mauvaise foi de certaines critiques, ou les railleries de ses étudiants, si ses vers eussent touché des lecteurs choisis.

Des lecteurs, et perspicaces, et indulgents au début, il en avait parmi ses amis. Genève qui, outre deux ou trois hommes de génie espacés le long de son histoire, a toujours compté un bon nombre d'esprits éminents, réunissait entre autres à cette époque des hommes comme Adolphe Pictet, un orientaliste illustre, d'une réputation européenne, Ernest Naville, penseur spiritualiste, éloquent et superficiel, Scherer, lourd de science et de doctrine, Victor Cherbuliez, débordant d'idées, Marc Monnier, le plus amusant causeur. Amiel était du groupe. Et ses amis avaient commencé par attendre beaucoup de lui, l'estimaient dans sa personne et dans l'œuvre qu'il ne manquerait pas de produire. On savait qu'il méditait, qu'il prenait des notes ; sa conversation laissait entrevoir,

par éclairs, une pensée ardente. Cependant les années s'ajoutaient les unes aux autres. Amiel continuait d'être aussi fin, aussi réservé. De loin en loin, il leur apportait un de ces petits volumes de vers dont il espérait tant, sans en rien dire, et qui les navrait. Il devinait leur déception : eux, lui en voulaient un peu de ne pas tenir des promesses qu'en somme il n'avait jamais faites. Un malentendu sournois envenima peu à peu leurs relations. Il se sentait, malgré leur léger dédain, supérieur à ces amis qui réussissaient mieux que lui, et ils flairaient en Amiel quelque bizarrerie dont le *Penseroso* et les *Grains de mil* ne donnaient pas la clef.

Il lui restait la faveur des femmes. Devinaient-elles sa souffrance d'être incompris, qu'elles étaient toutes prêtes à consoler? Leur instinct les prévenait-elles que cet homme mélancolique et fin était promis à une gloire qu'elles eussent aimé partager, et qu'il détenait un secret qu'elles eussent aimé connaître et peut-être trahir? Le fait est qu'Amiel s'est toujours vu entouré de femmes, singulièrement de jeunes et de vieilles filles. Sa politesse et sa douceur y étaient pour beaucoup. Dans son adolescence, il faisait danser surtout les « tapisseries ». Il n'était jamais brutal, jamais railleur. Quoi qu'en disent quelques-unes, les femmes ont toujours une préférence profonde pour les hommes sérieux. Et il savourait chez elles cette admiration imprégnée de charité et de tendresse qu'il se refusait à lui-même et dont il avait, comme nous tous, un besoin désespéré. Il leur tenait compagnie; à la montagne, durant les vacances d'été, il portait leur châle pour aller s'asseoir sur l'herbe, il préparait le thé, il leur dédiait des vers et corrigeait ceux qu'elles lui montraient, chacune en cachette. Et puis lorsqu'il découvrait, chez l'une ou l'autre, que la sympathie se faisait plus chaude, il s'efforçait d'éteindre ce commencement d'incendie. Deux ou trois parvinrent à l'incliner au mariage ; toujours il se déroba, laissant désolée la candidate. Il fut même fiancé pendant trois semaines — au bout desquelles il n'y put tenir. On pleurait, mais on lui pardonnait, à cause des belles voluptés platoniques — car il en est qu'on goûtait auprès de ce professeur. Amiel est mort entouré de femmes qui ne lui gardaient pas rancune, et c'est à une femme qu'il a légué ses

manuscrits[1]. Une des plus adroites subtilités, sans doute, de cet esprit subtil a été de ne pas décourager une seule de ses adoratrices et de ne leur rien accorder. L'amour le séduisait de loin, dans le bleu : de près, et réel, il lui faisait peur. Il n'a jamais dû éprouver de passion sensuelle. Peut-être par faiblesse de tempérament, par goût de la propreté et de l'ordre, par horreur du scandale : mais surtout parce qu'il redoutait d'être entraîné, asservi. Des aventures l'eussent distrait de son occupation véritable. Se donner, c'eût été remettre à autrui l'objet le plus cher de ses études. En somme, il ne voulait faire d'aveux qu'à lui-même, sans violences, en toute tranquillité, plusieurs années durant. Sa pudeur, c'était la prudence instinctive de la fleur qui se referme pour nouer le fruit.

Et son goût des femmes s'explique encore par ce qu'Amiel avait lui-même de féminin. J'ignore ce que recèlent à ce sujet les milliers de pages du *Journal intime* qui demeurent inédites, mais je prévois de la part de ce chaste, de bien curieuses confidences. Certes, chez lui, l'aptitude aux idées générales, le stoïcisme intellectuel sont d'un mâle. Mais, en certaines heures, son besoin de consolation et de caresse, ces effusions vagues, cette nostalgie de pureté, appartiennent à l'autre sexe. Et de même cette facilité à épouser toutes les formes possibles de la sensibilité et de l'intelligence, cette inconstance qui tantôt le pousse à se faire frôler par l'univers, et tantôt le jette dans une fuite farouche et rapide, brusque dérobade de biche au fond des bois. Son œuvre et son âme, si riches d'éventualités, ne donnent-elles pas toutes deux l'impression d'être dans l'attente d'un principe qui les féconderaient? Amiel n'est pas conquérant, volontaire, constructeur. Il se laisse aller aux empreintes successives, et son livre principal se fait page à page, au hasard des rencontres et des jours. De là aussi son extrême timidité. Tout être

1. Il est vrai que celle-là s'est vengée, avec une bonne foi insidieuse qui est à frémir. Chargée de publier le *Journal intime*, elle en a modifié les dates, retouché et bouleversé le texte, sûre de l'impunité puisqu'elle couchait sur les manuscrits. C'est après sa mort, et récemment, qu'on a découvert les suppressions et les ratures de la dame.

humain est mélangé, en proportions variables, d'éléments féminins et d'éléments virils. Chez les timides, les éléments du sexe opposé sont en trop grand nombre, et justement les paralysent. Parce qu'ils ont des intelligences dans l'un et l'autre camp, ils ne parviennent pas à se décider, ni à suivre une loi unique. Leurs instincts se dissocient. Ils sont doubles et troubles, enclins à trop comprendre, à sentir de plusieurs façons. Et ils souffrent d'être hybrides, ils se taisent et s'abstiennent. C'est sans doute ce sexe virtuel et accessoire qui a empêché Amiel de faire carrière, de rivaliser avec les autres hommes, de s'imposer, de prendre parti. Il ne rencontrait chez les femmes que des sortes de sœurs. Sans nous attarder à signaler dans cet hermaphroditisme spirituel l'explication de beaucoup de douloureux célibats, nous croyons qu'il servirait à expliquer, en partie, le génie d'un rêveur métaphysicien qui a utilisé sur le plan spéculatif les facultés des deux sexes, contradictoires ailleurs mais réunies dans son sein. S'il n'a fait que se prêter à l'amitié, s'il s'est refusé à l'amour, c'était pour mieux se renfermer en l'univers complet qu'il formait à lui tout seul. Ne le plaignons pas d'avoir mal goûté les satisfactions d'une existence normale, celles de la famille ou celles de la passion : là encore il se dégage de ce qui ne lui est pas nécessaire, il tend sans le savoir à sa vérité essentielle. De même que celles du professeur, du poète, de l'ami, les déceptions de l'homme le consacrent.

Parfois il pressent cette dure loi de sa destinée, et que ses regrets sont sacrilèges. Dans sa pénible lutte contre l'insuccès, il est ébloui de deviner, tout à coup, qu'il lutte avec un Ange. Mais il n'en sera jamais certain. Il ne sait pas que si la vie concrète lui échappe, situation, honneurs, profits, une revanche lui est promise pour le lendemain de sa mort. Lorsque ses cendres seront plus impalpables que ne le furent ses rêves, il deviendra illustre. Son *Journal intime* qui a atteint sa trentième édition en français, a été traduit en plusieurs langues, provoque des articles, des thèses, soulève, aujourd'hui encore, des sympathies innombrables. Et jusque dans sa cité natale où pas un monument, encore, ne le rappelle, on paraît s'inquiéter enfin de cette grande âme mystérieuse et solitaire.

***

Ouvrez le *Journal intime* : c'est un spectacle chatoyant, une profusion de reflets et de nuances qui s'entrecroisent, des richesses et une mobilité surprenantes! Ces deux volumes à un seul personnage, loin d'être monotones, présentent une quantité de formules variées, d'éclairages nouveaux, de rythmes syncopés. Comment un individu unique suffit-il à une complexité pareille?

Il faut dire que la vive et agile intelligence d'Amiel est constamment excitée par une curiosité mêlée de nostalgie... Volontiers, il sort de son pays, par la lecture ou le voyage. Parce qu'il appartient à un petit État, il est compréhensif, et ne s'étonne ni ne ricane, comme d'autres, dès qu'il a passé la frontière. Vis-à-vis de l'étranger, combien d'entre nous se mettent en état de défense et dénoncent l'ennemi. Lui ne sait pas haïr ; il est attiré par l'inconnu, qui lui révélera de nouvelles façons d'être. Loin de s'opposer, il ne demande qu'à se confondre. Son mimétisme est tel qu'un jour d'été, limpide et bleu, le persuade qu'il est un Italien ou un Espagnol. D'emblée, il a le réflexe fraternel. C'est le contraire d'un nationaliste : comme le fraisier, ses racines s'allongent pour lui permettre de faire du chemin... Amiel se plaît à partir, à quitter la place où il s'ankyloserait, à gagner l'autre côté des montagnes et à contempler l'envers des choses. Il parle plusieurs langues, il pratique plusieurs littératures. La ville qu'il habite a toujours facilité ce haut cosmopolitisme intellectuel qui n'est pas un banal mélange d'équivalences, mais plutôt, favorisée par de bonnes conditions géographiques et ethniques, une préoccupation de tout ce qui est humain. Les idées, les initiatives y dépassent très vite le cercle local et tendent à s'universaliser : ainsi la Réforme, Rousseau, la Croix-Rouge. Là, César a bâti sur le fleuve latin un pont qui mène vers la Germanie. On y sent le courant d'air de l'Europe ; les peuples s'y donnent naturellement rendez-vous. Comme son ami Victor Cherbuliez qui, en se faisant parisien, s'est privé de devenir le grand romancier cosmopolite que Genève doit à la littérature française. Amiel était

en mesure d'interpréter des races différentes. Mené par les sourdes exigences de l'œuvre qu'il portait en lui, il s'est plu à comparer sans relâche les civilisations.

Il eût été un critique littéraire de premier ordre. Telle page excellente fait regretter qu'il n'ait exercé sa faculté de compréhension qu'au hasard de ses lectures, et sans suite. Il est vrai qu'une tribune, revue ou journal, lui faisait défaut. On peut écrire des vers et ne les montrer à personne, ou des réflexions philosophiques : est-il possible de porter des jugements littéraires sans publicité? Pour Amiel, le critique doit s'efforcer de reconstruire l'œuvre qu'il examine, de « la refaire en miniature », telle qu'elle est d'abord, ensuite telle qu'elle devrait être. On voit là son extrême scrupule, son goût du travail ajusté, minutieux, et puis le procédé qui consiste, comme à l'égard de l'étranger, à supprimer toute distance entre « le sujet et l'objet », pour employer une terminologie qu'il nous rapporte d'Heidelberg. Intéressé par un livre, il ne l'observe pas de loin, il veut regarder comment il est fait, le démonter, et surtout le remonter ; il veut de la chose achevée, connaître les antécédents, ce qu'il appelle la graine initiale, l'œuf originel, et ensuite redescendre avec elle le cours de sa formation, la saisir ainsi dans son être, mais dans son être qui se fait. Là encore, aucun parti-pris de début : Amiel est prêt à partager les raisons d'autrui, à se couler dans une œuvre. Il est juste d'ajouter que, l'œuvre une fois conquise, c'est-à-dire possédée, il la juge. Mais s'il n'a pas été lui-même un poète créateur, c'est dans la mesure même où il commençait par ne s'opposer ni ne se refuser à rien, où il était incapable de dédain, d'égoïsme et d'étroitesse.

Cette perpétuelle curiosité de voyages et de lectures est excitée chez lui par l'amour de la vie, sous ses formes les plus diverses. On s'étonne qu'Amiel n'ait pas rêvé d'écrire des romans. Mais inventer quelques héros, s'attacher à des personnes déterminées et finies, même fictives, lui eût paru une insupportable limitation, alors qu'il prétendait inventer tout ce qui existe. Et puis il ne cherchait pas la copie arbitraire de la vie — et c'est en cela qu'il n'était pas artiste — mais la chose vivante elle-même, qui n'est pas inerte ou fixe,

et dont le mouvement vous porte et vous anime. « La moindre existence spontanée et vraie » le touche aux larmes. Elle lui inspire une vénération assez rare en Occident — où l'on a trop peur de la mort pour croire à la vie et qui le fait s'écrier : « Je suis Hindou plus qu'Européen. » Les êtres doux et faibles s'approchent de lui, et il les caresse, il recueille un petit chat jaune perdu, ou remarque que les oiseaux, pour un peu, nicheraient dans sa barbe comme dans celle d'un saint de cathédrale. Et les enfants, comme les animaux, devinent qu'il les aime. Ils ne voient pas en lui une grande personne pareille aux autres — à l'inverse de la plupart de ses compatriotes Amiel n'avait rien du pédagogue — mais quelqu'une qui leur ressemble. Ils lui ouvrent l'accès de cet univers hypothétique de jeux et de rêves qu'ils créent inépuisablement ; ils savent qu'il les prend au sérieux, qu'il est ingénu, et qu'on ne court avec lui aucun risque d'ironie. Et il se met sans la moindre peine à leur échelle, comme il se met à l'échelle de l'infiniment grand en contemplant les astres ou de l'infiniment petit en se penchant sur une mousse. La spéculation philosophique ou scientifique efface de l'esprit les cadres sociaux, les proportions humaines : Amiel, agile et assoupli, n'étant gêné par aucun criterium de mesure, se rapetisse ou s'élargit avec une aisance élastique.

N'est-ce pas la raison de sa fidélité religieuse à l'immense nature-réservoir de vies innombrables qui, toutes, l'intéressent? Dans ces myriades d'existences ce philosophe attentif au monde extérieur voit la possibilité de variations à l'infini. Son *Journal* est rempli de descriptions, forêts, montagnes, jardins, ciels : il les note tantôt avec la patience d'un collectionneur qui complète sa collection, tantôt avec la ferveur d'un croyant agenouillé. Peinture abondante et tendre qui fait songer à celle de Maurice de Guérin : comme ce jeune faune angélique, Amiel sait préciser la couleur d'une aurore, l'espèce d'un arbre et le chant d'un oiseau ; il eût été capable, comme lui, d'enlacer un lilas. De même il réagit avec une extrême sensibilité à l'influence du temps : exalté par le soleil, déprimé si le jour se couvre. Mais Guérin, modeste et craintif, incapable de spéculation, ne demande à la nature qu'un tapis de fougères où s'étendre. Amiel témoigne d'une

plus large envergure. Ses yeux perçants distinguent le conflit des existences qui se dévorent les unes les autres ; il entend le grouillement des insectes et des astres retentir dans le silence d'une nuit d'été. Et les paysages familiers se transforment en symboles. Il évoque le passé géologique, il se fait une conscience planétaire. Avec quelle gravité chargée d'émotion il a décrit les grands aspects de la montagne, les hautes altitudes où l'accidentel, le pittoresque ont disparu, où ne subsistent plus que les formes gigantesques façonnées par les cataclysmes millénaires, et, dans ses lignes principales, l'architecture même du globe. « Autour de moi, écrit-il, voltigeaient des papillons et des mouches brillantes au casque vert, mais rien ne végétait, sauf quelques lichens. La grande rue vide et morte du glacier supérieur d'Aletsch semblait une Pompéi glaciaire. Vaste silence. Au retour, observé les effets du soleil, les gazons durs et élastiques avec leurs gentianes, leurs myosotis, leurs anémones ; le bétail s'enlevant sur le ciel ; les rochers affleurant le sol ; les effondrements circulaires ; les vagues pétrifiées, vieilles de quelque cent mille ans ; le roulis de la terre ; le bercement du soir. Evoqué l'âme des montagnes et l'esprit des hauteurs ». Et telle nuit, au bord de la mer, saisi à l'improviste par l'angoisse de l'infini où nous sommes emportés à toute vitesse, dans la giration des soleils, il sent réellement la terre fuir sous lui, comme un navire. Si toutes les vies particulières et condamnées parlent à son cœur, une inquiétude qui ne s'apaisera jamais le pousse à connaître la vie éternelle qui les alimente toutes. Sous le ruissellement d'atomes qui l'éblouit et l'attire, son esprit cherche à tâtons l'immuable armature.

Voilà la grandeur d'Amiel qui commence ici de se dévoiler : c'est d'éprouver l'universel. La nature n'est pas pour lui une occasion de pittoresque ni même de beauté. Elle est le spectacle de la vie multiple dans laquelle agissent des forces générales. Sans doute, la contemplation du monde sensible ne nous inspire que le pressentiment du mystère. Mais il s'efforce quand même de déchiffrer les apparences là ou elles s'amincissent, semble-t-il, au point peut-être de laisser transparaître la vérité.

***

Ainsi ce digne monsieur en jaquette noire et toujours ganté de Suède, qui, après avoir charmé un groupe de dames en faisant des tours d'adresse et en citant du Joubert, s'échappait dans le jardin de ses cousines pour jouer avec le gros chien ou regarder le clair de lune, n'était pas seulement courtois et cultivé : il communiquait avec l'univers. Alors que les autres hommes, emprisonnés, ont une peine extrême à comprendre ce qui se passe en dehors d'eux, il concevait avec beaucoup d'aisance et de vivacité ce qu'est la vie d'un Russe ou d'un Italien, d'un arbre ou d'une hirondelle, d'un caillou ou d'une étoile. D'un coup d'œil il considérait la face extérieure des choses, puis il plongeait à l'intérieur pour les connaître du dedans : il devenait ces choses elles-mêmes. Amiel est un être à transformations ; il s'escamote et reparaît ailleurs. Cette puissance étrange de métamorphose, qui est sa faculté maîtresse et de plus en plus absorbante, lui a fait, à l'abri d'une existence monotone et réglée, courir des aventures d'une fantaisie transcendante. Chez cet homme si réellement vertueux, timide et poli, on découvre, transposé sur le plan intellectuel et imaginatif, un effrayant, un admirable génie de prostitution.

Il le savait, et il a consacré son extraordinaire finesse d'analyse à décrire une vocation qui n'a été étudiée jusqu'à présent qu'en fonction de la chair. Le 8 mars 1868, il expose : « Il me semble que j'ai vécu des douzaines et presque des centaines de vies. Toute individualité caractérisée se moule idéalement en moi... j'ai été mathématicien, musicien, érudit, moine, enfant, mère... j'ai même été animal et plante, tel animal donné, tel arbre présent... Rentrer dans ma peau m'a toujours paru curieux, chose arbitraire et de convention. Je me suis apparu comme boîte à phénomènes, comme lieu de visions et de perceptions. » Un autre jour : « Je me sens caméléon, kaléidoscope, protée, muable et polarisable de toutes les façons, fluide, virtuel, par conséquent latent. » Il est significatif qu'Amiel n'ait jamais pu tirer une œuvre littéraire de son propre fonds, mais qu'il ait atteint sa plus

complète expression par un journal intime, c'est-à-dire par l'exposé de ses réactions et de ses dépendances. Il lui faut un appel du dehors pour déclancher sa prodigieuse vie intérieure. Il est là, offert à qui veut le prendre. Il appartient à l'univers. Quel amusement de se verser ainsi dans toutes les formes possibles, en cédant à l'occasion qui surgit! Puis ce qui était d'abord un amusement furtif, presque répréhensible, devient un besoin, une habitude qui, chaque jour satisfaite, excède l'âme et la rend plus exigeante. De moins en moins, il eût accepté une occupation, un devoir « objectif » qui l'eussent empêché de s'assouvir. Il ne peut se déployer que dans le rêve parce que là seulement règne la liberté à l'état pur, là seulement il parvient à exécuter les variations de personnalité qui lui font tant de plaisir. Mais alors, cet homme craintif sous sa fierté, qui ne pouvait envisager la moindre démarche pratique sans en coucher par écrit sous forme de « délibération » les avantages et les inconvénients, numérotés et réunis, en schéma en accolades, cet homme méticuleux, maniaque, devient dans le royaume de l'hypothèse, un Ariel bondissant et délié, un fabuleux danseur. Lui qui a si souvent gémi dans sa solitude extérieure, il n'a jamais cru à la solitude totale, et le doute berkeleyien ne l'empoisonne pas ; son pluralisme inventif organise autour de lui une société. La volupté d'Amiel, il faut la voir dans cette acrobatie mentale qui le fait voltiger au travers des points de vue, se contorsionner tour à tour en attitudes, émotions, pensées diverses, sans s'y arrêter, par crainte, en se fixant, de renoncer à une modification nouvelle. Cette « mue irrésistible », ce n'est pas une enquête systématique en vue d'enrichir son propre esprit : au contraire, c'est le plaisir de ce succéder, d'échapper à soi, d'être autrui, et il y faut autant d'oubli que de souplesse. Amiel pousse ainsi à l'extrême une disposition familière à une quantité de gens qui, sans l'avouer, superposent au réel où ils mènent une existence de somnambule, un plan fictif, ajoutent au monde vrai où ils sont incomplets et malheureux un monde arbitraire où tout ce qu'ils souhaitent est facile. Il arrive que ces bonheurs chimériques, dépourvus de contrepoids entraînent aux marottes et à la folie. Exemplaire typique d'imagination hypertrophiée,

le cas d'Amiel se rattache au problème des rapports du réel et du rêve qui préoccupe tout observateur averti de l'âme humaine.

Et justement cette âme, à force de malléabilité et de souplesse, finit pas perdre ses arêtes individuelles. De trop nombreux avatars l'ont usée. Amiel désapprend la notion réconfortante d'être formulé dans un caractère. Il s'évade si souvent de lui-même pour se glisser en d'autres êtres qu'il en vient à oublier son propre moi, laissé en arrière comme une vaine dépouille. De là l'impression qu'il donnait à ses contemporains d'être à la fois supérieur et insaisissable. Ils étaient en présence de ce paradoxe : une haute pensée dans laquelle se résorbait un caractère. Et il se résorbait de plus en plus à mesure que la pensée devenait plus étrangement significative.

Mais, mené par la logique de sa passion, Amiel finit par reconnaître des procédés instinctifs de défense dans ce qu'il avait déploré comme des faiblesses. Sa langueur, sa paresse s'expliquent par cette attention sournoise à ne pas être frappé par l'engrenage des circonstances, à rester à l'état mou afin d'être apte à n'importe quelle forme. Ne pas se compromettre pour tout se permettre. Sa timidité, à laquelle il faut revenir, où il voit, par mégarde, la raison principale de ses perpétuels insuccès, elle est au contraire la condition la plus favorable à son repliement. Paralysés par l'événement ou par le tiers hostile, inhibés, humiliés les timides prennent en eux-mêmes leur revanche. « Sommeil du vouloir, vacances de l'énergie, indolence de l'être, comme je vous connais » s'est écrié Amiel. Là-dessus, on a dénoncé les ravages de son esprit d'analyse, son incapacité à agir. Mais l'humanité se distribue les emplois. Agir ce n'est pas seulement monter à cheval ou faire de la politique. S'il eût « agi », Amiel eût moins rêvé. L'analyse, il est vrai, lui a montré la vanité de certains buts communément poursuivis, mais en l'immobilisant elle lui a permis de constituer dans ses profondeurs des réserves inépuisables de songeries. Grâce à elle, Amiel est un homme qui s'est multiplié à l'infini.

Elle lui a permis davantage encore. De même qu'elle l'avait exercé à devenir ce qu'il conçoit de particulier, elle le pousse

quelquefois à rejeter tous ces particularismes. Il renonce alors à prendre un profil précis qui, fût-ce pour un instant, le stabiliserait. Déshabillée de toutes contingences, nous voyons surgir sous nos yeux l'abstraction même de l'esprit humain. Ce concept commode pour la discussion, sublimisé et schématique, le voici tout à coup qui, perdant sa majuscule, sent et raisonne. Par l'intermédiaire d'Henri-Frédéric Amiel nous écoutons l'homme en général. Et cette voix à l'état pur, que ne module aucun accent, cette voix inactuelle, est d'un saisissant pathétique. « Dans mon abandon volontaire à la généralité, à l'universalité, à l'infini, mon moi particulier, comme une goutte d'eau dans une fournaise s'évapore... »

Prenons garde, cependant, de ne voir dans ce transformisme intérieur qu'un dilettantisme. Le rêve chez Amiel use peu à peu l'individualité, soit, il usera en même temps son égoïsme. Et puisqu'il s'efface, s'offre et s'ouvre aux influences, Amiel se donne le grave conseil de laisser « entrer Dieu en toi, comme l'air dans un espace vide ». Donc, pas plus de vanité que d'ironie. Rien de ce lyrisme moderne qui enfle son orgueil dans l'excès des sensations. Amiel ne s'en croit pas d'être un caméléon. Au contraire, puisqu'il va même jusqu'à se proposer d'apprendre ainsi à mourir. « Meurs souvent » dit-il en un admirable précepte.

Tant de métamorphoses, en effet, ne sont qu'un moyen. De même qu'il s'est débarrassé de l'existence réelle, il faudra qu'Amiel échappe à ces existences kaléidoscopiques. Ici comme là, on remarque le même mouvement de libération progressive, une suite de renoncements de plus en plus raffinés. Il accumule ainsi les démissions jusqu'à démissionner de sa propre personne. Si le grand art de la vie est de savoir s'en aller, Amiel l'a pratiqué, qui sut prendre congé si catégoriquement, mais avec de si douces manières qu'on ne s'apercevait pas qu'il n'était plus là. Sa discrète personne continuait à faire les gestes de sa fonction, à porter le masque d'un individu, mais de moins en moins il ressemblait à ce que les autres pensaient de lui. Il faut aimer la façon qu'il a, si dépourvue d'emphase, de se supprimer lui-même en ne laissant aux mains de ceux qui croyaient le connaître, le con-

damner, ou même l'absoudre, qu'une poupée de chiffon. Le *Journal intime* nous raconte la confidence bizarre d'un homme qui s'est rendu invisible.

***

Mais si Amiel s'est déjà beaucoup enfoncé en lui-même, il doit descendre encore plus profondément, appelé vers ce milieu de notre conscience qui est « inconscient, comme le noyau du soleil est obscur ». Revivre en d'autres âmes, ou bien se simplifier jusqu'à atteindre les états les plus généraux du raisonnement ne lui suffit pas. Il s'agit d'étancher une soif qui le tourmente. Nous allons voir laquelle.

Abdiquant davantage encore la qualité humaine, Amiel, au cours de certaines rêveries plus exaltantes que les autres, prétend s'enlever hors des conditions normales de l'esprit. Il quitte les régions de l'historique et du concret, il laisse en arrière celles du fini, du varié, et sa pensée, comme une fusée dépassant les étoiles, va s'épanouir hors de la durée et du lieu. « Le temps et l'espace, dit-il, sont l'émiettement de l'infini à l'usage des êtres finis. » Or, précisément, il n'a jamais consenti à se considérer comme un « être fini ». Puisqu'il n'accepte pas d'être enfermé dans une personnalité unique, il ne peut accepter davantage sa pérennité. Là encore il se refuse à l'acquis, au définitif. Il ne consent aucune hypothèque au destin. C'est de bonne foi qu'il hésite à se reconnaître dans l'image que lui présente le passé, « notre passé, dit-il, qui nous devient perpétuellement étranger ». Un acte lui fait horreur à cause des conséquences qui en découlent et vous commandent. Il a maudit les années qui le ridaient, blanchissaient sa barbe et faisaient tomber ses dents : il a fait passionnément appel à ses rêves qui suspendaient à son gré toute chronologie. Obsédé par le désir d'être toujours infiniment libre, il en vient à briser les catégories de l'esprit, à rompre la chaîne de la cause et de l'effet. Subir les formes spécifiques de la pensée, quelle servitude ! Et il prétend émerger des phénomènes, se dérober à leur ordre et à leur poids. Mais débarrassé d'eux il ne voit plus rien. En échappant à la causalité, il devient aveugle.

Comment, en effet, *comprendre*, hors de l'espace et du temps? Par l'intuition, répond-il. Cette imagination si féconde, il va la transformer en moyen de connaissance. Ses yeux mortels ne lui donnaient que des fragments du réel : sa cécité lui permettra de devenir visionnaire. Ainsi, rejetant les procédés objectifs, soumis aux conditions de l'entendement humain, recomposera-t-il le monde en le rêvant. L'univers, il tente de le posséder en se figurant être le principe de l'univers, par le début, par le dedans, par l'immanent. « Des régions célestes jusqu'à la mousse, la création entière nous est alors soumise, vit dans notre sein, et accomplit en nous son œuvre éternelle avec la régularité du destin et l'ardeur passionnée de l'amour. » On peut « retrouver en soi le mécanisme universel et deviner par intuition les séries qu'il n'achèvera pas lui-même ».

Saisir l'éternel ! Pour y parvenir, cet intellectuel cessera d'écouter l'intelligence pure ; il révélera son fonds dernier, qui est mystique. Puisque le chemin de la dialectique tourne court, il tentera des voies irrationnelles et cherchera moins à comprendre, dorénavant, qu'à communier. Les passages les plus éloquents du *Journal* sont ceux où il relate ces émotions portées à l'incandescence : celle, par exemple, qu'il ressentit un jour de son adolescence, à l'aube, assis dans les ruines du château de Faucigny ; une autre fois, au-dessus de Lavey, en compagnie de trois papillons ; une autre fois, couché au bord de la Baltique. Sa volonté suspendue, devenu uniquement réceptif, il se laisse visiter par des thèmes lyriques, comme un arbre accueille le vent qui le met en rumeur, le vent dont on ne sait d'où il vient. Rêveries sublimes, qui vous font échapper par l'extase intérieure au tourbillon du temps », élévation vers les puissances supérieures, appels murmurés à l'ineffable. Mais, par un contrecoup terrible, il arrive qu'en ces instants de tension suprême, l'âme qui prie s'exténue. A décrire son effort surhumain, les paroles d'Amiel, toujours distinctes, prennent un accent bizarre, et comme la saccade de la fièvre. Pour quitter ainsi les routines de l'esprit, il faut être halluciné. Nous entendons ici la voix d'un mangeur d'opium. L'homme ne connaîtra-t-il donc jamais l'extase qu'en renonçant à lui-même? Volupté, ivresse, vertige de l'infini et peut-

être même de Dieu, ces dilatations de l'âme et des sens ne peuvent-elles s'accomplir qu'à la condition de ruiner l'individu qui les hasarde? Notre plus haut bonheur, outre qu'il ne dure pas, nous détruit. Amiel n'aboutit à ces faveurs surhumaines qu'à force de sacrifices — nous venons de les compter — et sa ferveur même le sacrifie.

Car l'admirable lucidité avec laquelle il s'analyse, et qui est si sensible dans son style nuancé de synonymes, comment va-t-il ici, lui obéir? On lui a reproché cette minutieuse observation de soi, et pour mieux réprimander son égoïsme, on a dénoncé avec une âpreté satisfaite les pages où il reconnaît ses tristesses, son incapacité. Il faut répondre bien haut qu'il poursuit sa propre étude sans complaisance ni déguisement, avec un courage dont peu d'hommes sont capables quand ils sont tout seuls, et que, jusque dans la description sincère de son impuissance temporelle, il affirme la puissance d'un grand esprit qui se contemple de haut. Non, l'angoisse d'Amiel ne naît pas d'un excès d'analyse. Elle naît de ne pouvoir, lui si aigu et clairvoyant, mener à fond l'analyse, et de la remplacer, à l'heure où il s'exalte, par des approximations balbutiées. Son angoisse, elle est dans ce contraste, elle est dans l'ivresse mystique à laquelle l'entraîne son désir ardent de connaissances mais où il ne se reconnaît plus. Alors il abandonne non seulement la forme particulière de son être mais la forme générale de tout être; sa chair et ses os s'évanouissent, il devient fantôme, et c'est sous les espèces de la fumée qu'il s'approche de la grande révélation. Se dissoudre pour savoir, comment n'aurait-il pas souffert d'une pareille antinomie, si logique fût-elle?

Ainsi donc, solliciter l'inconnu par des procédés irrationnels qui deviennent plus fragiles à mesure qu'ils gagnent les zones mystérieuses, c'est consentir à ne soupçonner la vérité que dans un halo confus et illusoire. On se laisse séduire par les fulgurantes promesses de l'inconscient, mais l'inconscient se referme sur vous : le visionnaire est noyé. Au fond on comprend qu'Amiel ait tant aimé la musique. Exprimer sa transe avec des mots, c'était l'astreindre à une expression logique qui la diminuait. La musique, qui se passe des formules intellectuelles, fournissait une transcription à son évasion, à sa dérive dans « tous les mouillages de l'éther ».

Il y retrouvait l'abdication du « moi » séculaire — ce qu'il dénonce, en 1857 déjà, à propos de Wagner — l'harmonie des sphères, les bondissements intuitifs hors du concret. Aux concerts où il se montrait assidu, sans doute savourait-il jusqu'à l'extrême bonheur la communion avec les principes voilés de l'univers. Il confesse que tel prélude de Bach le fait songer à l'âme tourmentée « s'emparant de l'infini avec une ferveur toute puissante ». Et les quelques lignes qui suivent et qui résument ce qui précède, n'ont-elles pas une sombre résonnance, et, à la fin, des accords lents et solennels, véritablement bethovéniens : c'est lorsqu'il se montre « sur le seuil invisible où l'on sent le passage impétueux du temps qui bouillonne en débouchant dans l'océan immuable de l'éternité. Après m'être distrait, étourdi, noyé dans les bagatelles multiples et diverses, dans les caprices des existences fugitives sans réussir à m'enivrer, ni à m'aveugler, je retrouve l'abîme insondable, le gouffre morne et silencieux où résident les Mères, où dort ce qui vit ni ne meurt, ce qui n'a ni mouvement, ni changement, ni étendue, ni forme, ce qui dure quand tout le reste passe ».

Certes, la méditation d'Amiel est imprégnée de rêveries germaniques : sa méthode intuitive pour vivre l'objet il la doit à l'Allemagne de même qu'il doit à l'Orient son sens mélancolique de l'écoulement universel, ses abdications de personnalité. Mais il ne fait pas que transcrire une leçon. Ce que d'autres philosophes méditent avec flegme, il l'éprouve. Ce qui est chez eux dissertation, procédés discursifs ou simple logique de système, correspond chez lui à une structure de l'esprit. Il est ce que les autres conçoivent. Sa réalité est d'essence métaphysique. Rappelons-nous cette étrangeté de nature pour nous expliquer ce Faust sans Méphistophélès et sans Hélène. A quoi tendent ses évasions successives hors des divers cercles humains? A l'absolu. S'il sacrifie sa carrière, autrui, la nature, sa propre personne, s'il tente, de plus en plus forcené, à échapper par le délire aux formes implacables de la pensée, c'est parce que rien de tout cela ne peut étancher sa soif d'absolu. Amiel n'est pas un mathématicien qui cherche la solution d'un problème. Il aspire de toutes ses forces à satisfaire totalement son âme.

Et c'est ici que nous rencontrons un des thèmes du *Journal intime* dont nous n'avons pas encore parlé : le perpétuel souci moral et religieux. Elément primordial aux yeux de plusieurs critiques qui ont expliqué Amiel par l'alternative suivante : annihilé par l'analyse, il redonnait un sens à la vie par la croyance au devoir. Cette version, qu'appuient des citations nombreuses, est vraisemblable. Si nous nous en sommes écartés, c'est dans la persuasion que des portraits différents peuvent tous ressembler au modèle. D'ailleurs cette préoccupation morale s'harmonise avec notre esquisse. En effet, tout en poursuivant ses audacieuses expériences de catalepsie métaphysique, Amiel n'a jamais renoncé à obéir aux lois de la conscience. Mais au lieu de voir là une contradiction, nous discernons sur deux plans différents la même obstination vers l'absolu. Amiel ne se dément pas en invoquant une règle morale. Il demeure toujours émancipé des attaches humaines : simplement, il cherche à l'intérieur de lui-même l'infini qu'il a tenté de joindre sous des apparences du dehors. Voilà pourquoi, il n'a pas conclu, comme Nietzche par exemple, à l'immoralisme. Sans doute, a-t-il reconnu que cette religion de la conscience en aiguisant ses facultés d'analyse, augmentait, contrairement à l'opinion courante, sa fécondité de rêverie. Mais surtout il considérait dans la morale moins des règles à observer que le moyen d'un perfectionnement, et le perfectionnement lui a paru un procédé de connaissance. Dieu, le bien, autant de manières pour rejoindre peut-être l'Unique. Il aimait la rêverie pour marier, comme il le dit, « le fini à l'infini » : parallèlement ajoute-t-il, « d'autres fiançailles unissent l'âme à Dieu, la conscience religieuse avec le divin ». Et là, l'ivresse panthéiste n'est plus indispensable, Amiel peut demeurer de sang-froid. La religion, non pas sous la forme de symboles et de rites, mais sous la forme nette de la prière et de l'adhésion à un commandement, quel soulagement pour cet esprit à la fois avide et lucide ! A la pâmoison inconsciente, succède un dialogue conscient entre un Dieu personnel et un individu responsable. Alors ce « moi » qu'il fuyait lorsqu'il y voyait une prison, Amiel le réintègre. Et dans ce va-et-vient, en quête d'absolu, de l'universel à l'individuel il s'écrie : « J'ai touché,

éprouvé, savouré, embrassé mon néant et mon immensité j'ai baisé le bord des vêtements de Dieu ».

***

Amiel est sincère dans ces tentatives diverses. La preuve, on la trouve aux dernières pages du *Journal*, si belles de grandeur stoïque et chrétienne.

Là ce n'est plus l'heure du divertissement, c'est l'heure de la mort. La déchéance physique dont, les années précédentes, il avait noté avec soin le progrès, s'affirme tout à coup. Il sait qu'il va disparaître. Son ton demeure égal, il ne s'arrête pas, pour autant, de s'observer. De brusques crises lui apprennent comment il sera emporté : il étouffera. Sans doute, avoue-t-il, qu'il eût mieux aimé une autre fin que cet étranglement. Et puis il accepte. Il songe à la manière dont Leibniz et Spinoza ont expiré. Et il ne dément pas ce qu'il a écrit avant ces mois de mars et d'avril 1881. L'homme, qu'il a été, il continue de l'être, et plus complètement encore. Car tandis qu'il s'agirait pour un autre de consentir pour la première fois à des renoncements, c'est depuis bien longtemps qu'il s'y exerce. Aux évasions qui sont l'histoire de toute sa vie, va s'ajouter l'évasion définitive.

Avec la prudence délicate qui lui est habituelle, il met de l'ordre autour de lui, il renonce à son cours, il écrit quelques lettres. Il prend de la digitale, du bromure, et assiste à sa destruction. Mais l'âme n'est pas mutilée. Le printemps revient sous ses fenêtres, enveloppe les arbres de « gaze verte », ce printemps « redoutable pour les solitaires », dont il ne verra pas la fin. Et comme les suffocations augmentent, il s'en va, le 11 mai, rejoindre enfin cet Absolu, dont il avait si longtemps rêvé.

ROBERT DE TRAZ

LA LÉGENDE DE TURENNE

AUX XVIIE ET XVIIIE SIÈCLES

Les écrivains et les littérateurs du XVIIIe siècle, par une réaction quasi naturelle, se sont désintéressés presque complètement de quelques-uns des « grands hommes » de l'époque de Louis XIV. Hugues de Lionne est oublié, Louvois jugé avec beaucoup de sévérité; au lendemain de sa mort, le souvenir de Condé s'atténue. Par contre, des héros pacifiques comme Fénelon voient grandir leur prestige et leur influence posthumes. Parmi les hommes de guerre, vis-à-vis desquels les philosophes nourrissent tant de défiance, sont particulièrement favorisées deux personnalités de second plan, Vauban et Catinat. Une fortune analogue, mais beaucoup plus en proportion avec la réalité historique des services rendus à la nation, échut à Turenne.

L'admiration prolongée qui fut dévolue au vainqueur de Sinsheim et de Turckheim, et que lui continueront après une courte interruption les hommes de la Révolution française, a sa contre-partie et sa rançon. Elle a favorisé l'éclosion d'une légende de Turenne, et la déformation progressive de son image psychologique.

Ce n'est que par extension et presque par métaphore, il est vrai, que l'on peut parler d'un Turenne légendaire. Les

grandes actions de sa vie sont bien connues sous leur forme authentique et ne s'encombrent d'aucun récit fabuleux. C'est sur sa physionomie morale qu'a porté l'altération, favorisée par un courant d'opinion populaire, qu'il serait intéressant de suivre dans le folklore, dans les proverbes, dans les dictons provinciaux.

Ce n'est point cependant l'objet de notre étude. C'est seulement dans les écrits des philosophes et des historiens que nous nous proposons de retrouver les étapes successives de cette transformation du Turenne réel, tel qu'il se manifesta à ses contemporains, et surtout tel que nous le livrent aujourd'hui les documents. Sans doute la réputation de Turenne de son vivant fut le point de départ de cette idéalisation, mais surtout il apparaît que si le XVIIIe siècle intellectuel a accordé tant d'attention à Turenne, c'est que, choisissant arbitrairement certains traits de son caractère, il les amplifia de manière à pouvoir reconnaître en lui un précurseur, et qu'il s'est représenté Turenne ainsi qu'il désirait qu'il fût.

*
* *

Au Turenne légendaire du XVIIIe siècle, il convient d'opposer par avance le Turenne historique[1]. Les deux images d'ailleurs ne sont point totalement divergentes.

Génie lent, mais puissant, tout de prudence et de modération, Turenne, d'abord obscur, a été s'éclaircissant et s'enhardissant sans cesse, progressant surtout dans les dernières années de sa vie. Son talent militaire, que Napoléon a défini et commenté, se doublait d'une ouverture d'esprit, qui le rendit admirablement propre à l'action diplomatique, en laquelle il seconda Mazarin, puis Louis XIV. Chef d'armée et conducteur d'hommes, il finit par prendre sur ses soldats une considérable influence, qu'il ne possédait pas encore à la veille de la Fronde, qu'il avait pleine et entière, lorsqu'il mourut. Sans doute elle était renforcée par ses victoires, et la confiance des gens de guerre en leur général : mais elle s'explique aussi

1. Nous résumons ici les conclusions de notre livre sur *les Dernières années de Turenne*, Paris, Calmann-Lévy, 1919, auquel nous renvoyons pour plus ample information.

par l'absence chez Turenne de toute rigueur disciplinaire, et par son désintéressement en matière d'argent, qui touchait à la générosité : Turenne n'hésita jamais à faire sur sa propre cassette les avances nécessaires pour l'entretien des troupes. Enfin il se montra toujours parcimonieux du sang de ses soldats, non par humanitarisme — ce n'était point l'esprit du temps — mais par prudence et économie : un soldat coûtait cher au Roi et constituait un capital à ménager.

Vis-à-vis des ennemis, militaires ou civils, tout en se conformant aux usages de la guerre de l'époque, il semble n'avoir point montré de rigueurs excessives, et évita toujours les cruautés inutiles à la Luxembourg. On a fait grand bruit des ravages du Palatinat, confondant fréquemment ceux de 1674 et ceux plus importants de 1689 : encore les premiers furent-ils surtout le fait de régiments étrangers, vis-à-vis de paysans qui massacraient leurs traînards ; ils s'expliquaient d'ailleurs par la stratégie d'alors, dont une des règles était de « manger » un pays, c'est-à-dire de le dévaster, afin d'empêcher l'ennemi d'y établir ses quartiers d'hiver.

Au moral, Turenne ne fut ni un saint, ni un corrompu : sa vie paraît pure, quand on la compare à celle des grands seigneurs de la cour de Louis XIV. On appréciait justement son absolue simplicité, son absence de faste, sa modestie personnelle, qui n'est point contradictoire, quoi qu'en pense Saint-Simon, juge prévenu, avec son orgueil familial et ses prétentions au titre de prince étranger. Sa fidélité à l'égard de ses amis était bien connue. Nul éclat dans son esprit, mais de la solidité. Sa conversion, que favorisa la pression du milieu ambiant, fut longuement préméditée, et s'explique par des raisons morales plus que par des considérations politiques. Elle se réalisa dans l'âme de Turenne, avant de se traduire extérieurement par l'abjuration de 1668.

Sa carrière fut inégale, et dans les débuts coupée de revers militaires. Sa réputation commença sous Mazarin et s'élargit après la Fronde, qui fut dans sa vie un intermède fâcheux : mais on oublia vite son alliance avec Condé et les Espagnols, en considération des services qu'il rendit à la Cour à partir de 1659 ; Louis XIV lui-même donnait l'exemple. Les dernières années de sa vie, aux débuts d'un gouvernement

personnel qui ne connut guère que des succès, achevèrent sa gloire. Sans doute il s'adapta lentement et difficilement au régime nouveau : il eut avec Louvois de pénibles conflits, et souffrit de l'esprit impérieux du jeune ministre, de son désir de tout contrôler, de tout ordonner; mais le Roi ne lui retira jamais sa confiance. Il sauva la France de l'invasion, protégea les provinces frontières, Lorraine, Champagne, jadis tant ravagées, délivra l'Alsace. On sentit tout le poids de sa perte, quand on vit les ennemis franchir momentanément le Rhin et qu'il fallut appeler des Flandres Condé. Sa mort tragique détermina son apothéose. « Que lui faut-il de plus? écrivait, quelques mois après, madame de Sévigné. Sa réputation ne pouvait plus augmenter. Quelquefois à force de vivre l'étoile pâlit. Il est plus sûr de couper dans le vif, principalement pour les héros, dont les actions sont si observées. »

*
* *

Les vertus de Turenne n'ont pas été méconnues de son vivant. Elles ne furent guère célébrées par les gens de lettres, qui, exception faite pour La Fontaine, ne semblent pas avoir fréquenté le maréchal. Boileau le nomme, mais Racine lui est nettement défavorable, sans doute parce qu'il était l'oncle de la duchesse de Bouillon. Il est vrai que les moralistes citent déjà la vie de Turenne comme exemple. Nicole en ses *Essais de morale* loue « l'honnêteté et la modestie de ses discours quand il parlait de la guerre ». Le P. Rapin dans son *Traité du grand et du sublime* voit « le sublime de la condition de la robe en la personne de Lamoignon, le sublime dans les armes en celle de M. de Turenne, le sublime sur le trône en celle du Roi ».

Quant aux *Mémoires* composés par les contemporains, et publiés à la fin du XVIIe siècle et dans la première partie du XVIIIe, s'ils contiennent de précieuses indications pour la biographie de Turenne, ils s'expriment très librement dans leurs jugements : on connaît les réserves spirituelles et médisantes de Bussy-Rabutin, les emportements de Saint-Simon. Pourtant déjà La Fare voit dans Turenne « non seulement le plus grand homme de ce siècle et de plusieurs

autres, mais aussi *le plus homme de bien et le meilleur citoyen* », et il ajoute : « De tous les hommes que j'ai connus c'est celui qui m'a paru approcher le plus de la perfection. »

Ce ne sont point les Mémoires qui ont servi de base à l'idéalisation de Turenne. Il faut bien plutôt en chercher les origines dans une tradition, qui fut transmise par les fidèles du maréchal aux générations nouvelles, dans le retentissement qu'eurent les obsèques officielles de Turenne, et enfin dans la solennelle consécration qui lui fut donnée à cette occasion par les orateurs sacrés.

Toutes les raisons pour lesquelles Turenne fut pleuré en 1675, et regretté jusqu'à la fin du règne, se retrouvent, éloquemment exprimées, dans la correspondance de madame de Sévigné, depuis longtemps en relations avec Turenne et son entourage de parents et d'amis. On y rencontre d'abord les détails les plus précis et les plus émouvants sur la tragédie de Sasbach, puis la description, illustrée d'anecdotes qui feront désormais partie de l'histoire, de la douleur univernelle, celle des soldats, celle des paysans, celle même du quartier de Paris où habitait le maréchal. Que pleure-t-on donc en lui? l'homme de guerre sans doute, qui protégeait la France contre l'invasion, dont la mémoire glorieuse « est consacrée à l'immortalité », dont la vie s'apparente à celles des hommes illustres de Plutarque, dont les derniers moments sont dignes de l'histoire romaine, le « plus grand capitaine », mais aussi « le plus honnête homme du monde ». Déjà l'on exalte ses vertus civiques plus encore que ses victoires. « Ce n'est pas que depuis sa mort que l'on admire la grandeur de son cœur, l'étendue de ses lumières et l'élévation de son âme. Chacun conte l'innocence de ses mœurs, la pureté de ses intentions, son humilité éloignée de toute sorte d'affectation, la solide gloire dont il était plein, sans faste et sans ostentation, aimant la vertu pour elle-même, sans se soucier de l'approbation des hommes, une charité généreuse et chrétienne. » On accumule les preuves de son désintéressement personnel, de sa piété scrupuleuse, et l'on conclut qu' « on ne pouvait l'aimer et être touché de son mérite sans être plus honnête homme ». La seule note discordante vient de Bussy-Rabutin : « M. de Turenne, écrit-il à madame de Sévigné,

n'était pas un saint. Je doute fort que la gloire du monde, pour qui il avait une si violente passion, soit un sentiment qui sauve les chrétiens. » Elle passa inaperçue, et du haut de la chaire, Mascaron, Fléchier, plus tard Bossuet donneront tort à Bussy.

Il n'est pas indifférent que Louis XIV ait favorisé de tout son pouvoir l'apothéose de celui qu'il considérait, non comme un représentant de la noblesse, mais comme un grand homme de guerre et un bon serviteur de la monarchie. En 1675 il montre une sincère affliction de la mort de Turenne, et lui réserve une place dans la nécropole des rois de France, à Saint-Denis, où son corps sera solennellement transféré. La Cour devait, à quelques exceptions près, modeler son attitude sur celle de Louis XIV.

Vinrent ensuite les panégyriques officiels. A l'ouverture du Parlement, en 1675, le président Lamoignon, ami personnel du défunt, prit la parole : « L'histoire qui ne laisse rien perdre des personnages illustres, dira de Turenne les mêmes choses que Plutarque rapporte de Scipion », et Lamoignon loue sa relative pauvreté quand il mourut. Mais voici qui est plus caractéristique : un Turenne ami de la paix apparaît, que chériront les philosophes : « Il ne désirait rien tant que le repos public et la félicité des peuples. »

Des orateurs de la chaire ne retenons que l'abbé du Plessis, Fléchier et surtout Mascaron. Le premier en son curieux panégyrique de 1676, oppose Turenne aux « vains héros de l'Histoire et de la Fable », un Cyrus, un César, un Alexandre, gouvernés par leurs passions, et qui sont « autant de fléaux de l'Univers ». Turenne se distingue d'eux, parce qu'il est formé « par le seul secours de la raison, sans emportement et sans fougue ». Quant à Fléchier, la même année, il proclame hautement « que la modération et la charité doivent régler la guerre parmi les chrétiens, que les capitaines doivent avoir le cœur doux et charitable, lors même que leurs mains sont sanglantes », et il loue Turenne de n'avoir pas versé de sang inutile, d'avoir ménagé jusqu'aux ennemis. « Il s'était fait, conclut-il, *une espèce de morale militaire qui lui était propre.* » La formule fera fortune au XVIIIe siècle.

Des vues analogues avaient été développées précédemment

avec plus de force encore et un incomparable succès le 30 octobre 1675 par Mascaron. Non seulement il faisait de Turenne « l'âme et les délices des armées » et « le modèle des honnêtes gens », mais il décrivait longuement en les analysant ses qualités morales. Turenne réunissait en sa personne « les vertus qui ont fait les héros parmi les païens, et celles qui ont fait les saints parmi les chrétiens », désintéressement, modestie, pureté de mœurs, respect de la vie humaine. Turenne « désirait ardemment la paix : il voyait avec douleur les morts qu'entraîne après soi la nécessité de la guerre » ; il s'efforçait « d'arrêter le carnage qui, après l'ardeur du combat, n'est plus qu'un crime et qu'une brutalité barbare ». Enfin Mascaron louait Turenne de sa « naïveté admirable », que moins de cent ans plus tard vantera chaleureusement J.-J. Rousseau, et dont l'origine était dans « l'amour de la vérité »; il la retrouvera jusque dans sa conversion, et même dans son long attachement au protestantisme. « Jamais homme... n'a été de meilleure foi dans l'erreur. »

On ne saurait exagérer l'action de ces oraisons funèbres sur la formation et la propagation de la légende de Turenne. Au XVIIIe siècle, Ramsay réimprimera le discours de Fléchier, et aussi le fameux parallèle entre Turenne et Condé, extrait de l'éloge de Condé que prononça Bossuet en 1687 : à cette date le rapprochement entre un prince du sang et un capitaine qui n'était que de grande noblesse fit quelque peu scandale ; au temps des philosophes il paraîtra tout naturel, et l'éclat de Condé pâlira devant les solides vertus de son rival.

*
* *

Restait à assurer la transmission de la tradition ainsi constituée. Serait-elle assez forte pour faire taire après 1675 les voix discordantes? Tout n'était point parfait dans la vie de Turenne. Il avait été plusieurs fois battu. Il avait été rebelle vis-à-vis du Roi. Il avait eu des passions malheureuses pour madame de Longueville et surtout pour madame de Coëtquen. La dernière, qui l'avait rendu ridicule, et lui avait fait commettre de regrettables indiscrétions diplomatiques, était encore l'objet des brocards de la seconde Madame en une lettre

de 1719. Ces souvenirs obstinés, présents à la mémoire des vieux courtisans, retardaient l'idéalisation de la physionomie du maréchal. Il était à craindre qu'ils ne fussent utilisés par quelque folliculaire. Enfin les bons esprits du temps n'étaient pas d'accord sur les motifs de la conversion de Turenne : d'aucuns, notamment les protestants, l'attribuaient à des raisons d'intérêt personnel : il est vrai qu'après 1685, leurs ironies n'eurent plus l'occasion de s'exercer qu'à l'étranger. N'importe ! il y avait danger. Et la famille de Bouillon, héritière de la gloire et du nom de Turenne, décida d'y parer.

Jusqu'en 1685 seules parurent de sèches notices ou des récits militaires. A cette date fut publiée sous le nom de du Buisson une *Vie du Vicomte de Turenne* ; la paternité en fut attribuée — la question demeure controversée — à Gatien de Courtilz de Sandras, auteur des pseudo-Mémoires de d'Artagnan, et peut-être aussi de ceux de Chavagnac [1]. Cette biographie mécontenta fort « la maison de Turenne », dont elle mettait en suspicion la haute antiquité. Vint ensuite en 1691, à la suite des *Mémoires de Frédéric-Maurice de la Tour d'Auvergne* un petit écrit d'une soixantaine de pages, contenant *quelques particularités de la vie et des mœurs de Henri de la Tour d'Auvergne* ; il était l'œuvre d'un secrétaire du duc de Bouillon, Jacques de Langlade. Son importance est tout entière dans les nombreuses anecdotes qu'il renferme, et que reprendront Raguenet et Ramsay. C'est par ces petits faits, ces bons mots, ces reparties, que se perpétuera le souvenir de Turenne au XVIIIe siècle. Tel était le goût du temps : à l'imitation de Plutarque, il convenait d'orner d'historiettes morales la vie un peu sévère de Turenne, et de fournir au lecteur à la fois des sujets de récréation et des motifs d'édification. L'authenticité de la plupart de ces anecdotes est difficilement vérifiable : quelques-unes n'étaient point inédites : utilisées pour d'autres personnages historiques, elles furent seulement reprises pour Turenne avec de légères variantes. Le trésor constitué par Langlade alla s'augmentant et s'en-

1. C'est dans ces Mémoires, par une curieuse coïncidence, que se trouve cité pour la première fois le jugement de Montecuculli sur Turenne en 1675, destiné à une telle fortune : « Il est mort aujourd'hui un homme qui faisait honneur à l'homme. »

richissant jusqu'en 1789 : peut-être fut-il alimenté par la tradition orale. Jean-Jacques Rousseau et Chamfort même y apportèrent leur contribution.

La brochure de Langlade, si précieuse qu'elle fût, ne constituait pas une biographie de Turenne, conforme aux règles de « la grande histoire ». Aussi le cardinal de Bouillon, neveu de Turenne, jaloux de sa gloire, et qui n'avait point négligé en 1675 d'apporter ses corrections personnelles au manuscrit de l'oraison funèbre de Mascaron, après avoir demandé plusieurs Mémoires aux familiers du maréchal, en particulier à Saint-Évremond, déjà l'auteur d'un *Parallèle entre M. le Prince et M. de Turenne*, se mit-il en quête d'un historiographe, dont il surveillerait et documenterait le travail. Lui-même ne tenait point à être oublié, dans le récit de la conversion de Turenne, à laquelle il prétendait avoir contribué. Déjà Baluze s'occupait sous son inspiration d'une *Histoire généalogique de la maison d'Auvergne* [1], destinée à établir l'ascendance illustre et chimérique de la maison de Bouillon.

Le premier choix du cardinal de Bouillon fut peu heureux. Bossuet lui présenta l'abbé Raguenet, auteur dès 1671 d'une très médiocre *Histoire de Cromwell*. Raguenet se mit immédiatement au travail, en utilisant la correspondance et les papiers du maréchal. Son livre était prêt en 1709, mais jugé mauvais même par l'entourage du cardinal et par Baluze, il fut de plus arrêté avant son impression par la censure royale. Il demeura manuscrit jusqu'en 1739, et parut alors, seize ans après le suicide de son auteur, et quatre ans après l'ouvrage beaucoup plus considérable du chevalier de Ramsay, qui en avait eu communication comme de toutes les archives des Bouillon relatives à Turenne.

Tout a été dit au XVIIIe siècle, voire même avec quelque sévérité, sur les défauts de la biographie de Raguenet. Étude surtout militaire et anecdotique, elle glorifie les vertus de Turenne, mais va jusqu'à l'apologie de ses insuccès ou des périodes douteuses de sa vie. C'est ainsi que la défaite de Marienthal devient une preuve de plus du génie de Turenne. S'il prit parti pour Condé en 1649, c'est « qu'il suffisait qu'un homme fût persécuté ou malheureux, pour que Turenne se sentît aussitôt

1. Parue en 1708, et condamnée par ordre du Roi.

porté par son penchant naturel à le secourir ». Le ton général est celui d'un panégyrique peu original, malgré les documents dont disposa Raguenet, et inspiré surtout par le désir de plaire à la famille de Bouillon. Moins long que la biographie de Ramsay, le livre de Raguenet fut beaucoup lu au XVIIIe siècle, et plusieurs fois réédité. Il fut fréquemment donné comme livre de prix dans les collèges, et il n'est presque point de nos jours de bibliothèque, dont certains fonds soient d'origine ecclésiastique, dans laquelle on ne le retrouve. Aussi bien exaltait-il la piété de Turenne, et la donnait-il en exemple !

Ce fut en 1735 que parut pour la première fois, et d'abord en deux volumes, l'*Histoire du Vicomte de Turenne* de Ramsay. Le soin d'écrire une biographie du maréchal lui avait été confié vers 1730 par le comte d'Évreux, neveu de Turenne, au service duquel il était entré comme précepteur du jeune prince de Turenne et du duc de Château-Thierry. C'était un Écossais d'origine, converti par Fénelon, dont il était devenu après 1715 l'éditeur, le biographe et l'imitateur [1]. Les *Mémoires* du temps font de lui un des introducteurs de la franc-maçonnerie en France.

L'accueil que réserva la critique au consciencieux travail de Ramsay — lequel comprit quatre volumes dans l'édition de 1736 — fut extrêmement varié. Les *Mémoires de Trévoux*, Fontenelle dans le *Mercure de France*, plus tard Lenglet-Dufresnoy dans sa *Méthode pour étudier l'histoire*, ne ménagèrent pas les éloges. Mais les critiques furent très vives : les plus intéressantes se trouvent dans la *Correspondance* de Voltaire en 1735 : « J'ai lu le *Turenne*, écrivait Voltaire le 25 juin : *je ne sais pas trop si ce Turenne était un si grand homme*, mais il me paraît que Ramsay ne l'est pas. Il pille des styles : il en a une douzaine; tantôt ce sont des phrases du cardinal de Retz, tantôt du *Télémaque*, et puis de Fléchier et de Mascaron ; il vola des pages entières. Tout cela ne serait rien, s'il m'avait intéressé... Son livre est un gros panégyrique. » Mêmes reproches dans une lettre du 12 juin à un autre correspondant : « Le bonhomme n'a point rendu son héros intéressant. Il l'appelle grand, mais il ne le rend pas tel : il le loue en rhétoricien. » Sans doute, s'adres-

1. Albert Chérel, *Fénelon au* XVIIIe *siècle en France*, Paris, 1917.

sant à M. de Caumont, Voltaire veut bien reconnaître qu'« il y a dans la *Vie de Turenne* quelques morceaux assez bien écrits », mais il ne deviendra indulgent pour Ramsay, que lorsqu'il s'agira de le défendre contre l'abbé Desfontaines, auquel on attribue un méchant pamphlet, la *Ramsaïde*.

On ne saurait nier qu'il y ait quelque injustice dans le jugement rendu par le futur auteur du *Siècle de Louis XIV*. Voltaire omet les mérites éminents de Ramsay : le premier, c'est une bonne utilisation de la correspondance de Turenne, et de Mémoires ou écrits divers du maréchal. De plus Ramsay a retracé avec abondance et précision la carrière de Turenne, passant rapidement sur les années de jeunesse, mais donnant du reste une idée fidèle. Il nous a légué la seule biographie complète de Turenne, avec toutes les insuffisances que ce genre comportait, et l'absence d'esprit critique naturelle à un historiographe officiel.

Et pourtant Voltaire n'a pas tort, et il a saisi avec son habituelle acuité les caractéristiques essentielles de la déformation que Ramsay a fait subir à l'image de Turenne. Ramsay s'est inspiré servilement de la tradition que nous avons vue se constituer à partir de 1675. Il groupe à la fin de son livre une série de preuves de valeur inégale, extraits de lettres de madame de Sévigné, *Mémoires* de Turenne, *Éloges* de Lamoignon et de Saint-Évremond, oraison funèbre de Fléchier. « Belle preuve d'histoire qu'une oraison funèbre ! », s'écriait justement Voltaire. D'autre part ses plagiats sont indéniables. Il copie Langlade. Il reproduit presque textuellement la fameuse phrase de Fléchier sur « l'espèce de morale militaire qui était propre à Turenne ».

Bon serviteur de la maison de Bouillon, écrivant pour les petits-neveux du maréchal, Ramsay n'apporte aucune mesure dans le panégyrique qu'il a entrepris. S'agit-il de la Fronde, il passe avec rapidité sur « les nuages qui avaient obscurci pendant un an (?) la gloire du vicomte de Turenne ». S'il trouve dans les papiers de Turenne plusieurs « projets pour attacher à la France en 1666 divers princes allemands », il en conclura trop facilement qu'en politique extérieure le Roi suit tous les avis de Turenne. A-t-il à faire le portrait physique de son héros, il écrira : « Il était d'une taille médiocre

et bien proportionnée : il avait la forme du visage régulière..., l'air modeste et sérieux, mais souvent rêveur, ce qui formait par le mélange du sérieux et du gracieux une physionomie difficile à rendre dans ses portraits. » En effet les effigies peintes de Turenne, qu'elles soient l'œuvre de Philippe de Champaigne ou de Lebrun, ne correspondent guère à cette image affadie !

Il y a plus : lorsque Ramsay modifie la tradition, et qu'il se livre à une interprétation personnelle, c'est sous l'influence d'idées mi-féneloniennes, mi-philosophiques, en tout cas modernes. Il nous suffira de citer quelques exemples de ces fréquents anachronismes moraux. « Turenne, écrit Ramsay, avait horreur des maximes monstrueuses que les grands se sont faites, pour s'autoriser à usurper sur les hommes une autorité tyrannique ; ... en faisant respecter les distinctions établies pour conserver l'ordre civil, il n'oubliait jamais que selon *la loi naturelle*, les hommes ne sont réellement distingués que par la vertu et le mérite. » Rien de plus étranger à la psychologie de Turenne, qui se détourna du calvinisme pour chercher un refuge dans une religion d'autorité, que ces considérations adventices d'un lecteur des philosophes anglais, de Hobbes et surtout de Locke. Même transposition et déformation historique, lorsque Ramsay affirme que « quelque chère que lui fût la patrie, jamais pour la servir Turenne n'a violé *ni le droit des gens, ni les lois immuables de la justice* », quand il explique — d'ailleurs inexactement — le désir de Turenne de soutenir le Portugal après la paix des Pyrénées par le souci de « la protection qui est due aux monarques offensés et aux peuples opprimés ». Ramsay louera encore chez Turenne « l'amour du bien public », ou verra dans son armée « le modèle d'une République parfaite ». Ce sont là réflexions non d'un historien, mais d'un membre du Club de l'Entresol. Par Ramsay, Turenne s'achemine vers son rôle posthume de saint laïque, d'homme de guerre pacifique et humanitaire, amoureux de vérité et de bonne foi, pourvu de toutes les vertus, enfin inspiré dans ses actions par « une piété noble et solide ». Sa légende est désormais constituée.

Ce fut en effet dans la biographie de Ramsay que les curieux d'histoire et les gens de lettres au XVIIIe siècle pui-

sèrent ce qu'ils connurent de la vie et du caractère de Turenne. Du grand public, les *Lettres et Mémoires* de Turenne, publiés en deux copieux in-folio par le général de Grimoard en 1782, passèrent presque inaperçus. Ce n'était qu'une collection de textes, essentielle bien que tronquée. Qui donc eût désiré y trouver le Turenne historique, alors que dans le livre de Ramsay les lecteurs de l'époque retrouvaient leurs formules et leurs sentiments préférés?

***

Au courant d'admiration attendrie que déchaînèrent à l'égard de Turenne les biographies de Ramsay et de Raguenet, il convient d'opposer les efforts critiques de ceux qui après 1735 essayèrent, sans reprendre dans son ensemble l'histoire du héros, et avec des méthodes très différentes, de se faire de lui une idée directe et personnelle. De ce point de vue les ouvrages du président Hénault, de l'abbé de Saint-Pierre, et enfin de Voltaire sont caractéristiques : ils ne réussirent pas d'ailleurs à ébranler les opinions reçues.

L'*Abrégé chronologique* du président Hénault, paru en 1744, peut aujourd'hui encore être consulté avec fruit. On n'y trouve aucun portrait de Turenne : le genre ne le comportait pas. L'éloge est surtout militaire : le titre de grand homme n'est pas ménagé à Turenne. Hénault explique la participation de Turenne à la Fronde par l'influence de madame de Longueville, ce qui est un peu simpliste. A propos de l'indiscrétion commise en 1670 à l'égard de madame de Coëtquen et relativement au voyage de Madame à Douvres, il écrira : « Si la faute fut grande, la franchise avec laquelle Turenne en fit l'aveu au Roi, est bien digne de lui. » Hénault attribue la conversion à Bossuet, et n'en met pas en doute la sincérité : il donne raison à Turenne dans ses conflits avec Louvois. En somme il assigne au maréchal dans son livre la place qu'il méritait, et l'étudie avec objectivité et précision.

C'est tout différemment que procède l'abbé de Saint-Pierre, utopiste intelligent, guidé dans ses appréciations par ses propres théories. Instaurateur en France de ce culte des grands hommes, auquel préludaient les *Vies des hommes illustres*

de Charles Perrault au XVIIe siècle, il consacrera plusieurs pages à Turenne dans ses *Annales politiques* de 1751. Il distingue des grands hommes les hommes illustres : les premiers travaillent au bonheur du genre humain, avec désintéressement, soit par l'action, soit par la méditation. « Ils ne se prêtent jamais aux desseins de ceux qui cherchent à troubler la tranquillité intérieure de leur patrie par des révoltes. » Donc ni Turenne, ni Condé ne sont des grands hommes : leur rébellion contre le Roi ou temps de la Fronde constitue une tache ineffaçable.

Cette réserve une fois faite, l'abbé de Saint-Pierre expose avec sympathie les belles actions du maréchal, prend son parti contre Louvois, loue sa patience et sa modestie, décrit sa fin glorieuse : il semble regretter de ne pouvoir l'admirer davantage.

Le président Hénault et l'abbé de Saint-Pierre demeurent des annalistes plus que des historiens. Seul Voltaire apporte un point de vue critique. Il eut sur Turenne des informations personnelles, ayant fréquenté dans sa jeunesse ses petits-neveux, le cardinal d'Auvergne et le duc de Bouillon, mais ne se laissa point impressionner par la tradition familiale. La conception psychologique à laquelle il devait aboutir dans *le Siècle de Louis XIV* s'élabora lentement. Au temps de *la Henriade*, en 1723, Voltaire ne voyait encore en Turenne que

> ... de Condé le généreux rival,
> Moins brillant, mais plus sage et du moins son égal.

En 1735 il portait sur lui dans sa *Correspondance*, à l'occasion du livre de Ramsay, un jugement sommaire et humoristique : « Il a eu jusqu'à sa mort des maîtresses qui se sont moquées de lui : il a trahi le Roi à la tête des armées : il a dit le secret de l'État à une jeune femme : il a été battu cinq ou six fois : avec tout cela, *je crois que c'est un des plus grands hommes que nous ayons eus.* » Évidemment Voltaire est influencé par le goût anecdotique de son temps, et il tient trop compte des commérages de cour. Mais son héros s'annonce comme plus vivant que celui de Ramsay. Moins sévère que l'abbé de Saint-Pierre, Voltaire ne lui refuse pas le titre de grand homme.

Par contre sur un point particulier de la vie de Turenne, sa conversion — et c'était à prévoir — Voltaire semblait devoir être intraitable : il se refusait dès 1735 à croire à la sincérité de son abjuration. « J'en reviens toujours à dire que Turenne a changé de religion, ou par faiblesse, ou par intérêt : car je ne crois pas à un changement par conviction. ».

En 1751 parut *le Siècle de Louis XIV*. Plus nuancée que dans la *Correspondance*, l'appréciation de Voltaire relativement à la conversion de Turenne ne s'était guère transformée. « Aucun protestant, écrivait-il, et *même aucun philosophe* ne pensa que la persuasion eût fait ce changement dans un homme de guerre, dans un politique âgé de cinquante années, qui avait encore des maîtresses. » Turenne a-t-il donc abandonné le calvinisme dans l'espérance de devenir connétable? Voltaire n'ose pourtant l'affirmer. « *Il était possible aussi que cette conversion fût sincère.* Le cœur humain rassemble souvent la politique, l'ambition, les faiblesses de l'amour, les sentiments de la religion. » Mais ce retour au scepticisme critique ne durera pas, et voici l'opinion définitive de Voltaire. « Il était très vraisemblable que Turenne ne quitta la religion de ses pères que par politique : mais les catholiques, qui triomphèrent de ce changement, ne voulurent pas croire l'âme de Turenne capable de feindre. » Telle est la pensée intime de Voltaire, et il la manifeste encore dans une lettre qu'il écrivit en janvier 1752 au président Hénault, pour se disculper du reproche d'injuste sévérité. « Si vous pouvez croire sérieusement que le vicomte de Turenne changea de religion à cinquante ans par persuasion, vous avez assurément une bonne âme. Cependant si en faveur du *préjugé* il faut adoucir ce trait, de tout mon cœur ! Je ne veux point choquer d'aussi grands seigneurs que les préjugés. » Dans les éditions successives du *Siècle de Louis XIV*, Voltaire se garda d'ailleurs d'en rien faire.

Restait à retracer la carrière de Turenne et à porter sur lui un jugement d'ensemble. Voltaire n'a point manqué d'analyser ses talents militaires et de détailler ses victoires. Sur le ravage du Palatinat, il exprime les réflexions d'un philosophe qui a « plus d'humanité que d'estime pour les exploits de la guerre ». « Turenne aimait mieux, ajoute-t-il, être appelé le

père des soldats qui lui étaient confiés que des peuples qui selon les lois de la guerre sont toujours sacrifiés. Tout le mal qu'il faisait paraissait nécessaire : sa gloire couvrait tout. » Dans cette thèse excessive, Voltaire finit par s'éloigner presque autant de la vérité, quoique dans un sens opposé, que Ramsay et Raguenet. Mais un choc en retour ne tarde pas à se produire : l'horreur du dogmatisme et la crainte des affirmations faciles l'emportent chez Voltaire sur les *préjugés philosophiques* eux-mêmes. « D'ailleurs, conclut-il, les soixante et dix mille Allemands qu'il empêcha de pénétrer en France y auraient fait beaucoup plus de mal qu'il n'en fit à l'Alsace, à la Lorraine, au Palatinat. »

La mort de Turenne est racontée par Voltaire en détail : « Il n'y a personne, déclare-t-il en manière d'explication, — et c'est là un précieux renseignement sur la renommée posthume du maréchal — qui n'en sache les circonstances, mais on ne peut se défendre d'en retracer les principales, *par le même esprit qui fait qu'on en parle encore tous les jours.* » La constatation de la popularité de Turenne amène Voltaire à cette réflexion que n'eût point désavouée un conventionnel. « Il est très rare que sous un gouvernement monarchique, où les hommes ne sont occupés que de leur intérêt particulier, ceux qui ont servi la patrie meurent regrettés du public. » En conclusion Voltaire reconnaît que Turenne eut en dépit de ses défaites la réputation du plus habile capitaine de l'Europe, et que malgré l'incendie du Palatinat, « il conserva la réputation d'un homme de bien, sage et modéré, parce que ses vertus et ses grands talents, qui n'étaient qu'à lui, devaient faire oublier des faiblesses et des fautes qui lui étaient communes avec tant d'autres hommes. »

En somme Voltaire, tout en réagissant contre l'adulation des historiographes officiels, ne se défendait pas d'une vive sympathie à l'égard de Turenne, suscitée par ses qualités privées plus encore que par ses talents militaires. Plus réaliste que Ramsay et Raguenet, il se refusait à considérer Turenne comme parfait, mais dans l'ensemble il ne modifiait pas sensiblement le portrait classique du grand homme, introduisant quelques retouches et quelques variantes, sans détruire la légende, ni même la heurter de front.

*
* *

L'abbé de Saint-Pierre, le président Hénault, Voltaire constituent des exceptions. Pour leurs contemporains, Ramsay et Raguenet feront loi. C'est d'après leurs biographies que philosophes et écrivains étudieront Turenne : c'est dans leurs livres qu'ils chercheront des thèmes de réflexion. Il convient de glaner chronologiquement dans leurs écrits, sans tenter d'ailleurs de faire une moisson complète : ainsi nous apparaîtra comme en un miroir brisé l'image que le XVIIIe siècle se fit de Turenne.

Ce ne fut qu'en 1787 que parurent les *Loisirs d'un ministre* du marquis d'Argenson, confrère au Club de l'Entresol de l'abbé Saint-Pierre et de Ramsay : mais leur composition date de 1736. Le thème initial de d'Argenson, encore voisin du Grand Siècle, c'est le parallèle entre Condé et Turenne, qu'il transforme à sa manière. La supériorité militaire de Turenne « a pu être balancée par celle de Condé », mais il l'emporte sur son rival « par les qualités de son cœur »... « Ce héros à la guerre était un particulier doux et aimable dans la société. » Sa conversion ne fut inspirée ni par l'ambition, ni par l'intérêt. « Il fut également pleuré des soldats et du peuple, éloge qu'aucun général n'avait mérité depuis les beaux temps de la République et de l'Empire romain. » Dans ce jugement, qui constitue la monnaie courante de l'opinion du temps, une seule note originale insuffisamment développée et justifiée à notre désir! « Il portait dans les conseils le même sang-froid que dans les batailles. »

Les *Réflexions et Maximes* de Vauvenargues virent le jour en 1746. « *Le plus sage et le plus courageux de tous les hommes*, M. de Turenne, a respecté la religion, et une infinité d'hommes obscurs se placent au rang des génies et des âmes fortes, seulement à cause qu'il la méprisent. » C'est en tant que moraliste chrétien que Vauvenargues, fidèle à la tradition des Fléchier et des Mascaron, des Nicole et des Rapin, exprime sa sympathie pour Turenne, et l'attitude du maréchal à l'égard de la religion est pour lui un témoignage, comme les paroles de Condé mourant.

Dans Montesquieu et dans Jean-Jacques Rousseau nous trouverons une interprétation plus personnelle encore de Turenne. Quelque admirateur qu'il fût de l'antiquité, Montesquieu dans ses *Pensées* [1] reconnaît volontiers que « nous n'avons pas laissé d'avoir en France de ces hommes rares qui auraient été avoués des Romains ». Il en dresse une curieuse liste, où à côté de saint Louis, de Tanneguy du Châtel, de Louis XII, figurent Henri IV, Condé, et enfin Turenne. « Turenne, écrit Montesquieu, n'avait point de vices », et il ajoute en une antithèse précieuse : « Peut-être que s'il en avait eu, il aurait porté certaines vertus plus loin. » La conclusion est une amplification du mot célèbre de Montecuculli : « Sa vie est un hymne à la louange de l'humanité. » Par delà ses vertus nationales, Turenne apparaît donc à Montesquieu comme un modèle pour l'univers entier. Ce n'est plus seulement un héros de l'ancienne Rome, c'est un citoyen du monde.

Plus encore que Montesquieu, Jean-Jacques Rousseau a le culte de Turenne. Il le connaît — un passage de l'*Émile* nous l'enseigne — par la lecture du livre de Ramsay. Rousseau voit en Turenne « un des plus grands hommes du siècle dernier »; moins sévère que Voltaire, il sait gré à Ramsay « de rendre sa vie intéressante par de petits détails »; pourtant il ne se déclare point satisfait : l'essentiel en effet, c'est non seulement de faire connaître Turenne, mais encore de le faire aimer. Et pour montrer combien Ramsay est incomplet, Rousseau cite une anecdote par lui omise — et que l'on ne trouve nulle part ailleurs, croyons-nous, que dans l'*Émile* — celle du domestique qui frappe familièrement Turenne, le prenant pour un de ses camarades, et que le maréchal gronde avec bonhomie. Et Rousseau dénonce avec éloquence toute la valeur pédagogique et morale de semblables traits de « douceur d'âme ». Mais il va plus loin. Ce qu'il eût désiré en effet trouver dans le livre de Ramsay, ce n'est point un Turenne idéalisé, mais un Turenne naturel, avec ses faiblesses comme avec sa grandeur. Or, les petitesses sont omises. Rousseau en cite quelqu'une, qu'il a apprise non dans Ramsay, mais peut-être dans la tradition orale.

1. Éd. Laboulaye, t. VII, p. 164.

Turenne était très vain de sa naissance et de son nom. « Songe, s'écrie-t-il en s'adressant à son disciple, que c'est le même Turenne qui affectait de céder partout le pas à son neveu, afin qu'on vît bien que cet enfant était le chef d'une maison souveraine. Rapproche ces contrastes, aime la nature, méprise l'opinion et connais l'homme. » Ainsi par un détour imprévu, la vie de Turenne fournit à Rousseau des exemples pour la démonstration de ses théories psychologiques et pédagogiques. Ce qu'il reproche à son biographe, c'est d'avoir représenté un héros affadi, alors qu'une des principales qualités de ce dernier était de ne point déguiser sa nature.

C'est dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, qu'achève de se développer le culte des grands hommes, et qu'il prend un caractère en quelque sorte officiel. Turenne en bénéficia moins que d'autres peut-être, Fénelon, Descartes ou Catinat, mais fut cependant loin d'être oublié. En 1746 déjà, dans la série des *Vies des hommes illustres de la France*, inaugurée par d'Auvigny, l'abbé Pérau consacre à Turenne un volume d'ailleurs médiocre, pillé de Raguenet et de Ramsay. En 1768, le *Dictionnaire des portraits historiques* accorde à Turenne une notice élogieuse, faite surtout d'anecdotes.

Pourtant le nom de Turenne, moins favorisé que ceux de Duguay-Trouin et de Catinat, ne figure pas dans les sujets d'éloges, mis au concours par l'Académie française depuis 1758. Omission qui s'explique à une époque où l'on cite encore couramment les oraisons funèbres de Fléchier et de Mascaron, et peut-être aussi par la survivance de la famille de Bouillon, dont on redoutait l'orgueilleuse susceptibilité, toutes les fois qu'il était question de la vie de son glorieux ancêtre. Il est vrai que dans son *Essai sur les éloges*, en 1773, Thomas, le spécialiste du genre, n'oublie pas de mentionner Turenne, « cet homme si célèbre, si regretté par nos aïeux ». En quelques lignes pompeuses et balancées, il donne un raccourci de son panégyrique. C'est le héros, « *qui dans le siècle le plus fécond en grands hommes* n'eut point de supérieur et ne compta qu'un rival : qui fut... aussi estimé pour sa probité que pour ses victoires : à qui on pardonnait ses fautes, parce qu'il n'eut jamais ni l'affectation de ses vertus, ni celle de ses talents..., *le seul homme depuis Henri IV, dont la mort ait*

été regardée comme une calamité publique par le peuple, le seul depuis Duguesclin, dont la cendre ait été jugée digne d'être mêlée à la cendre des Rois, et dont le mausolée attire plus nos regards que celui de beaucoup de souverains dont il est entouré. » N'est-ce pas là le résumé de presque toutes les idées et tous les sentiments qui se groupèrent autour du souvenir de Turenne, depuis la fin du XVIIe siècle jusqu'aux débuts de la Révolution?

Des éloges et des panégyriques doivent-ils suffire pour conserver la mémoire des hommes illustres? Ce n'est pas l'avis des contemporains de Louis XVI, dont beaucoup réclament des statues pour les héros de la France. Déjà Ansquer de Londres, en ses *Variétés philosophiques et littéraires*, exprimait le désir qu'on dressât sur la place des Victoires les effigies de Turenne et de Colbert, de Lamoignon et de Corneille. Turenne figure avec Fénelon, Pascal, Condé, Duquesne, Tourville, Vauban, dans la liste des célébrités, dont Louis XVI eût voulu dresser les statues dans la galerie réunissant le Louvre et les Tuileries. Enfin c'est sous Louis XVI que fut élevé à Sasbach un monument commémoratif, dans le champ même où était tombé le maréchal.

L'histoire, bien que mal éclaircie dans les détails, en est curieuse, et révélatrice du culte que témoignait pour Turenne le XVIIIe siècle finissant [1]. A en croire Raguenet, « les Allemands ne voulurent jamais labourer l'endroit où il a été tué, comme si l'impression de son corps avait rendu cet endroit sacré ». On prétend qu'au cours du XVIIIe siècle, à une date imprécisée, fut placée en souvenir une pierre triangulaire en grès rouge, sur laquelle était gravée une inscription trilingue, qui fut demandée à l'auteur de l'*Alsatia illustrata*, Schœpflin, professeur à l'Université de Strasbourg.

En 1780 le cardinal Louis de Rohan, évêque de Strasbourg, visita Sasbach et décida d'y faire bâtir un monument. Prit-il de lui-même cette initiative, c'est ce que conteste, en une lettre il est vrai de 1806, un ancien colonel, Roche-Dragon [2], qui déclare avoir représenté au cardinal de Rohan « combien il

1. Bourelly, *Correspondant*, 1901 ; Funck-Brentano, *Revue des Études historiques*, même année.

2. Henri Malo, *Feuilles d'Histoire*, 1er août 1913.

était indécent que l'on foulât tous les jours le lieu où le grand Turenne fut tué ». Le même Roche-Dragon, nommé colonel en 1781 du régiment d'Eu-infanterie, s'aperçut qu'il se trouvait à la tête d'un des anciens régiments de Turenne en garnison à Lille, obtint de reprendre pour lui le nom et la devise du maréchal et fit de la bénédiction des nouveaux drapeaux « une cérémonie religieuse et auguste, où l'éloge de ce héros fut prononcé par le P. Decaën ». Une nouvelle oraison funèbre venait ainsi s'ajouter à celles du XVIIe siècle !

Le monument élevé à Sasbach sur l'ordre du cardinal de Rohan, sous quelque inspiration que ce fût, eut toute espèce de malechance : terminé en 1782, il dut être reconstruit en 1788, puis en 1801 par le général Moreau, et enfin en 1829. Ainsi fut complétée la commémoration de Turenne, déjà effective par le tombeau qu'avaient bâti au XVIIe siècle Marsy et Tuby sur les dessins de Lebrun en l'église de Saint-Denis.

***

Survint la Révolution. Jusqu'en 1795 sévit une violente et instinctive réaction contre tout ce qui rappelait le souvenir de la royauté abolie en 1792. Par décret inséré au *Moniteur*, à la date du 2 août 1793, la Convention ordonna l'exhumation des corps ensevelis à la basilique de Saint-Denis, et le 12 octobre le tombeau de Turenne fut ouvert. Ses restes furent déposés à la sacristie, où les visiteurs purent les voir, moyennant rétribution, pendant plus de huit mois, puis à la demande du botaniste Desfontaines furent transportés au Muséum d'histoire naturelle, où ils demeurèrent jusqu'en 1799.

Dès 1796 une protestation se fit entendre contre ce sacrilège au Conseil des Cinq-Cents dans la séance du 15 thermidor an IV (2 août). « Turenne, déclara Dumolard, député de l'Isère, vécut sous un roi : mais ce fut l'erreur de ce siècle, et non le crime de ce héros : ses préjugés furent ceux du temps où il vivait : ses vertus furent à lui. » Non point, concluait-il avec prudence, « que je veuille demander que vous honoriez la mémoire de Turenne : je propose seulement de ne pas diminuer quelque chose de votre suprême gloire en

l'oubliant. » On décida, mais sans résultat effectif, de transporter le corps de Turenne en un lieu plus convenable et plus décent.

La proposition de Dumolard ne fut réalisée qu'en août 1799 [1], et à la sollicitation d'Alexandre Lenoir, créateur dans le vieux cloître des Petits-Augustins du *Musée des Monuments français*. Une campagne de presse précéda l'arrêté du Directoire du 27 germinal an VII, pris en conformité avec le rapport de François de Neufchâteau, ministre de l'Intérieur. Dans la *Clef du Cabinet des Souverains*, journal de Panckoucke, avait paru le 21 brumaire (11 novembre 1798) une lettre à François de Neufchâteau, sous les initiales C. B., qui désignent vraisemblablement Caron de Beaumarchais. L'auteur y manifestait son indignation d'avoir trouvé au Muséum « au coin d'un laboratoire de chimie, dans la poussière des fourneaux, des matras et des matériaux servant à des distillations, le corps exhumé de Turenne... Qu'aurait dit Montecuculli de voir son vainqueur figurer au milieu d'une ménagerie? » Il demandait que la dépouille mortelle de Turenne allât rejoindre au *Musée des Petits-Augustins* son monument funéraire qui y avait été recueilli. « Ce rapprochement désirable de Turenne avec son tombeau » rappellerait, « qu'avant que l'on eût érigé ce grand royaume en République, la mort seule avait le pouvoir d'y ramener les classes privilégiées à cette égalité que la République consacre ». Enfin il fallait « prouver à tous les penseurs de l'Europe que la nation française est loin de partager la barbarie qui nous a privés en peu d'heures des monuments de douze siècles ».

Avant même l'intervention de Lenoir, la protestation de Beaumarchais trouva écho. Il lui fut répondu dans la *Clef du Cabinet des Souverains* le 15 novembre 1798 par Pierre Justein, « adjoint au génie militaire ». « Turenne, écrivait Justein, doit avoir un temple dans le cœur de tout homme sensible et vertueux, *qui a lu les traits qui caractérisent sa vie*. Quel homme fut plus grand? quel homme fut plus modeste? En lisant la vie d'Alexandre, de Scipion, d'Hannibal, on est saisi d'admiration : en lisant celle de Turenne, on est atten-

1. Aulard, *Paris sous la réaction thermidorienne et le Directoire*, V, p. 471.

dri. » Viennent ensuite des preuves, des anecdotes, et le rappel de l'hostilité de Turenne « au despotisme ministériel ». Ainsi se justifie le jugement final. « La vie morale de Turenne sera toujours le modèle le plus parfait pour l'homme sensible, pour l'honnête homme, pour le bon citoyen. » C'est l'achèvement par le civisme et la sensibilité révolutionnaire de la déformation historique de Turenne. Mais l'hagiographie du XVIIIe siècle avait seule rendu possible cette conclusion.

François de Neufchâteau céda à toutes ces raisons. A Turenne furent associés — étrange rapprochement — Molière et La Fontaine : tous trois devaient être réunis « dans une espèce d'Élysée, qui serait pour eux comme le portique du Panthéon », à savoir le jardin du *Musée des Monuments français*. Le 20 messidor (10 juillet), le corps de Turenne fut déposé dans un sarcophage établi sur les dessins d'Alexandre Lenoir. L'état des finances de la République ne permit point de translation solennelle.

Cette mesure provisoire fut complétée en 1800 par la volonté toute-puissante de Napoléon Bonaparte, devenu Premier Consul. On sait quelle admiration Bonaparte avait pour Turenne, dont à Sainte-Hélène il commenta les campagnes, à l'égal de celles de Frédéric II. Entre temps avait été réédifié dans l'ancienne église des Invalides, devenu Temple de Mars, le mausolée de Saint-Denis. Ce fut là, par le transport en grande pompe du corps de Turenne, que s'acheva, le cinquième jour complémentaire de l'an VIII, c'est-à-dire le 22 septembre 1800, l'apothéose du maréchal : la Révolution finissante adoptait ainsi une des gloires du règne de Louis XIV, et renouvelait au nom de la Nation la consécration royale qui lui avait été donnée deux siècles auparavant par l'ensevelissement à l'abbaye de Saint-Denis.

Les détails de la cérémonie nous sont bien connus. Dans le cortège figurait un cheval pie « pareil à celui que montait Turenne..., conduit par un nègre vêtu de la même manière que celui de Turenne ». Tant étaient vivantes à cette époque les moindres particularités anecdotiques de la vie du grand homme ! Plusieurs allocutions furent prononcées, qu'inséra dans ses numéros du début de vendémiaire le *Moniteur universel*, journal officiel de la République consulaire.

« Ce n'est pas sans regret, s'écria le sensible Lenoir, au moment où le corps partait du *Musée des Monuments français*, que je quitte ce héros : mes larmes vous l'annoncent ! » Plus intéressant que les effusions de Lenoir, fut le discours au Temple de Mars de Lazare Carnot, ministre de la Guerre. Il glorifia Turenne « naturalisé » par la République, et célébra « le gouvernement, qui se fait une étude d'acquitter la Nation envers ses anciens bienfaiteurs..., qui n'a point d'intérêt à étouffer leur souvenir ». « Turenne, ajoutait Carnot, vécut dans un temps où le préjugé plaçait des distinctions imaginaires au-dessus des services les plus signalés : il sut faire disparaître l'éclat de son rang par celui de ses victoires. »

Après cette concession faite à l'esprit de l'époque, voici qui est plus caractéristique, et en quelque sorte révélateur de la place tenue par Turenne dans l'opinion et l'éducation au XVIIIe siècle. « Je ne répéterai point, s'écrie Carnot, *ce que l'histoire apprit à chacun de nous dès son enfance*, les actions de Turenne, les détails de sa vie militaire, ni les détails plus intéressants peut-être encore de sa vie privée. » Satisfait de cette prétérition, Carnot cite quelques anecdotes empruntées à Ramsay ou Raguenet. Il conclut par le définitif rattachement de Turenne à la cause révolutionnaire. « De nos jours, Turenne eût été le premier à s'élancer dans la carrière qu'ont parcourue nos phalanges révolutionnaires. » Il ne s'est pas battu en effet pour la royauté, « pour le maintien du système politique alors dominant », mais pour la France, « pour la défense de son pays, indépendante de tout système ». Turenne est avant tout un patriote et un « héros républicain », comme les Dampierre, les Dugommier, les Joubert, les Desaix, les La Tour d'Auvergne, tombés sur les champs de bataille de la Révolution. C'est ainsi que son image continue à se transformer, et qu'elle s'enrichit d'un nouvel élément.

Le lendemain, 1er vendémiaire an IX, les fêtes recommencèrent à l'occasion de l'anniversaire de la fondation de la République, et en l'honneur de Kléber et de Desaix. Turenne y fut associé. Au Temple de Mars, en face du buste de Turenne, et en présence du Premier Consul, un grand discours, plus spécialement politique, fut prononcé par Lucien Bona-

parte, ministre de l'intérieur. « Ne dirait-on pas, s'écria Lucien, que les deux siècles en ce moment se rencontrent et se donnent la main sur l'auguste tombe de Turenne?... C'est un exemple pour nos descendants : qu'ils respectent le souvenir des héros jusqu'à la postérité la plus reculée ! Les mœurs, les usages, les lois varient sans cesse...; l'héroïsme et la vertu sont de tous les siècles. »

Cette fusion dans le souvenir français de l'ancien régime et du nouveau, cette reconstitution peut-être artificielle de la continuité de l'unité nationale étaient évidemment conformes aux plans politiques de Bonaparte. Le temps n'était plus où paraissait suspect tout ce qui était antérieur à 1789. D'ailleurs un héros militaire, et surtout un héros citoyen, risquait de n'apparaître aux Français de 1800, admirateurs de Washington et de Bonaparte, que comme un précurseur du Premier Consul. « De cette solennité, qui appartenait à Louis XIV et à Turenne, écrivait avec mauvaise humeur l'ex-émigré de Norvins, en parlant de la cérémonie du transfert au Temple de Mars, il ne resta que Bonaparte. » L'exagération était flagrante, mais Bonaparte ne pouvait que tirer profit de cet hommage rendu au grand général de la monarchie française, modèle de toutes les vertus civiles et privées [1].

***

Telle fut dans ses grandes lignes l'histoire posthume de Turenne jusqu'en 1800. Quand après 1800, par la diminution de la culture classique, les Fabius, les Brutus, les Scipion, si familiers aux générations d'avant 1789, seront progressivement oubliés, le Turenne de Fléchier, de Mascaron et de Ramsay, héros laïque et religieux à la fois, tendra de plus en plus à les remplacer : il restera vivant, comme on l'eût écrit au temps du Consulat, dans le Panthéon des gloires nationales, et c'est à l'idéalisation légendaire du XVIIIe siècle, si peu entamée par Voltaire, qu'il le devra.

CAMILLE-GEORGES PICAVET

SUZANNE ET LE PLAISIR[1]

XI

— Eh ! bien, — dit Bernard à François, — nous sommes d'accord?

— Sur le principe ! — répond François ; — mais, pour le reste, il faut causer.

— Parbleu ! nous sommes là pour ça.

Bernard se fût attendu à de vifs remerciements : or, il avait en face de lui un homme un peu guindé, qui n'entend que traiter une affaire et n'incline pas vers le sentiment la défense ni le calcul de ses intérêts bien comptés. Si Bernard en éprouve un léger froissement, c'est qu'il a cru que sa générosité lui vaudrait l'un de ces menus triomphes que les gros manieurs d'argent se procurent sans peine et dont ils sont friands. Mais il se dit que, prise de ce biais, la conversation sera plus commode. Enfin, l'air fat et provocant de François l'amuse ; et il songe :

« Ces cocus sont extraordinaires ! »

Ce François qui pleurait hier, au moment d'accepter l'offre de Bernard, et qui maintenant substitue à tant de faiblesse un orgueil pointilleux, c'est le même garçon. Mais hier, devant sa femme trop jolie et devant sa sœur analogue à

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 août et 1er septembre 1921.

sa conscience, il capitulait péniblement. Ce qu'il fait à présent et avec un entrain résolu, c'est de modifier l'anecdote à son gré et d'en ôter le caractère désobligeant. Bref, il n'accepte pas un cadeau ; mais il passe un marché. Voilà ce que Bernard ne comprend guère ; et Bernard ne sent pas ce qu'il y a de dignité blessée dans l'arrogance de François.

— En somme, — dit François, — tu cherches un directeur...

— Ce n'est pas le mot. Car on ne cherche pas un directeur : on le choisit. Tu penses bien que j'ai des candidats, entre lesquels je n'ai qu'à jeter mon dévolu. Mais Suzanne me dit...

François l'interrompit, d'une manière à montrer qu'il ne voulait pas que le nom de Suzanne et son intervention fussent pour rien dans cette affaire :

— Il faut savoir si je vaux mieux ou moins qu'un autre.

— Sans doute ! Mais tu me permettras de te dire que nos vieilles relations d'amitié pèsent aussi dans la balance?

— Je le veux bien. Mais, si tu m'embauches, c'est que tu as besoin de mes services?

— Je le veux bien ! Mais il ne me gêne pas de penser que les miens ne te sont ni désagréables ni tout à fait inutiles.

Et Bernard avait envie d'envoyer au diable un tel chicaneur, emberlificoté d'un singulier pédantisme moral et qui manquait par trop de bonhomie dans l'art de recevoir des bienfaits. Le souvenir de Suzanne et la promesse qu'il avait consentie à cette aimable créature l'engageaient à la complaisance. Il essaya d'une rondeur qu'il trouvait que François aurait dû avoir le premier :

— Laissons tout ça ; et parlons franc. Je sais très bien ce que tu vaux. Je connais ton intelligence et ton activité. Puis notre amitié — j'y reviens — me rendra plus facile avec toi une collaboration de tous les jours. Il est possible que d'autres aient une expérience plus avertie du rôle qui revient à un directeur d'usine. Mais, directeur ou non, tu seras mon collaborateur ; et nous ferons de bonne besogne.

— Directeur ou non : qu'est-ce à dire? — reprit François.

— Tu tiens au titre? Tu l'auras.

— Et aux attributions.

— Les attributions, c'est à répartir entre toi et moi. Nous verrons ! Tu veux de l'initiative? Tu en auras. Mais tu n'exiges pas non plus que j'abdique entre tes mains? Et, puisque voici posée la question sur le terrain des réalités, j'en profite pour t'avertir en deux mots : pas de bêtises !

François se rebiffa :

— Que veux-tu dire?

— Entends-moi bien. Si tu entres chez moi, — et je le désire de tout mon cœur, — ce n'est pas pour y essayer de nouvelles méthodes économiques et sociales. Sur l'avenir et le progrès de l'industrie, tu as tes idées, j'ai les miennes. Eh ! bien, tu sacrifies tes idées aux miennes : là-dessus, je suis net et catégorique.

— Tu as tort, répondit François.

Il ne doutait pas d'avoir à céder sur ce point : c'était l'une des capitulations qui, la veille, lui avait le plus coûté, jusqu'à lui tirer les larmes des yeux. Mais il ne protesta que pour la forme, et la faiblesse de sa protestation suffit à rassurer Bernard, qui insista pourtant :

— Non ! Tu entres chez moi pour travailler dans les conditions actuelles de la vie sociale. Mon usine n'est pas un atelier de philosophie, un terrain d'essai ni, comme on dit, un creuset où se prépare la société future : c'est un endroit où je gagne de l'argent ; tu y entres pour gagner de l'argent.

— Combien? — demanda François.

— A la bonne heure : voilà parler !

Et, si François rougit un peu, Bernard en fut content. Il répondit :

— Le directeur que tu remplaces, et qui était chez moi depuis vingt ans, avait cinquante mille francs : il avait ça depuis deux ans.

— Et une part des bénéfices?

— Rien du tout !

— Je ne marche pas ! — dit François.

Bernard trouva qu'il manquait de modestie.

— Ça, — reprit-il, — c'est un point sur lequel je ne transigerai pas. Je paye mes ouvriers, mes employés. Je rétribue le travail ; mais, quant aux bénéfices, c'est pour le capital : et c'est pour moi. Tu as d'autres idées; seulement, n'oublie pas

l'article premier de nos conventions : le sacrifice de tes idées aux miennes. Et, bref, tu ne seras chez moi qu'un directeur appointé. C'est le principe !

— Eh ! bien, — répartit François, — laissons les principes. Mais il me faut quatre-vingt mille francs : que ce soit le chiffre de mes appointements ou le chiffre de mes appointements accru de quelque part aux bénéfices, ça m'est égal, au bout du compte.

— Je ne te prendrai plus pour un idéologue ! — dit Bernard.

Et il éclata de rire. François voulut bien rire avec lui, quoiqu'il eût précédemment le ton du salarié qui récrimine. Ce ton plaisait à son orgueil : s'il consentit à se relâcher d'une morgue bientôt gênante, c'est qu'on a beau tenir au personnage que l'on joue, le naturel vous revient par moments et aussi le sentiment du ridicule. François s'aperçut qu'en réclamant ses quatre-vingt mille francs de salaire, il n'était pourtant pas un ouvrier qui revendique son pain quotidien, le beurre avec. La gaieté de Bernard lui fournit la meilleure occasion de revenir à la simplicité.

— Quatre-vingt mille francs? — dit Bernard. — Tu vas un peu fort. Écoute : je ne peux pas. Tu m'en vois désolé ; mais, non, je ne peux pas.

— C'est trente mille francs de plus à compter sur tes frais généraux.

— Une misère?

— Je le crois !

— Tu n'en sais rien ! Et puis, je ne suis pas seul, dans mon affaire : notre vieux Turnèbe y est pour une part...

— Oh ! — dit François ; — Turnèbe...

Et Bernard derechef éclata de rire : il n'admettait pas sans allégresse que le mari de Suzanne traitât négligemment le mari de Francine...

— J'avoue que Turnèbe me coûte plus de trente mille francs, l'animal ! Mais ce n'est pas la même chose...

— Non ! — répliqua François, d'un air pincé.

— Mais non : Turnèbe, c'est le capital ; et toi tu n'es que le travail... Assez plaisanter ! Il est bien certain que je suis le maître chez moi. Turnèbe a l'heureuse délicatesse, et il

fait bien, de ne pas se mêler de ce qui ne le regarde pas : le jour qu'il ne se fierait plus à moi, je lui rendrais son argent. Je n'ai aucun besoin de lui ; et le terme de nos engagements est passé depuis quelque temps. Mais, quoi ! tu sais que je suis tenu, envers ce bonhomme, à des égards un peu...

— Particuliers ! — dit François, qui se délectait à la confidence.

On ne parle pas de corde dans la maison d'un pendu. François se rassurait et, pour un peu, se fût rengorgé, d'une façon naïve et absurde. La confidence de Bernard, qui ne lui apprenait rien touchant les amours de Francine et de Bernard, lui parut la preuve que Suzanne, tout imprudente qu'elle fût, n'était pas coupable, ou ne l'était pas encore, et ne le serait pas, s'il avait soin d'y veiller.

Or, c'était son idée, naguère assez juste et qui n'avait que récemment cessé de l'être, que Suzanne ne lui échapperait que pour le plaisir, et non l'amoureux plaisir, mais la facilité de satisfaire tous ses caprices de frivole. Car il se persuadait à son dam que les sens n'étaient pas ce qui la tourmentait beaucoup ; il se croyait aussi malin qu'un autre et ne se figurait pas que Bernard, ôté la fortune, la dût séduire plus que lui. C'est pour cela qu'il voulait de l'argent. Et, puisque Bernard, bon garçon, ne balançait pas de parler cœur, il s'attendrit :

— Je te comprends à demi-mot. Seulement, moi...

— Vas-y, mon vieux ; je t'écoute, — dit Bernard avec bienveillance.

— Je ne suis pas riche !... Tu aurais beau jeu pour me répondre que ce n'est pas ton affaire et que tu t'en fiches...

— Allons ! Pas de gros mots !...

— J'ai quarante mille livres de rente ou un peu plus. Ce n'est pas la misère, pour moi. Mais, pour Suzanne, c'est la misère. Si je te demande quatre-vingt mille francs, j'ai fait mes comptes : il nous faut ça. Ou bien, je la priverais de ce qui est son besoin, son atmosphère... C'est un petit être... Il est possible que je me sois marié un peu imprudemment...

— On se marie toujours imprudemment : tu n'as rien à te reprocher. Mais, quatre-vingt mille francs, ça ne se trouve pas. Je connais mieux que toi les affaires et je t'assure...

— Alors, nous irons en province.

— En province, encore moins qu'à Paris !

— Mais on dépense moins : nous partirons.

Cette menace de partir pour la province et d'emmener Suzanne loin de Paris, Bernard se demanda si ce n'était pas un sale chantage et qui ravalait François au plus bas niveau. Il l'interrogea : non, l'affaire d'Albi n'était pas une invention ni une chimère. François ne refusa point de montrer des lettres de ces industriels de Manchester, qui lui offraient quarante mille francs, une part aux bénéfices, un engagement pour dix années et, pour le cas d'une rupture, un fort dédit.

— Mais, si tu veux que ta femme s'amuse, — reprit Bernard, — tu ne vas pourtant pas l'exiler dans un coin de province?

— Ah ! que veux-tu? — répondit François.

Et il le dit avec un accent de rude énergie et de résolution chagrine. Il reprit :

— D'ailleurs, ces quatre-vingt mille francs, j'ai conscience de les valoir. Si ce n'est pas ton avis, tu es juge. Dis-le.

Il éprouvait une espèce d'embarras ou de honte à laisser la question passer au sentiment, lorsqu'il s'était promis de ne parler que d'affaires ; et il redevenait orgueilleux et quasi brutal, par timidité. Les circonstances voulaient qu'il se crût cynique, et le fût, dans la camaraderie, tandis que son insolente fierté prouvait son inquiétude et sa pudeur alarmée. Voilà ce que Bernard n'entendait pas et qui l'impatientait.

— Je verrai, — dit-il.

— Bon ! Mais sans retard.

Bernard ouvrit la bouche, secoua la tête, leva les bras et fit enfin le geste d'un homme qui a le projet de prendre son temps.

— C'est — ajouta François — qu'il faut que je réponde à mes Anglais.

Une nouvelle fois, cette menace de partir pour la province et d'y emmener Suzanne irritait Bernard et lui paraissait louche. Il répliqua :

— Voyons ! Tes Anglais t'offrent quarante mille francs.

— Et une part aux bénéfices !

— Médiocres, les bénéfices ; je connais leur affaire. Moi, je t'offre cinquante mille francs...

— Oui ! Mais quarante mille francs en province valent plus que cinquante mille francs à Paris, pour la vie qu'on mène !

— Oui! Mais, la vie que tu veux mener, c'est pour Suzanne, tu me l'as dit et j'en suis sûr. Et, Suzanne en province, tu n'y songes pas !

— Ça, — dit François, — c'est mon affaire. Adieu.

Il était en colère ; il pensa rompre un dialogue désobligeant.

— Tu auras ma réponse dans deux jours, — dit Bernard avec mauvaise humeur.

Et François sut, avec un chagrin mêlé d'espoir, qu'il avait été fort habile. Bernard, demeuré seul, hésitait à rire : François le dégoûtait et aussi le divertissait. Pas un instant il ne s'avisa de le plaindre. C'est qu'il ne devinait pas ce qu'il y avait de naïf et d'involontaire dans les roueries de ce garçon. Les maris trompés sont des sots ou des coquins : ce qui les rend bien difficiles à juger est la difficulté de savoir s'ils ne sont que l'un ou l'autre ; et l'auteur de leur disgrâce est moins apte que personne à l'impartialité. Ce qui complique le problème est que le malheureux mari manque de certitude, s'il n'a point renoncé à toute décence. Et lui, François, n'était pas sûr de s'avilir, quand il cherchait à concilier son vif sentiment de l'honneur avec le soin de son ménage et le souci de le sauvegarder.

Suzanne, qui attendait impatiemment son retour, lui demanda :

— Eh ! bien, c'est fait?

— Non ; pas du tout ! — répondit François.

Et il se plut à peindre de couleurs sombres son entrevue avec Bernard : eh ! Bernard avait misérablement lésiné ; mais, lui, ne céderait pas, et d'autant moins que ces lésineries étaient un signe de mauvaise volonté. Suzanne ne pouvait croire à la mauvaise volonté de Bernard. Elle ne le dit pas. Mais François répondit à ce qu'elle ne disait pas :

— Oui ! notre ami... Des amis comme ça, qui vous prodiguent leur amitié jusqu'au moment où se pose une question de gros sous !

Suzanne apprit que ces gros sous faisaient trente mille francs. Mais elle n'avait aucune idée précise de l'argent. Elle crut bien argumenter :

— Si ce n'est rien...

— Ce n'est rien pour lui. Et, quand je dis, lui, ce n'est pas lui, mais son affaire énorme et où trente mille francs sont comme trente liards chez nous... Tant pis ! Nous irons en province.

Quant à cela, Suzanne était résolue : elle n'irait pas en province. Non, pas plus qu'elle n'était allée à Chartres pour deux jours lorsque Francois l'en avait priée ! Seulement, elle devinait la difficulté, cette fois, plus grande et quasi insurmontable. Faudrait-il se révolter, quitter François? Elle n'hésiterait pas : elle n'avait ni scrupule ni peur. Ce qui pourtant troubla un peu la netteté de son dessein fut de songer que Bernard n'était point amoureux d'elle autant qu'elle de lui et de la même façon qu'elle sentait en elle si absolue. Alors, elle aurait à subir la même déception que François notait en mots si grossiers : pour une question de gros sous, de tels amis vous abandonnent ! Ce n'étaient pas les gros sous qui tourmentaient aucunement Suzanne : mais, pour une question d'incommodité mondaine, de tels amants vous laissent voir qu'ils vous aimaient trop peu ! Certaines gens naissent avec le génie de l'argent : pauvres encore et dès avant d'avoir manié leur premier billet de mille francs, ces gaillards vous ont le sens aigu des millions et des sommes qu'on ne voit que sur le papier. Suzanne, qui n'avait point essayé l'amour de bien des manières, en savait tout le subtil et décevant manège. Elle adorait Bernard, au point de compenser par elle seule ce que Bernard ne donnait pas à leur mutuel amour; mais, sans douter non plus d'être aimée, elle redoutait de mettre à l'épreuve une ferveur dont elle était contente.

A la menace de François, elle ne répondit pas. Il reprit :

— Voyons-nous Bernard, ces jours-ci?

— Non.

— C'est dommage ! Tu aurais pu...

— Ah ! mais, non ! — répliqua-t-elle. — Je ne me mêle pas de gros sous !

Il fut au martyre ; et il gémit :

— C'est pour toi, cependant !...

— Raison de plus !

Elle n'affichait pas d'être offensée : elle l'était d'une manière que François vit avec horreur ; mais l'horreur qu'il ressentit fut à l'égard de lui-même. Alors il aurait voulu chicaner contre elle et contre lui : elle ne l'avait pas compris et, par une étrange perversité, voyait une démarche scandaleuse où il ne suggérait que l'innocente habileté d'un bavardage bien conduit! Pourtant il douta de lui et d'elle, et il se tut avec une amère et lâche tristesse.

Une chose n'était pas douteuse et arriva comme il fallait s'y attendre : c'est que Suzanne eut hâte de savoir ce que Bernard déciderait. Au bout du compte, il s'agissait de savoir si Bernard tenait à elle assez pour ne pas la laisser, à la première occasion, partir. Elle ne partirait pas : mais, lui, devait croire qu'elle partirait, et n'y point consentir et, s'il l'aimait, la garder. S'il préférait de ne la point garder plutôt que de subir un autre ennui, c'est qu'il ne l'aimait que par trop peu. Cette incertitude fit que Suzanne éprouva une impatience de curiosité, autrement excitée que celle de François, mais également vive. La diversité de leurs sentiments ne les empêcha point de guetter l'avenir avec un entrain pareil ; tous deux étaient suspendus au caprice ou au bon plaisir de Bernard.

Quand Suzanne sortit, ce jour-là, sitôt après le déjeuner, François négligea de lui demander où elle allait sans lui dire seulement au revoir.

Suzanne arriva en courant ; et elle dit à Bernard, un peu essoufflée :

— Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, que tu me laisses emmener?

Bernard, qui ne s'attendait pas qu'elle se mêlât de cette affaire, ne répondit pas tout de suite.

— Ah ! — fit-elle ; — je ne l'aurais pas cru !

Elle se laissa tomber sur un fauteuil ; elle avait les bras pendants aux deux côtés du fauteuil ; elle regardait Bernard avec des yeux effarés. Elle ne se rappelait aucunement la question de gros sous qui faisait que Bernard et François

n'étaient pas d'accord ; elle ne se souvenait pas que Bernard dût ou non prendre à son usine François. Cette ancedote positive s'était transformée, dans sa mémoire que l'amour avait rendue romanesque : elle savait seulement que Bernard, au moment de lui prouver sa ferveur ou son indifférence, ne se dépêchait pas de la sauver et, sans doute, la trahissait. La reine Bérénice, quand Tite ne la retient pas et qu'elle lui dit : « Vous êtes l'Empereur et me laissez partir », cette amante n'est pas plus affligée, ni le dépit de sa tendresse n'est pas plus douloureux. Comme Tite semblait à Bérénice tout-puissant, Bernard semblait à Suzanne le maître de sa destinée. Elle lui aurait dit : « Tu es riche et trouves que c'est trop cher de me garder ! » Mais, oubliant que l'argent fût pour quelque chose en l'occurrence, elle accusait seulement l'infidélité de Bernard qui montrait qu'il ne l'aimait plus ou ne l'avait point aimée.

Bernard, après avoir cru la comprendre et l'avoir un instant soupçonnée de mener avec François contre lui une intrigue assez laide, — car ces grands manieurs de monnaie et qu'on assiège ont facilement la manie obsidionale, — se ravisa et, dès avant de bien entendre Suzanne, se dépêcha de la consoler. Il l'appela « petite folle » et vingt noms qui sont les caresses de l'amoureux langage. Elle répétait, parmi ses pleurs :

— Tu ne m'aimes donc pas?

Si elle était venue tout droit demander les trente mille francs que voulait François, elle eût joué la comédie du vrai chagrin qui la mettait en larmes. C'est ce qui faisait que Bernard s'embrouillait et ne répondit pas jusqu'à la minute soudaine où il sentit avec l'évidence du cœur son erreur d'homme trop malin.

— Mais non ! — s'écria-t-il ; — mais non, je ne veux pas que tu t'en ailles : je te garde. Vilaine, qui en as douté !

Il n'en avait pas douté, lui non plus. Mais il ne croyait pas que François fût au point de maintenir à la rigueur son absurde et vile menace. Il pensait composer avec François, le marchander, quitte à céder en dernier recours. Suzanne lui ôtait le moyen de discuter : il fut beau joueur et Suzanne rentra chez elle très sûre de lui et très heureuse.

Ce qui gênait Bernard était un scrupule d'homme d'affaires, bon administrateur de sa fortune. Il dépensait beaucoup d'argent et avec la prodigalité la meilleure ; il aimait le plaisir et nul souci d'économie ne l'en détournait. Seulement, fût-ce au temps de sa jeunesse étourdie, jamais il n'avait permis que le désordre de son existence fît aucune apparition dans ses affaires d'industriel sérieux. Il ressemblait par là au plus grand de nos rois et grand coureur de beautés, mais qui savait leur interdire absolument la politique. Secondement, madame de Turnèbe serait assez fine pour interpréter au juste la complaisance qu'il témoignait au mari de Suzanne : ou à Suzanne, en d'autres termes ! Il redoutait la jalousie et les ressentiments de Francine.

Il arrangea les deux difficultés à la fois, comme ceci, en galant homme et qui, dans la galanterie, ne perd pas de vue ses devoirs de négociant. Il en passerait par où l'exigeait François ; et il invectivait à part lui contre de telles prétentions que réprouve une élégance moyenne de mari trompé ; mais il en passerait par là, plutôt que de perdre Suzanne et de la chagriner. François aurait ses quatre-vingt mille francs : dont cinquante mille portés au compte de l'usine ; et le supplément de trente mille incomberait à lui, Bernard, privément. C'était un cadeau qu'il faisait à son gré. Ses maîtresses n'avaient jamais été sans dépense : il en avait eu de plus onéreuses, parmi celles qui refusent d'être payées ; il n'en avait pas eu de plus jolies et attrayantes. Il raisonnait ainsi et croyait agir avec autant de précaution que de délicatesse ; il ne se disait pas que sa délicatesse était, pour Suzanne autant que pour François, injurieuse. Les âmes qui n'ont pas conservé intacte en elles-mêmes la déférence qu'un bel amour mérite, salissent leur amour et ne le savent pas. Quand Bernard eut trouvé cette solution d'un problème qui l'avait un peu importuné, il goûta le contentement qui lui était le plus habituel, de constater sa force et l'adresse de sa désinvolture.

Suzanne rentra chez elle : François l'attendait. Il n'avait point osé lui demander où elle allait : il n'osa point lui demander d'où elle venait. Il le devinait assez bien pour que la discrétion lui fût aisée. Mais il aurait voulu savoir si

Bernard cédait ou non ; la fûtée ne dit rien du tout. La fûtée n'eut rien à dire ; et, à la gaieté qu'on lui voyait, François comprit qu'elle avait gain de cause.

Il l'en détesta, et deux fois : d'être taquine, et d'avoir obtenu de Bernard ce qu'à lui n'avait pas accordé Bernard ; cette idée le pinça d'une jalousie à le faire crier. Pour se tenir d'en tirer vengeance et de refuser à la fois sa bonne fortune et le déshonneur qu'il y apercevait, il lui fallait se plonger, comme on se jette à l'eau, dans les abîmes de chagrin, dans les ténèbres de désespoir où, depuis tant de semaines, il avait sa triste habitude. C'est là qu'il s'agitait, qu'il se noyait, qu'il perdait le sentiment, la conscience et jusqu'à l'instinct de souffrir. Et c'est de là pourtant qu'il essayait de s'évader, lorsqu'il s'accrochait au stratagème de hasard, et peut-être le plus calamiteux, que lui offrissent les remous de l'ombre.

Il était bien cet homme qui se noie. Cependant, il gardait, dans son demi-égarement, une lucidité qui, par moments, le blessait, mais qu'il utilisait aussi parfois pour n'être point un jobard : et alors la fatuité le sauvait de la honte.

Bernard trouva son maître, quand il eut à signer avec François, qui ne démordit pas de réclamer un contrat pour dix ans, rédigé en bonne et due forme.

— Enfin, tu as confiance en moi? — disait Bernard.

Et François :

— On ne sait qui vit ou qui meurt !

Et le dédit?

— Du moins, — dit Bernard avec amertume, — fors le cas où tu aurais démérité?

— Mets-le ! — répondit François. — Fors le cas où, par la faute du nouveau directeur, l'usine aurait subi quelque détriment.

Bernard aurait voulu que le contrat fût de son directeur à lui, non pas à la société : François ne le voulut pas. Bernard aurait voulu que le chiffre des appointements fût alors de cinquante mille francs et, d'autre part, trente mille...

— Ça m'est plus commode. Et qu'est-ce que ça te fait?

Peu s'en fallut que François ne devinât un peu plus loin que Bernard ne l'y invitait. Bernard dut lui jeter une portion de vérité, pour qu'il s'en contentât :

— Je te l'ai dit : ces quatre-vingt mille francs me gênent à cause de Turnèbe ; et tu m'avais paru le comprendre?

— Oui ; mais je tiens à une comptabilité nette !

Bernard sourit, pour ne point se fâcher.

— Dieu que tu es embêtant ! — s'écria-t-il. — Mais passons : fais comme tu voudras ; je m'arrangerai.

Tant de complaisance aurait dû avertir François. Mais il se rengorgeait à se dire qu'il était plus fort que Bernard. Ce fut cette superbe qui le sauva dans une épreuve des plus périlleuses pour son orgueil.

Il se vanta auprès de Suzanne ; mais elle ne lui répondit que par une incrédulité qu'il ne vit pas.

Avec la gentille simplicité de son cœur tendre, elle dit merci à Bernard, d'une manière qu'il comprit que ce n'était pas pour l'argent, mais pour l'amour dont elle aimait ce témoignage. Cependant, il se donna de s'écrier :

— Ah ! l'animal !...

Elle sourit, après avoir été un peu inquiète. Les petites épouses qui trompent leurs maris ont raison de craindre que leurs maris aillent trop loin dans la vilenie, parce qu'un amant n'aime pas la femme d'un vilain. Mais Suzanne crut que, par un mot plaisant, Bernard reconnaissait en quelque façon la force dont François s'était vanté. Puis elle aimait à sourire dès que Bernard avait parlé.

XII

L'on arrivait au mois d'août. La température était inclémente. Une extrême chaleur s'établissait par à-coups ; les journées accablantes amenaient des orages qui laissaient à leur suite une tiédeur humide ; puis revenait le dur soleil. Il ne fallait pas rester à Paris. Suzanne et François devaient passer le temps des vacances chez les parents de François, dans les Ardennes. Mais François, qui entrerait en fonctions dès le 1er septembre, fut pressé de se mettre en contact avec l'usine. Il résolut de ne point s'absenter. Suzanne, qui n'avait point envie de quitter Bernard, s'écria :

— Moi non plus !

François prit pour lui cet élan de sacrifice. Il avait, depuis la réussite de son intrigue, une sérénité de confiance, dont Suzanne sut profiter. Il s'avisa de louer, pour la fin de la saison chaude, une grande villa, près de Paris, au bord de la forêt de Saint-Germain : beaucoup mieux qu'une villa, l'une de ces anciennes demeures qui restent de l'époque où la Cour passait au château de longs mois et qui sont, parmi les nouvelles architectures, des îles de bon goût, de noblesse charmante et de belle simplicité. Il y avait un porche de pierre avec un fronton sur lequel se lisaient, malgré les couches épaisses de peinture blanche, ces mots gravés : « Cache ton cœur ». Et, dans le voisinage de la Cour, c'est drôle qu'on ait cru se cacher ; puis c'est drôle que, si l'on se cache, on le dise et on l'inscrive à la porte de sa cachette. Mais l'amoureux qui avait choisi cette retraite savait peut-être qu'on n'est bien dissimulé que dans la foule et que les gens ne vous croient pas si on leur dit la vérité. Il y avait, après le porche, une petite cour carrée, pavée, avec de l'herbe qui poussait par endroits une fleurette rose ou bleue. La maison plut à Suzanne, par son bon air et sa grâce jolie. Mais elle détesta que le mobilier ne fût pas digne des murs dont les boiseries blanches gardaient un aspect d'autrefois, des planchers qui dessinaient de belles rosaces, ni du carrelage en marbre noir et blanc qui donnait au salon la plus engageante fraîcheur. Il restait un petit nombre de meubles agréablement démodés ; les autres, dont la nouveauté faisait tache de laideur, on les remisa dans les greniers avec maints tableaux criards. Il fallut, pour combler les vides, apporter de Paris ou acheter des fauteuils, des guéridons, quelques bibelots. Suzanne ne regardait pas à la dépense; et François, qui serait bientôt riche, ne l'en dissuadait pas. Il était trop heureux de la voir prendre un amusement qui vînt de lui, qui fût possible grâce à lui et grâce à l'énergie adroite qu'il avait déployée. Il savourait sa revanche, la première que lui offrît la destinée contre Bernard : son bienfaiteur? non pas ! son émule.

En peu de jours, Suzanne eut parfaitement aménagé cette aimable retraite, qui n'était à elle que pour un temps très court ; mais, comme elle ignorait le prix de l'argent, de même elle ne savait pas évaluer la durée. Puis, étant amoureuse,

elle estimait infiniment chacune de ses journées et lui voulait une beauté accomplie.

Elle eut un soin particulier d'un petit jardin sur lequel ouvrait la grande porte du salon. Ce n'était que la miniature d'un parc, dont le dessin ne se voyait plus, à cause d'une végétation que l'on avait abandonnée aux fantaisies de la nature. Elle obtint des jardiniers qu'ils refissent les allées droites et que des lignes de fleurs fussent la bordure des chemins qui menaient à un berceau de feuillage où elle permit aux arbustes et aux arbres de déployer leur folie.

Quand furent terminés ces charmants préparatifs, elle pensa s'ennuyer et en eut la crainte furtive. Bernard venait souvent ; mais il aurait fallu qu'au lieu de venir en visiteur il demeurât comme le maître du logis et l'amant qui ne s'en va plus, le cœur caché. Cette retraite avait, par l'ingénieuse attention de Suzanne, repris son véritable caractère d'une retraite d'amour, anciennement consacrée, ensuite profanée, enfin rendue au culte fervent : le dieu l'habitait de nouveau. Son invisible présence était sensible au point que François subit un charme auquel participa Suzanne. Mais Suzanne eut à en souffrir : son cœur caché tolérait mal François et voulait passionnément Bernard.

Suzanne connut l'abominable servage que la vie conjugale impose à qui l'a séparée de la vie amoureuse. Elle fut, comme d'autres épouses, pareille aux filles qu'attriste leur métier. Sa tristesse devint telle et si pressante qu'elle y eût peut-être succombé, si la jeunesse n'avait été en elle si ardente ; et il suffisait que Bernard se montrât pour que tout chagrin disparût.

La première fois qu'elle le revît après de mauvaises nuits et qui l'avaient offensée, elle frémit d'une mortelle inquiétude et secrètement douta que son amant n'eût point pour elle aucune aversion. Mais Bernard ne s'apercevait que du bonheur de la revoir. Elle lui aurait, de toute son âme tremblante, demandé pardon, sans être coupable, et seulement d'être fautive : elle n'osa point l'avertir d'un malheur dont il ne semblait pas touché. Pauvre petite ! Bernard avait la sagesse désabusée qu'enseigne une pratique déjà longue et maligne de l'adultère.

Un jour, elle pleura. Bernard, pour la consoler, multiplia les petits soins que l'on donne, étant bien portant, à qui ne l'est pas. Mais il se garda de l'interroger sur la cause de ses larmes. Sans doute l'avait-il devinée : or, il ne pleurait pas et montrait une sérénité badine. Suzanne aurait voulu qu'il fût désespéré : s'il ne l'était pas, c'est qu'il l'aimait imparfaitement ! Suzanne aurait voulu que les larmes de son amant se confondissent avec les siennes, pour déplorer leur commune misère. Il n'y mettait pas d'obligeance ; et il fit bien : comme Suzanne était pourtant sous le charme de lui et docile à son prestige, elle s'accoutuma peu à peu à la philosophie, que Bernard avait adoptée, une vile philosophie, mais sans laquelle on ne saurait préserver son plaisir.

Un autre jour, Bernard dînait à Saint-Germain. Le soir, ils allèrent tous les trois goûter la fraîcheur sous les arbres du jardin récemment arrosé. François la prit par la taille et n'attendit pas que Bernard eût les yeux tournés ailleurs : il lui posa un baiser à la nuque dans ses petits cheveux que Bernard aimait.

— Ne vous gênez pas ! — dit Bernard, avec trop de gaieté.

Suzanne repoussa François. Et François, qui d'abord avait épié Bernard, épia Suzanne, qui ne dissimulait pas son impatience. Il conclut à part lui que Suzanne était sans reproche, n'ayant évidemment pas la rouerie des épouses coupables. Ce qui déplut à Suzanne plus que l'audace impertinente de François, ce fut la gaieté de Bernard, où elle trouva le signe d'une affreuse indifférence. Un peu plus tard, François pria qu'on voulût l'excuser : il travaillerait à son bureau, qui était une chambre de premier étage dont la fenêtre donnait sur le jardin. Bernard lui avait communiqué les comptes de la précédente année : il souhaitait de les examiner.

— A ton aise ! — dit Bernard. — Seulement, c'est une folie, de s'enfermer entre quatre murs, quand la soirée est si charmante.

Suzanne crut que Bernard, après ce qu'il avait vu, ne désirait plus d'être seul en sa compagnie. Elle se tut. Bernard trouva le thème d'une causerie anodine à commencer avant que François ne fût parti. Elle ne l'écoutait pas. Elle atten-

dait le moment où François, n'étant plus là, ne serait pas encore auprès de sa fenêtre comme à une tour de guetteur. A ce moment, Bernard n'aurait-il point hâte de lui baiser la nuque et d'y effacer le souvenir de l'attentat qui la laissait quasi gourde et infirme? Bernard ne bougea pas et continua de raconter n'importe quoi.

Suzanne en fut déçue. Bernard reprit, d'une voix douce :

— Tu n'es pas trop raisonnable, ce soir?

— Ah ! — fit-elle, — non. Mais tu l'es pour nous deux !

L'accusation de n'avoir pas perdu la tête à force d'aimer est l'une de celles qu'un amant ne supporte pas sans dommage. Il fallut que Bernard se défendît de sa prudence ; il le fit avec le plus sincère empressement. Ce qui l'aida, ce fut que, de la place où ils se tenaient l'un et l'autre, ils n'avaient qu'à lever les yeux pour apercevoir la fenêtre de François, la lueur de sa lampe, et non pas son visage qui les pouvait surveiller. Un tel voisinage de jalousie aux aguets, tandis que leur solitude apparente leur était douce, les engageait à sentir sur leur amour la menace qui le rendait plus digne de précaution. Bernard tourna l'émoi de Suzanne à n'être pas un défi contre la destinée, mais un apitoiement sur eux-mêmes. Ils étaient là, deux amants, qui disputaient à leur mauvaise chance la merveille fragile et rare d'une félicité exquise, un paradoxe de bonheur. Et leur victoire, si belle, compensait la souffrance du combat, compensait aussi les incidents médiocres de la lutte. Enfin, leur amour, à toutes ses minutes, avait la grâce et la noblesse d'une fleur qui a surmonté les orages et qui, sur sa tige frêle, dresse la gloire précieuse et parfumée de ses pétales intacts.

— Si tu devenais imprudente, Suzanne, je croirais que notre amour ne t'est pas l'unique trésor et la seule pensée qu'il est pour moi.

— Hélas ! — fit-elle ; et elle sourit.

— Et si tu devenais attentive à ce qui n'est pas notre amour...

— Que veux-tu dire?

— Si tu prenais pour une caresse, et t'en apercevais, ce qui n'est pas une caresse de moi, je serais jaloux à mon tour.

Ce n'étaient que mots arrangés en dialectique opportune.

Et Suzanne sourit encore avec une incrédulité douloureuse. Mais elle vit que Bernard la regardait, dans la pénombre, d'une façon triste. Il murmurait :

— Suzanne ! Ma petite Suzanne !

Elle crut que le chagrin qu'elle éprouvait la rendait moins pure et moins parfaitement livrée au seul amour de son amant. C'est là qu'il l'avait amenée : elle se laissa conduire où il voulut par les chemins des amoureux sophismes. Et il lui dit :

— A quoi songes-tu?

— Pardon ! — fit-elle.

Sa gentille main parut chasser, devant son visage, des moustiques :

— Je pense à toi, — répondit-elle ; — à moi aussi ; je pense à nous !

Ce fut soudain vrai, comme il l'avait voulu.

Ce qu'il y eut ensuite ne fut que la douceur du soir, le silence à peine interrompu de propos vagues, la solitude menacée, la rêverie des minutes qu'on sent qui seront les dernières. Et, de cette soirée, pathétique d'abord, puis apaisée dans une poésie pareille à la lumière des étoiles, Suzanne recueillit, mieux qu'un souvenir, la note musicale qui devait donner le ton, pour ainsi dire, à son âme. Elle n'eut pas désormais la même idée de sa vie ; et, comme elle en avait détesté les tribulations intimes, elle en goûta l'infortune, les périls et enfin cette poésie analogue à celle du soir où son amant l'avait persuadée. Le souci de ne permettre pas que sa misère conjugale mêlât nulle impureté à son amour, fit qu'elle dédoubla son entendement. C'est ainsi, par un effort de savante et loyale hypocrisie, que se libère une pensée ingénieuse ; la pensée est pareille à ces chattes blanches qui ont des nuits scandaleuses d'où elles reviennent le pelage sans tache.

Suzanne parut à François plus rassurante à mesure qu'elle ménagea mieux son indépendance. Elle allait souvent à Paris, lorsque François était à l'usine. Elle rentrait avant lui. Quand il rentrait, il la retrouvait telle que si elle n'avait pas bougé de son jardin. D'ailleurs, il savait bien qu'elle était allée à Paris. Tout au plus disait-il, par acquit de conscience :

— A quoi bon cette maison de campagne?

Ce ne fut pas elle, mais François, qui un soir d'orage pria leur ami de rester jusqu'au lendemain ; car il y avait une chambre d'amis et qui devint la chambre de Bernard, où il passa la fin d'une semaine et puis d'une autre. Suzanne aima que Bernard dormît non loin d'elle et aima ce voluptueux danger, pour dire à son amant dès le matin :

— J'ai cru dormir dans tes bras !

François, qui, avec un zèle intelligent, se préparait à son métier, passait à l'usine toutes ses journées. Il attendait avec grand'hâte le jour qu'il prendrait en mains la direction de l'usine et comptait y faire bonne figure d'homme informé. De tels soucis ne le divertissaient pas du meilleur de son amour, mais de sa jalousie, d'autant que sa fierté nouvelle le dispensait de se croire en fâcheuse posture. En outre, Bernard avait pour lui les égards les plus réconfortants et une bonhomie de camarade. Il n'affectait pas de ne point rechercher, plus que sa compagnie, celle de Suzanne ; mais François ne s'en étonnait pas. Il le tolérait avec un air de supériorité indulgente. Il faillit se fâcher, un samedi que Bernard, étant arrivé de bonne heure, avait emmené Suzanne en promenade ; et ces deux amants s'oubliaient dans leurs délices, passé l'heure habituelle du dîner, que François se morfondait à ne savoir où ils étaient. Il les reçut assez mal. Mais Bernard se rebiffa d'une façon qu'il n'y avait après cela que la brouille, à moins d'être lâche. Ce fut le parti auquel François s'arrêta plutôt que de troubler, peut-être sans motif, de bonnes relations. D'ailleurs, il aurait sa revanche auprès de Suzanne et se promit de la tancer. Il fila doux auprès de Suzanne, ne doutant pas que Bernard ne sût d'elle tout le détail de leur réunion, fors qu'il n'aurait tiré de vengeance que très amoureuse.

Bernard, cette nuit-là, couchait à Saint-Germain, dans la chambre qu'on appelait sa chambre. Ce voisinage, qui alarmait agréablement Suzanne, ne laissait pas François indifférent; car il lui venait, de sa fatuité inquiète, une perversité singulière, telle que la rivalité de Bernard comptait parmi les ingrédients ou les épices de son amour. Nos âmes, nos pauvres âmes contiennent des venins ; ce qui a l'air de leur

santé n'est qu'un relâche de la malignité de ces venins qui tout à coup les empoisonnent.

Entre Suzanne et Bernard, tout alla bien jusqu'à un incident que Bernard avait prévu : les Turnèbe, à la nouvelle que François serait directeur de l'usine, prenaient feu et flamme. Bernard comptait ne les informer que plus tard. Mais Turnèbe eut à recommander un candidat de son choix, un ingénieur qu'il avait rencontré en Bretagne : il fallut tout dire, ou le principal. Turnèbe se souvint de la soirée chez madame de Maure, où les idées de François semblaient à Bernard des folies très dangereuses. Il ne craignait pas les idées : les moins sages avaient pour lui le plus d'attraits. Ce qu'il redouta, ce fut la colère de sa femme qui devinerait comme lui que les charmes de Suzanne avaient décidé Bernard beaucoup mieux que les mérites de François. Elle dit :

— Je pars demain ; je verrai ça !

Turnèbe résolut de l'accompagner, afin d'être là en cas de violence et afin de ne pas manquer la scène qu'il imaginait qui serait vive : car il avait la curiosité du spectacle que donne le brusque déchaînement des passions.

Ils descendirent à l'hôtel, leur maison n'étant pas en état de les recevoir. Et Turnèbe n'était pas prêt à sortir, que Francine alla trouver Bernard.

Elle était sortie fort excitée de fureur jalouse ; mais elle s'adoucit au moment d'aborder l'infidèle, qui l'accueillit avec tendresse. Elle ne savait pas où en était Bernard d'une intrigue dont elle avait cru apercevoir le commencement chez madame de Maure. S'il ne cédait qu'à un caprice, elle lui en avait passé d'autres, avec le genre d'abnégation qui revient à faire la part du feu. S'il était plus gravement pris, elle ne hasarderait pas sans y regarder à deux fois cette liaison de toute sa maturité.

— Raconte-moi, — dit-elle; — ce garçon va nous ruiner!

— Pourquoi ?

— C'est un anarchiste !

— Et toi? — répliqua-t-il.

— Moi, je ne suis pas directeur d'usine. Mais pourquoi l'as-tu choisi?

— Parce qu'il est intelligent.

— Un militaire?

— Allons, vas-y : un galonné ! Tu devrais perdre l'habitude de croire que tous les officiers sont des soudards ; c'est mauvais genre !

Elle était vexée. Elle reprit :

— Mais il ne connaît rien aux affaires?

— C'est à dire qu'il ne connaît que ça : je t'en réponds !

Et il se mit à badiner, d'une manière que Francine ne pouvait pas le comprendre, sur les difficultés qu'il avait eues avec François lors du contrat :

— Ah ! ma chère, c'est toi qui ne le connais pas. C'est un négociant, d'une force... à me rouler, si nous n'avions pas désormais partie liée. Ah ! le gaillard !

— Pourquoi plaisantes-tu? — demanda Francine.

— Mais je ne plaisante pas !

— Si !... Et c'est la première fois que je te vois ce ton d'espièglerie mal à propos quand je te parle sérieusement.

— C'est aussi la première fois que tu me parles sérieusement, comme ça, tout de go, après un mois qu'on ne s'est vu.

— Trois semaines.

— Ça m'a paru plus long qu'à toi. En tout cas, c'est la première fois que tu viens me parler affaires, industrie et négoce. Jusqu'à présent, tu laissais ça au baron... Car il s'agit d'affaires, n'est-ce pas? J'ai bien compris?

Comme elle avait manqué son offensive, Bernard prenait l'initiative de l'attaque. Elle, qui ne l'attendait pas, fut décontenancée.

— Mais oui ! — répondit-elle, — De quoi s'agirait-il?

— Je te le demande.

— Mais rien ! Nous avons été surpris, le baron et moi... le baron surtout ; moi aussi... de voir que tu confiais l'usine à un garçon qui ne semblait pas désigné pour ce métier... Au fond, c'est drôle !

— Vous vous êtes dit que j'étais fou?

Elle ne fit que hausser les épaules.

— Que vos capitaux étaient en péril? et qu'il n'était que temps de mettre bon ordre à une aventure... A une aventure de quoi? Dis-le donc !

Elle se tut, fâchée contre Bernard, mécontente d'elle.

— Ah ! — reprit-il, — tu n'es pas brave !

— C'est vrai ! — dit-elle avec chagrin.

— Veux-tu que je t'aide? Veux-tu que je te dise ce que tu n'oses pas dire?

— Oh ! non ; tais-toi !

— Parce qu'enfin tu n'es pas venue de Bretagne pour défendre tes intérêts d'argent contre les folies d'un administrateur infidèle...

— Tais-toi, je t'en prie !

— Ce n'est pas l'administrateur qui est infidèle?

Et, comme il revint à la bonhomie, Francine s'égaya tendrement. Bernard allait à elle en vainqueur pacifique, le baron se fit annoncer.

Il arrivait d'une manière assez discrète, non pas gênée, mais attentive, comme un homme qui ne sait pas ce qu'il va trouver, la guerre ou la paix. Il aurait préféré la guerre : non qu'il souhaitât de voir déliée la bonne entente, et si cordiale, qui existait entre Bernard et Francine, entre Bernard, Francine et lui ; mais il avait une perversité qui le rendait gourmand de ce ragoût des colères que la passion d'amour excite. Or, il s'aperçut qu'il était volé ; il s'étonna de l'air conciliant qu'il vit à Francine. Il bavarda sans fougue ; il ne trouvait pas le tremplin pour s'élancer à ses diatribes de philosophe éperdument désabusé.

— Eh ! baron, — lui dit Bernard ; — nous avons à causer?

— En est-il encore temps? Ma femme a dû vous dire...

— Oui ! Mais, avec les femmes, c'est trop facile ; je l'ai roulée. Tandis que, si vous avez des reproches à me faire, je vous écoute ; et je vous répondrai.

— Voici. Quelle diable d'idée avez-vous eu de choisir...

— Un tel? Sans vous consulter? C'est que je suis maître chez moi. J'ai de l'argent à vous, dans mon affaire : je paye, et assez bien. Le reste me regarde.

— C'est convenu. Mais je vous recommande un garçon...

— Trop tard : j'avais signé, la semaine précédente, avec François.

— Si vous m'en aviez parlé...

— Je n'avais pas à vous en parler !

— Vous vous fâchez...

— Mais oui, je me fâche !

Et le baron, que ce ton vif et pétulant divertissait à merveille, tenta d'irriter Bernard mieux encore : il se mit à ricaner.

— Bref, — dit Bernard, — si vous considérez que votre capital est mal administré, vous n'avez qu'à le dire ; je vous le restitue. Mais pas d'histoires ! Voulez-vous un chèque?

— Jamais de la vie ! — s'écria Francine. — C'est mon argent...

— Mais j'en dispose, — répliqua le baron ; — vous avez eu, ma bonne amie, l'imprudence de m'accorder le régime de la communauté, qui vous dépouille et met votre fortune entre mes rudes mains de mari.

Dont il s'amusait fort. Et, savourant sa comédie absurde, il ajouta :

— Seulement, cet argent, Bernard, je vous le laisse. Parbleu! Ou, s'il le faut, je vous supplie de le garder jusqu'à l'écroulement de la boutique capitaliste : ça ne vaut pas la peine de changer, pour un si court délai !... Voyons : c'est un service que vous me rendez.

— Mais oui !

— Je le sais bien.

La paix conclue, Bernard, Francine et le baron ne bavardèrent pas commodément : la paix était calamiteuse ; et tous les trois le sentaient. Francine se leva. Sur le point de sortir, le baron ne se tint pas de hasarder encore une escarmouche. Il demanda, d'une voix débonnaire :

— Combien le payez-vous?

— Qui ça?

— François !

— Cinquante mille, comme son prédécesseur, — répondit Bernard sans broncher.

— Vous auriez eu mon jeune homme pour vingt-cinq mille. Et c'est un ingénieur, lui, un vrai !

— D'abord, je ne veux pas d'un ingénieur. Et puis, je ne veux pas d'employés au rabais. Par le temps qui court, un homme qui sait ce qu'il vaut exige ce dont il a besoin.

— Je ne sais pas ce que vaut François, — répondit le baron, les yeux malins. — Mais il est vrai que sa petite femme doit lui coûter cher...

Bernard l'aurait de grand cœur flanqué dehors. Le baron s'éloigna tout seul, après avoir serré la main de Bernard, qui le reconduisit ainsi que Francine à l'escalier. Il descendit quelques marches et attendit que Francine eût dit adieu à son amant.

— Nous dînons ensemble? — demandait Francine à son amant.

— Oui.

— Tu viendras nous prendre à l'hôtel?

— Je viendrai.

— Tu m'en veux? — implorait Francine.

— Pas du tout !

Et, quand elle eut rejoint son mari :

— Vous n'avez pas été superbe ! — lui déclara-t-il.

Mais elle avait bien autre chose en tête que de se chamailler avec ce bonhomme : elle ne lui répondit pas.

Sans perdre de temps, — l'on n'aime point à perdre son temps, si l'on est de mauvaise humeur, — Bernard se rendit à l'usine, où il était sûr de trouver François : il devait dîner le soir à Saint-Germain.

— Pardonne-moi, — dit-il ; — et prie Suzanne de m'excuser. Les Turnèbe sont arrivés, sans crier gare ; et tu comprends...

— Je comprends ! — répondit François.

Il était extrêmement satisfait de constater que Bernard montrait, pour le moins, de la déférence à une liaison qui sauvegardait la respectabilité de son ménage, à lui François. Par politesse et, comme il en jugea, sans péril d'ailleurs, il ajouta :

— Tu ne peux pas te dérober?

— Tu sais bien que non !

Bernard n'évita pas de le dire avec un sincère ennui, que François interpréta comme un trait de courtoisie. Ce qu'il apprécia fut d'être admis à une confidence précieuse et dont il se régalait ; car il dirait à Suzanne : « Tu vois !... »

— A propos, — reprit Bernard, — si tu rencontres les Turnèbe, je leur ai dit que je te donnais cinquante mille francs, comme à ton prédécesseur : ne me démens pas !

— Je n'aime pas ça, — répondit François ; — ce n'est pas net.

— Ah ! je n'y peux rien !

Bernard semblait un homme un peu harassé. François négligea de le chicaner davantage, parce qu'il était ravi d'une espèce de joie maligne et orgueilleuse.

XIII

Il rentra plus tôt que de coutume à Saint-Germain, tant il avait grand'hâte d'apporter à Suzanne un désappointement qui le vengeait.

— Ah? — dit Suzanne ; et elle sentit un froid dans tout son corps.

— Eh ! oui. Elle le tient, cette Francine. Je le croyais plus détaché : il se donnait un air de facile désinvolture. Mais il suffit que la belle dame survienne : aussitôt, elle l'a repris et le reste ne compte plus, ni l'amitié, ni ces petits romans de galanterie fade qu'il s'amusait à lier avec d'autres femmes... C'est comique !

Suzanne aurait pleuré. Depuis qu'elle aimait passionnément Bernard, Francine était absente : elle ne pensait point à Francine. Elle savait bien ce qu'il y avait d'ancien dans la liaison de Bernard et de Francine ; elle ne s'avisait pas de prévoir ce qu'il en adviendrait lorsque, les vacances passées, les Turnèbe rentreraient à Paris. Le nom de Francine, jusqu'alors, n'était apparu ni dans ses causeries avec Bernard, ni dans sa rêverie. Elle avait, en n'y songeant pas, supprimé Francine ; et voici que cette rivale sort du néant, tout à coup, sans qu'on l'attende, se montre et est victorieuse. Suzanne, tout d'abord, en a autant de dépit que de chagrin. On ne l'a point avertie ; elle n'a pu se défendre, elle n'a pas su qu'elle était menacée ; elle est vaincue sans combat, vaincue par trahison. C'est un coup perfide qu'on lui a fait ; ou bien c'est une farce qu'on lui a jouée, une farce mortelle et dont elle a le cœur atteint.

— Bernard ne savait pas qu'elle viendrait? — demande Suzanne.

— Oh ! — répond François ; — je me doute que si !

François mentait et, pour les délices de sa revanche, il

eût menti bien davantage. Mais Suzanne dissimulait peu sa tristesse : de sorte qu'il s'en aperçut et que sa revanche commença de lui déplaire. Il dit, avec une amertume qui avertit Suzanne de se mieux garder :

— Tu vas t'ennuyer, ces jours-ci?

— Pas du tout ! — répondit-elle.

Et, sous prétexte de donner des ordres, — il fallait qu'on mît un couvert de moins, — elle s'esquiva. Elle se retira dans son cabinet de toilette. Elle n'y resta que trois minutes, le temps de laisser couler de ses paupières quelques larmes importunes, le temps de les essuyer et de retourner au salon les yeux secs, l'esprit sec aussi.

Mais, après le dîner, puis après une impatientante soirée qu'elle dut passer tête à tête avec son mari, quand elle rentra dans sa chambre, elle pleura tout à son aise et d'un chagrin qu'elle n'aurait pas su définir ; elle était malheureuse et elle pleurait. D'ailleurs, elle n'accusait plus Bernard de l'avoir trahie ; elle l'imaginait aussi malheureux qu'elle et voulait bien lui accorder un peu de compassion, mais beaucoup moins qu'elle n'en éprouvait pour elle-même. Elle lui écrivit :

« Ne m'oublie pas. Je suis ta petite servante, Suzanne. »

Quand elle se dévêtit, pour se coucher, elle observa qu'elle était jolie ; elle se souvint, sans rougir, des louanges que Bernard donnait à sa jeune beauté ; elle eut confiance de n'être pas sans armes contre l'ennemie, qu'elle se plut à se dénigrer d'une façon très hardie, presque un peu triviale. Il n'était pas jusqu'à ces mollesses de l'âge moins privilégié qu'avait Francine, et que Suzanne ne comptât sans pudeur comme des chances de succès. Parmi ses dernières larmes, elle souriait à elle-même.

Le lendemain, depuis le matin jusqu'au soir, elle ne bougea point de chez elle, ne doutant pas, car elle avait cru le deviner, que Bernard viendrait. Il ne vint pas : elle fut toute la journée à l'attendre, à guetter les bruits de voitures, les tintements de sonnettes, le remuement qui l'aurait annoncé, puis l'heure qui prouverait qu'il ne fallait plus attendre. Mais ce fut François qu'elle vit rentrer comme de coutume, l'air costaud, l'air insolent et joyeux. Elle lui demanda :

— Et Bernard?

— Pas vu ! Il n'a pas mis les pieds à l'usine. Parbleu ! Depuis trois semaines qu'il n'avait eu sa belle à bécoter : c'est tout naturel.

Cette grossièreté de François, et qui ne lui était point accoutumée, fit horreur à Suzanne. Et c'est drôle que les gens soient si dépourvus de jolie adresse ; ils ont un goût de triompher qui leur ôte l'art de ne pas déplaire. L'exubérance de François n'eut d'autre effet que de le rendre abject aux yeux de Suzanne ; quant à l'image qu'il avait eu l'indécence de dessiner à traits lourds et vils, elle excita en Suzanne une jalousie dont il ne profiterait pas. Qui en profiterait? Bernard, en dépit de cette rancune que toute jalousie comporte ; la jalousie est de l'amour dépravé, mais elle est encore de l'amour et le plus animé. Cependant Suzanne pâtit d'avoir désormais l'imagination salie. Et, si François n'avait voulu que se venger en la faisant souffrir, certes il aurait employé le bon moyen ; mais il comptait supprimer Bernard et le remplacer dans la prédilection de Suzanne : et c'est où il échoua d'une façon qui l'eût épouvanté s'il en avait eu la moindre conscience.

Bernard vint le surlendemain du jour que Francine était arrivée. Comme la veille, et avec une impatience moins crédule, Suzanne l'attendait. Elle bondit, quand elle sut qu'il était là : elle bondit de joie, comme si toute peine était passée. Mais, sitôt qu'elle le vit, sa joie tomba, si promptement qu'elle en fut bien étonnée. Ce n'était pas que Bernard dît un mot, fît un geste, ni eût un air qui la contrariât; c'est que la présence de Bernard et la réalité de ce garçon qu'elle n'avait pas vu depuis le retour de Francine, l'incitait et l'obligeait à concentrer sur lui tout le mauvais songe et la hantise de jalousie de ses récentes journées. Quoi qu'elle se figurât jusqu'alors, elle n'en éprouvait que le frôlement vague d'une ombre, et non pas le contact brutal qui soudain la fit tressaillir. Elle ne voyait plus son amant tel que naguère, mais comme souillé. Lorsqu'il lui voulut baiser la bouche, elle se détourna un peu et de sorte que le baiser fût seulement à la joue. Puis elle demeura interdite, à ne savoir exactement ce qu'elle pensait, à n'oser dire ce dont elle était frissonnante et à se croire devant une irréparable calamité. Bernard, qui

n'éprouvait rien de ce genre et qui n'avait rien éprouvé d'analogue, le jour qu'elle lui était revenue toute effarouchée de son nocturne servage, ne sut pas ce qu'elle endurait d'atroce et avec le plus de patience possible. Alors, il lui dit :

— Voyons, Suzanne ; je suis venu dès que j'ai pu m'échapper, je viens en courant, je n'ai que peu d'instants ; et tu me les gâtes par cette bouderie !

Il appelait une bouderie l'espèce de supplice imprévu auquel Suzanne avait grand'peine à résister ; et ses reproches étaient une allusion cruelle à tout ce qui faisait de son arrivée un supplice pour elle; s'il n'avait pu que difficilement s'échapper, au point d'en être glorieux, d'où venait-il? Suzanne ne dit pas un mot, parce qu'elle ne concevait pas l'idée de ce qu'elle aurait eu la force de dire sans fondre en larmes. Elle ne se détendit qu'un peu plus tard, lorsqu'il eut regardé sa montre et annoncé :

— Dans cinq minutes, je m'en vais.

Alors, elle craignit de le quitter sans avoir rompu le dur prestige qui la tenait à l'écart de lui pendant le temps très court qu'elle serait auprès de lui.

— Quand te reverrai-je? — demanda-t-elle, — d'une humble voix.

Cette question, sans doute, importuna Bernard; il répondit :

— Ah ! je n'en sais rien !

Comme il s'apprêtait à s'enfoncer, par représailles, dans le même silence d'où il ne réussissait pas à la tirer, ce fut elle qui essaya d'être bavarde. Seulement, que dire, qui ne fût de sorte à le fâcher? Elle dit, de tout son cœur imprudent :

— C'est affreux ! Jamais je n'aurais cru tant souffrir !

Si Bernard avait eu un peu de temps à lui et les commodités d'une chambre, au lieu d'être là aux aguets de l'heure et des gens qui vont et viennent, peut-être aurait-il su apaiser doucement les alarmes de Suzanne. Mais la hâte le rendit brusque ; et il agit avec la précipitation malencontreuse d'un artiste qui est obligé de bâcler sa besogne où il aurait montré la maîtrise la plus charmante.

— Au bout du compte, — s'écria-t-il, — tu savais bien !

— Je n'y pensais pas.

— Sois donc sage : n'y pense plus !

— Hélas ! fit-elle.

Et cet hélas, qui semblait engager l'avenir, fut ce qui acheva d'irriter Bernard. Il devina que désormais son amour de Suzanne avait perdu toute légèreté, les agréments de la frivolité, l'heureuse indulgence ou l'exquise naïveté du prélude. Il était, lui, vieux libertin, pourvu de l'indulgence la meilleure : Suzanne, en renonçant à cette naïveté de naguère, n'atteignait pas tout de suite à une tardive sagesse ; et ainsi leur aimable entente se défaisait. Il l'observa et prétendit mais beaucoup trop vite, — et c'est qu'il était pressé, — mener cette pauvrette à son estimation moins jeune de la vie et des complaisances que la vie exige. Bref, il manqua de persuasive douceur et dit :

— Mais enfin, toi non plus, si je ne suis pas libre, tu ne l'es pas !

Elle le regardait avec surprise. Elle avait l'air de ne pas le comprendre. Et c'est ce qui vous rend brutal, de n'être pas compris, quand on se dépêche. Il reprit, et bien sottement :

— Si j'ai Francine, tu as François !

— Oh ! — gémit-elle; et elle ajouta : — Ce n'est pas la même chose !

— Mais si ! Mais si !

Bernard voulait dire que la liaison qu'il avait avec Francine, depuis des années, était une espèce de mariage et que Suzanne ne devait pas en être plus offensée qu'il ne songeait à l'être, lui, de la présence de François chez elle !... Seulement, si elle refusait d'apercevoir cette analogie, c'est qu'elle avait conscience de ne plus aimer François, tandis qu'elle soupçonnait Bernard d'aimer Francine au mépris d'elle. En cas de jalousie, l'on n'est sûr que de soi ; mais on l'est d'autant plus qu'on accorde à soi-même tout ce qu'on a de certitude inemployée : puis, comme on souffre durement de ne pas savoir ce que l'autre pense, on est plus entiché de ce qu'on sait de soi.

— Maintenant, — dit Bernard, — il faut que je m'en aille.

Elle se reprocha de n'avoir pas ménagé le temps qu'il avait eu la grâce de lui donner : elle sentait, par un soudain revirement, la grâce qu'il avait eue de venir ainsi. Elle ne dit pas qu'elle le sentait ; mais elle le montra. Et, si Bernard

en fut touché, il n'eut pas le loisir de le montrer comme, elle, son repentir. Ils se séparèrent d'une manière à ne les contenter ni l'un ni l'autre. Pourtant Suzanne reçut, de son émoi en quittant Bernard, le bienfait d'avoir éprouvé qu'elle était, malgré tout, amoureuse.

Bernard allait retrouver Francine. Et François, qui disait que Francine l'avait repris, parlait au hasard ou bien au gré de ses polémiques jalouses; mais il disait, ou peu s'en faut, la vérité. Bernard éprouvait, à revoir Francine, un bizarre plaisir et composé de sentiments divers. Il y avait, pour l'aguicher, le double attrait du changement, puisque son habitude plus récente n'était pas Francine, et du retour, puisque Francine était son habitude plus ancienne. Les habitudes ne sont fastidieuses que par la continuité : ce n'est pas la durée qui vous les rend moins chères ; la poésie que le passé a toujours les embellit lorsque au lieu de mourir de lassitude elles renaissent après avoir langui. Entre Bernard et Francine, les souvenirs étaient, après l'absence, non plus des chaînes qui vous accablent, mais des guirlandes ou des liens de fleurs qui, en se fanant, donnent un parfum mêlé de quelque chose de funèbre, moins pur que celui des fleurs nouvelles, mais capiteux et pénétrant.

Ce parfum-là était celui qui émanait de Francine, de son âme, de son amour et de sa beauté que le temps avait touchée sans la flétrir. Suzanne qui, pour avoir comparé sa vive jeunesse à l'idée qu'elle se faisait de Francine moins jeune, concluait à son avantage, méconnaissait le charme étrange des femmes qui ressemblent à ce moment de la journée où se devine déjà le crépuscule dans la splendeur atténuée de la lumière. Suzanne était une radieuse matinée que nulle pénombre ne varie. C'est ravissant et bientôt vu. Le regard est enchanté ; mais il n'est pas diverti par ces teintes multipliées qui rendent le ciel du soir ensemble doux et pathétique. Bernard aimait le crépuscule de Francine, à peine commencé, plus séduisant que son midi.

Cependant, il aimait Suzanne, et il n'eût pas renoncé à cette petite créature, si ardente au plaisir. Mais, avec plus d'abnégation, Francine était plus savante. Il n'attendait que le départ de Francine pour retourner à la spontanéité fraîche

de Suzanne; mais Francine, le temps d'un séjour, lui agréait. Suzanne était, à la recherche du plaisir, toute passion. Francine était plus amusante. Et elle avait, dans son amour, une espèce de désespoir qu'elle mêlait d'une gouaillerie dont Bernard était friand. Le nihilisme de ses croyances, même en amour, ne l'empêchait pas d'être une amoureuse, non plus que l'anarchisme du baron ne le détournait de veiller à sa fortune. Ils étaient l'un et l'autre de pareils bohémiens qui, dans leur vagabondage, ont gardé leur instinct natal. Cette contradiction mentale donnait à chacun d'eux un caractère équivoque, mais drôlement paradoxal. Un Turnèbe, tout décrépit, ne retient pas la curiosité ; puis l'argent, qui est son affaire, ne l'ennoblit pas. Francine, et qui aime, a le paradoxe meilleur ; et plus elle dénigre et insulte à l'envi toute crédulité, celle aussi de l'amour, plus vous êtes sensible à cette extravagance du fol amour qu'elle vous accorde : Bernard en goûtait la singularité, l'absurdité apparente et la véritable ferveur.

Il arriva que le baron sut par hasard le chiffre des appointements que Bernard payerait à François. Il ne manqua point d'en informer Francine. Elle était alors à sa toilette et achevait de s'habiller pour le soir : elle mettait du noir à ses yeux, du rouge à ses lèvres et gaspillait un peu de temps à quelque rêverie.

— Quatre-vingt mille francs ! — répétait le baron.

— Qui vous l'a dit?

— Oh ! il n'y a pas de doute : c'est Lahoule, que j'ai rencontré au cercle.

— Et Lahoule...?

— Le tenait de François...

— Qui s'est vanté !

— Il n'y a pas de quoi ! Mais non : c'est la vérité. Qu'en dites-vous?

— Rien ! — répondit Francine.

Mais, si elle ne disait rien, le baron n'avait qu'à la regarder pour être sûr que le coup portait : Francine frissonnait ; ses doigts tremblants lui dessinèrent au crayon noir un sourcil fou qui montait sur le front et qu'elle dut effacer d'un coin de mouchoir. Puis elle mit le mouchoir entre ses dents pour

s'empêcher de crier. Le baron ne la gênait pas ; elle ne pensait point à lui.

Le baron, sur un ton de persiflage, continua :

— Il se moque de nous! Mais, s'il croit que l'argent de l'usine va lui servir à boucher l'œil aux maris complaisants...

— Habillez-vous ! — répliqua Francine. — Vous ne serez jamais prêt pour huit heures.

Elle n'avait pas besoin qu'on lui commentât son malheur. Et, comme ce genre de malheur est de ceux qui vous blessent par le ridicule, elle n'avait pas besoin qu'à parler de maris complaisants le baron fût comique ; il y avait assez de dérision sur le ménage. Le baron sortit en répétant qu'il l'annonçait depuis des années, que le capitalisme finirait dans la boue.

Francine voyait comme l'évidence et constatait d'un seul coup d'œil tout le raisonnement qui, de l'extravagante prodigalité de Bernard, et en passant par les supercheries et les mensonges, la menait à ne pas douter que Bernard ne fût l'amant de Suzanne : elle l'avait deviné d'abord ; elle en prenait la certitude. Bernard, qui la trompait, lui montrait pourtant un zèle amoureux qui, ces derniers jours, l'avait enchantée? Oui ! ce n'était que l'ignoble perfidie d'usage en pareil cas !... Plus elle avait été docile à ces délices renouvelées, plus elle détesta l'horrible désillusion, jusqu'à sentir une révolte de ses lèvres et de toute sa chair injuriée : la jalousie donne aux femmes les plus accoutumées à la complaisance une pudeur soudaine. Francine eut un sursaut de violence et un amer désir de se venger. L'abjection morale qu'elle transformait en philosophie et qui d'habitude la rendait facile à vivre et quasi bonne avec mélancolie, quasi gaie avec désespoir, ne la préservait pas de céder par moments à des velléités farouches. La haine se mêlait à son amour.

Puis, comme elle était devant son miroir, elle vit son visage ; elle en vit la beauté : elle en vit aussi la beauté moindre et menacée. Machinalement, ses doigts ramenaient une boucle de ses cheveux vers ses tempes jusqu'à un endroit où la première sécheresse de la peau annonce les prochaines rides. Elle aperçut le stratagème de sa beauté. Elle essaya de sourire et connut que son air le plus joli était l'œuvre de

son talent. Il lui sembla qu'auprès de son image passait l'image de Suzanne, toute fraîche et telle que la nature la fait fleurir. Il lui sembla aussi que son image prenait en un instant un peu d'années de plus et devenait celui qu'elle aurait bientôt ; ses cheveux se décoloraient, sa physionomie tournait à une grimace ; elle eut honte et pitié de l'avenir qu'elle évoquait à elle-même et qui n'était pas loin. Son découragement la divertit de garder l'expression qui la rendait encore plaisante. Elle se trouva déjà laide et eut peur d'être laide aux minutes où l'on ne songe point à se surveiller : Bernard avait dû la voir laide ; et elle redouta les aveux involontaires de sa langueur après le plaisir. Elle ferma les yeux, pour échapper à la vision de son fantôme. Elle aurait défailli de chagrin ; mais tout ce qu'elle avait d'énergie et de volonté forte se rassembla et lui composa une résolution nette. Quand reparut le baron, qui n'avait pas traîné à se faire homme du soir, elle lui dit :

— Vous aurez soin de ne pas dire un mot de ces quatre-vingt mille francs à notre ami.

— Ah ! mais si, par exemple !

— Pas un mot ! J'en fais mon affaire.

Il compta qu'elle serait plus violente que lui. Or, ils dînaient avec Bernard. Elle fut, comme d'habitude, la maîtresse la plus charmante, que la présence d'un mari n'empêche pas d'être à sa guise.

— Eh bien? — lui demandait, au retour, le baron.

Elle obtint qu'il voulût se taire ; et, quant à elle, son projet n'était que de conserver sans imprudence l'amour de Bernard, son vil amour plein de mensonge, le dernier amour qu'elle espérât qui la conduirait jusqu'au seuil de vieillir ou de mourir.

Les Turnèbe ne devaient plus rester que très peu de jours à Paris. Le baron se plaignait de l'extrême chaleur et Francine en souffrait aussi. Elle eût volontiers accepté d'en souffrir davantage. Mais Bernard allait partir pour Evian. L'on était au mercredi : Bernard s'en irait le lundi, les Turnèbe la veille au soir. Ces quelques jours furent, pour Francine, pareils aux précédents, si ce n'est que la tromperie de Bernard lui empoisonnait son amour, qui allait cependant du même train. Ber-

nard ne montrait pas que le séjour de Francine lui semblât trop long le moins du monde. Il continuait de resserrer dans l'espace de ses matinées tout le soin de son industrie et donnait à sa maîtresse l'après-midi et le soir. Il négligeait Suzanne, étant sûr de la retrouver ensuite et au surplus ne souhaitant pas de la revoir telle qu'il l'avait vue un instant, le jour qu'il était allé à Saint-Germain, jalouse, irritée, sentimentale et ennuyeuse. Après cela, il avait eu peur qu'elle ne fît quelque sottise ; il le craignait de temps en temps : elle était sage, ne bougeait pas, n'écrivait pas. Bernard, qui lui en savait gré, le lui eût reproché tout de même ; et tant de patience lui paraissait un signe de quelque indifférence. Il demandait à François :

— Comment va Suzanne?

— Très bien !

Bernard, pour consoler son amour-propre, conjecturait que François n'en savait rien ou lui refusait le plaisir de savoir que son absence mît Suzanne au désespoir. Il se félicitait pourtant de voir les choses compliquées s'arranger à merveille et de la plus honnête façon ; car il estimait que Francine avait le pas sur sa jeune rivale : il n'aurait pas admis que le protocole fût bistroublé.

Un jour que Francine était allée à l'usine retrouver Bernard, elle rencontra le mari de Suzanne ; elle le complimenta, lui dit la confiance qu'elle avait que l'usine fût désormais en bonnes mains : et Bernard se connaissait en hommes intelligents et actifs. Quelle excellente idée aussi, de renoncer à cette manie de mettre un ingénieur à la place où il fallait... quoi donc? François, tout juste lui ! Bernard craignit qu'elle ne lançât quelque baliverne ou des sarcasmes dont François se fût impatienté. Pas du tout ! François recevait tous les compliments avec une satisfaction naïve et qu'il ne se chicanait pas à lui-même.

— Et Suzanne? — demanda Francine, d'une voix douce.

— Elle serait bien enchantée, si vous veniez dîner un des soirs...

Francine se tourna vers Bernard pour le consulter. Il hésita et dit :

— C'est que vous êtes sur votre départ...

L'hésitation de Bernard et la peur qu'il parut avoir de ce dîner où les deux femmes se rencontreraient furent ce qui décida Francine :

— Mais oui ! Samedi, voulez-vous?

Un peu plus tard, dehors, Francine demandait à son amant :

— Ca t'ennuie, ce dîner?

— Non ; mais tu pars le lendemain.

Comme ils auraient toujours eu le baron pour n'être pas seuls, Francine estima que cet argument ne valait rien, cet argument de sentimentalité fausse et qui jouait de son amour afin de lui donner le change. Elle n'en laissa voir aucun dépit : mais Bernard sut qu'autant valait n'insister pas.

François fut très mal reçu, quand il annonça, le soir, à Suzanne l'invitation qu'il avait risquée. A l'idée d'avoir Francine chez elle, avec Bernard, Suzanne éprouvait un sentiment d'horreur physique.

— Mais j'ai besoin de ces Turnèbe ! — répliqua François.

Cette raison parut à Suzanne extrêmement vile et ne l'étonna point de la part de François qu'elle avait appris à mépriser pour tant de signes d'une faiblesse dont elle était pourtant la cause. Puis son amour lui inspirait une opinion si romanesque, touchant la vie et toutes conjonctures, que les mesquines précautions de François la dégoûtaient. Ce n'était nulle précaution qui, depuis l'arrivée de Francine, la rendait discrète et la rendait sage en apparence ou au rapide jugement de Bernard : c'était une subtile délicatesse de jalousie telle que le désir qu'elle avait de revoir son amant cédait à la répugnance de le revoir tandis qu'une autre femme le lui profanait. Alors, elle attendait que l'autre femme fût partie ; elle endurait mal de mort. Il lui venait d'absurdes et dangereuses tentations, comme d'aller à Paris, de guetter Bernard, et puis... et puis elle ne savait plus. Elle écartait cette folie et se privait de moindres audaces pour accomplir une espèce de vœu mystique, le vœu étant de laisser les mauvais jours passer sans faire semblant de s'en être aperçue ; et ce n'était point à Bernard ni à elle-même qu'elle imposerait cette cachoterie, mais à la destinée, pour ainsi dire, et à l'histoire de leur amour.

Cet imbécile de François lui amenait Francine et Bernard,

tous les deux, à la veille de la délivrance et de la réussite !... Elle n'avait aucun moyen d'éviter ce désastre... Il advint que l'assurance de revoir Bernard, quitte à le revoir d'une exécrable manière et la pire, mais un peu plus tôt qu'elle ne l'aurait cru, lui parut consolante et, malgré la rançon d'un tel plaisir, charmante. Elle souhaita passionnément l'heure de cette rencontre et ce ne fut qu'un peu de minutes avant l'heure qu'elle s'avisa de songer à tout ce qu'elle ignorait de lui depuis une longue semaine : et l'aimait-il encore? ou l'avait-il décidément abandonnée pour Francine? Elle ne le craignit que tout juste assez pour la disposer à une humble douceur.

Francine était plus alarmée. Elle se souvenait d'avoir vu, dans son miroir comme dans un rêve étrange, la double image de Suzanne et d'elle, à en pleurer. Elle se dit qu'elle manquait de prudence à risquer la comparaison que Bernard ferait bientôt et regretta l'impertinente curiosité qu'elle avait eue de voir Suzanne et Bernard ensemble. Mais sa timidité ne la rendit pas maladroite.

Il y eut à se dire bonjour, et puis à être deux ennemies aux prises l'une avec l'autre, une Suzanne tremblante et Francine qui la faisait trembler. Ce dont Suzanne s'aperçut, et Francine aussi, fut qu'en présence de Francine Suzanne était une petite chose, et tout à fait désarmée. Elle n'avait point d'armes, que sa jeune beauté, sa grâce parfaite et son air d'une fleur délicieusement épanouie. Mais, Francine, c'était une espèce de Majesté, devant qui s'inclinent les jolies bergères ; et ce n'est que dans les romans ou les contes puérils que les rois préfèrent les bergères ; ils leur accordent quelquefois de leur toucher le menton, de leur baiser la joue et, s'ils leur font un enfant par mégarde, ils n'en ont guère de souci. Bernard, entre Suzanne et Francine, était un roi qui peut un jour avoir badiné avec la bergère : il l'oubliera.

Bernard, à les voir l'une et l'autre, n'imaginait pas de les mettre en comparaison. Quelle eût-il préférée? Pour le futile amusement, Suzanne ; mais, d'une façon qui l'occupait bien davantage, Francine. Les prérogatives de Francine lui semblaient incontestables. Francine était quinze ans de sa vie ; elle était un monde, elle était le monde, elle était Paris, elle

était de l'histoire, elle était madame de Turnèbe, la maîtresse de Bernard : et, pour que cela ne fût pas vrai désormais, il aurait fallu modifier l'univers. Quelle aventure, à laquelle Bernard refusait tout crédit ! Tandis que cette petite Suzanne eût disparu sans laisser de trace qu'un léger souvenir analogue à l'ombre d'un oiseau sur un mur : cet oiseau vole et l'ombre passe.

On ne demandait point à Bernard de choisir entre Suzanne et Francine. Et il comptait bien les garder l'une et l'autre. Mais, à choisir, il aurait dû aimer Suzanne mille fois plus que Francine pour oser rompre avec Francine plutôt qu'avec Suzanne, tant la difficulté l'eût contraint. S'il avait seulement préféré Suzanne, Francine l'aurait retenu encore. Mais il les préférait toutes les deux et ne songeait qu'à sauvegarder ses deux préférences.

Seulement Suzanne et Francine se croyaient en compétition. C'est là que triompha Francine, et si aisément qu'elle en fut ravie, Suzanne épouvantée.

Quand Suzanne revit Bernard, ces mots qu'elle avait trouvés naguère pour la formule finale d'une lettre lui revinrent à la mémoire : « Je suis ta petite servante ». Et la moindre gentillesse qu'il eût pour elle lui semblait un cadeau royal dont elle dût se réjouir; mais elle avait envie de pleurer. Le souvenir d'avoir été la maîtresse de Bernard la remplissait de confusion. Pourtant, la volonté d'être encore la maîtresse de Bernard la lançait à une effronterie dont Francine fut préservée parce que toute velléité de Suzanne tombait devant Francine comme, dans les contes épiques, les flèches devant les guerriers que les dieux injustes protègent.

Francine parlait ; et, ce qu'elle disait, Suzanne ne l'entendait presque pas ; mais tout le monde, et Bernard, l'écoutait avec passion. Francine, par de cyniques propos et des mines, provoquait Bernard à des souvenirs auxquels on eût dit que le baron donnait son assentiment. Elle avait une espèce de diablerie auprès de quoi Suzanne était à se morfondre.

Le café, les tisanes et les liqueurs furent servis dans le jardin. Francine put s'approcher de François, l'emmener un peu et lui demander :

— Bernard a-t-il bien fait les choses?

— Très bien!

— C'est-à-dire?

François se rappela ce qu'il avait promis de dire :

— Cinquante mille.

— Pas plus?... Et vous avez traité pour...

— Dix ans.

— Pas plus?...

Et elle rit, en faisant le geste de chasser en l'air la fumée de sa cigarette.

Elle se dit que François était une assez vile canaille et facile à tenir : ce garçon que Bernard avait dressé à dissimuler ses bénéfices de cocu, parlant à elle et sachant bien ce qu'il faisait, la dégoûtait. Mais elle n'était point à faire la dégoûtée : en pleine lutte, on utilise ce qu'on trouve et, à la guerre, on emploie, pour l'espionnage et les divers travaux de trahison, des gens de rien. D'ailleurs, François ne lui avait pas appris grand'chose qu'elle ne sût déjà : qu'il fût trompé, elle le savait; consentant, elle s'en doutait. Ce qui l'étonna fut la durée de l'engagement ; dix ans : ma foi, c'est trop, pour une passade et ses lendemains !

Elle était offensée de ces dix ans plus que du reste. Non qu'elle crût et voulût croire que cette petite femme eût de quoi retenir Bernard si longtemps ; elle savait ce qu'il en coûte, de malice et de belles ressources d'ingéniosité, pour amuser la fantaisie d'un tel coureur et, tant bien que mal, pour le garder : non, Suzanne n'aurait pas ça ! Pourtant Bernard n'avait pas l'air de s'en douter. Francine, excitée par l'évident succès de son jeu, résolut d'y persévérer ; Suzanne, auprès d'elle, donnait des signes de défaillir ; elle saurait l'achever. Seulement, elle partait pour la Bretagne, Bernard pour Evian. Puis, au retour de Bernard, elle ne serait pas là. Ensuite, ce serait Paris et la dissipation de l'hiver. Francine résolut d'en finir avec Suzanne dès avant l'hiver. Et elle dit :

— A la mi-septembre, Bernard vient pour deux ou trois semaines à Plouance : venez aussi.

François regarda Suzanne, qui était pâle.

— C'est qu'il faut, — dit-elle, — que j'aille un peu chez ma mère, en Beauce...

Elle eut l'air d'une petite oie blanche. Francine en rit :

— Allez-y maintenant ; et soyez libre à la mi-septembre. Voyons, François?

Il fut d'avis que rien n'était plus facile ; et Suzanne serait charmée...

Il y avait ces deux amoureux, Suzanne et Bernard : on leur offrait l'occasion d'être ensemble ; et qui la leur offrait? leurs deux jaloux. Ces deux amoureux ne la désiraient pas : Bernard, qui n'aimait pas Suzanne et Francine ensemble ; et Suzanne, à cause de l'horreur qu'elle avait de Francine. Mais François fut content. Ce qui le persuada, c'est l'assurance que Francine était son alliée, qu'elle était habile et voulait, comme lui, supprimer Suzanne de l'esprit de Bernard. Il l'avait vue, ce soir même, y réussir; elle y réussirait encore mieux à loisir. Bien qu'il aimât Suzanne, et parce qu'il l'aimait, cette défaite de Suzanne près de Francine l'enchantait : l'amour jaloux n'a point de compassion. François se fiait à Francine ; et elle le sentit.

Au moment de partir, elle lui dit, à demi-voix et sur un ton d'intelligence :

— C'est quatre-vingt mille francs, que vous avez?

— Oui ! mais ne le dites pas.

Elle lui tendit la main. Ces deux jaloux scellaient ainsi une espèce de pacte. Et l'on n'en sut rien.

Bernard fit semblant de dire adieu à Suzanne pour longtemps, mais il lui chuchota :

— Viens lundi. Vers une heure?... Je t'attendrai.

XIV

Suzanne, ce lundi, arriva bien heureuse et bien triste. Ces deux sentiments étaient en elle également vifs et ne se mêlaient pas, ne se composaient pas en un troisième où dominait une tristesse ornée de gaieté, une joie que tempère la mélancolie. Elle avait l'âme partagée. Elle en éprouvait un malaise qui retardait son élan, qui la rendait incertaine et contrainte, quelle que fût sa velléité soit de rire ou de pleurer. Bernard s'y trompa et crut qu'elle se guindait à lui

ménager une scène de jalousie. Fâcheuse erreur et qui ne le disposait pas à la douceur intelligente ! Mais nous croyons toujours que la sincérité est simple : cela est cause que nous sommes parfois dupes de l'entrain le plus vulgaire et incrédules à la vraie diversité du cœur.

Le contentement de Suzanne était le plus spontané, le plus naïf : passés les mauvais jours, elle revoyait Bernard et elle reprenait possession de lui ; Francine partie, elle redevenait l'unique. La rivale qu'elle n'aurait pas su vaincre avait disparu : tout compte fait, Suzanne était délivrée ! Elle n'était pas délivrée à merveille, ni dans l'avenir et, surtout, ni dans le passé. Ce Bernard, qu'elle avait la grande joie de retrouver tel que naguère, ne lui semblait pas le même. Et puis, le soir de ce jour, il s'en allait. Ainsi, elle n'aurait pas le temps de s'accoutumer à lui tel qu'il était maintenant. Il fallait de nouveau le quitter ; et sans doute Suzanne préférait qu'il fût à Evian, loin d'elle, mais loin de Francine, plutôt que de l'avoir chez elle, comme l'avant-veille au soir, avec Francine. Pourtant, l'absence est un grand mal, sinon le pire et, sur le point de se quitter, les amants à qui leur amour donne le plus d'exigence accepteraient de pénibles conditions pour éviter de ne plus se voir.

Bernard n'était pas en veine de maladresse et ne commettait pas les fautes qui avaient gâté, à Saint-Germain, sa dernière entrevue avec Suzanne, trop courte et si bouleversée. Il pensa qu'il aurait le temps d'apaiser, par mille gentillesses, une Suzanne évidemment un peu effarouchée. Il rencontra plus de difficulté qu'il n'en attendait. Ce qui le tenta fut d'éluder les récriminations d'une amante offensée : il obtiendrait de son rire ou de ses larmes un pardon qui vaudrait beaucoup mieux qu'un succès de polémique. Il ne demandait que de rire ou de pleurer avec Suzanne, selon qu'il la verrait tourner d'une manière ou de l'autre ; et il se sentait également prêt pour l'une et l'autre éventualité : mais Suzanne ne se décidait point. Alors, il fallait donc passer par le désagréable et si long chemin des chicanes, si ennuyeuses et, au surplus, si dangereuses. Quel tourment ! Suzanne aurait dû le lui épargner.

— Pourtant, Suzanne, je ne t'avais pas promis davantage...

— Mais non, — dit-elle.

— Tu savais bien...

— Tais-toi ! — dit-elle. — Ce que je sais, n'en parlons pas.

— Enfin, tu dois comprendre?...

Elle sourit avec chagrin ; et elle dit :

— Non. Et je vois bien que ça t'étonne. Je ne comprends plus rien du tout, ni cela, ni autre chose, rien ! C'est peut-être que je ne suis guère intelligente ; ou c'est peut-être aussi que je refuse de penser à ce qui est si affreux.

Il allait plaider sa cause. Elle le supplia de n'en rien faire ; et il en fut découragé, parce que nous sommes toujours, et dans nos plus mauvais cas, nos avocats pleins d'éloquence. Mais il se ravisa :

— Tu as raison ! Tu es toute raison, toute sagesse. Et, moi, je n'étais qu'un vieux fou, qui se perd dans ses bonnes intentions !

Il revenait à sa première idée, de supprimer le déplaisant bavardage et de recourir au seul argument, seul persuasif, de l'amour et d'une volupté où les chicanes de l'esprit sont abolies. Il avait cru que Suzanne réclamait une autre dialectique : il lui prêta une autre intention, qui était la sienne, et l'attira bien tendrement à lui, comme de coutume, avec plus de précaution que jamais, avec la même ardeur. Mais il la trouva bien différente et, cette fois, rétive. Elle ne le repoussait pas ; elle ne se rendait pas à lui et elle était inerte, un peu hostile.

— Suzanne !... Suzanne !...

Et il donnait à ses reproches toute l'aménité possible, mais sans la convaincre. Il essaya de quelque hardiesse. Alors, elle se dégagea et, d'un brusque frémissement, lui montra une résolution qu'il n'avait pas prévue. Il se figura que c'était une résolution : ce n'était qu'un sursaut. Il insista : elle fut debout, prête à la lutte misérable et si douloureuse dans sa rébellion d'instinct.

Bernard la regardait avec surprise, et bientôt avec un émoi de ridicule colère et de dépit : c'est que les amants ont leur fatuité qui leur ôte la patience que la tendresse accorderait à leur désir. Suzanne ne supporta point son regard ; elle se détourna : cette faiblesse n'indiquait pas qu'elle eût

renoncé à se défendre. Elle se tut; et ce n'est pas qu'elle se fût promis d'être silencieuse ; mais ce qu'elle aurait dit, en ce moment, lui faisait mal à penser. Il fallut que Bernard s'en aperçût ; et il s'adoucit.

— Je n'aurais pas cru ça ! — dit-il.

Et il ne feignait pas le grand chagrin qu'il montra.

— Tu ne m'aimes donc plus?

— Ah ! — dit-elle, — si. Car je suis venue ; je suis là. Tu vois bien que je t'aime. Si je ne t'aimais plus... Seulement, toi aussi, tu dois bien comprendre...

Évidemment, il comprenait. Il n'avait pas compris sans retard ; du moins, il n'avait pas compris sans retard que ce fût, hélas ! une telle chose et de telle conséquence ; l'habitude qu'il s'était donnée de plus faciles aventures et l'usage qu'entretenait en lui Francine d'un amour un peu abject, émoussaient la plus délicate susceptibilité de son intelligence amoureuse. Il comprit cependant et put dispenser la pauvre Suzanne de lui dire ce qu'elle éprouvait qui ressemblait à un dégoût sans lui ôter son amour. Même, il l'admit, avec une obligeance dont souffrit son amour-propre. Seulement, comme il était, dans le train de sa vie, un homme d'action, — c'est un homme qui ne consent de sacrifices que s'il est sûr de compensations prochaines, — ce qui le désobligea fut de ne point imaginer un terme à sa disgrâce :

— Alors, — demanda-t-il, — c'est fini ?

Ce qu'elle aurait eu à lui répondre, elle ne pouvait pas le formuler; elle ne l'osait pas : c'était une idée presque naïve, et pourtant dérisoire, où il y avait de la pureté, qui lui semblait pourtant choquante. Elle voulait un intervalle plus long que de la seule journée depuis laquelle Francine était partie. Elle sentait ce qu'un tel marchandage d'heures et de jours avait de misérable ; mais elle crut se figurer que l'absence, Bernard devant partir le soir même, serait comme une ablution qui enlève la souillure et le souvenir, le sale souvenir. Cette imagination, qui s'imposait à son esprit, lui paraissait absurde et vraie, indécente aussi et telle qu'on ne l'avoue pas. Elle dit :

— Quand tu reviendras !

Et il se fût moqué d'elle, si plutôt il n'avait péniblement

souffert de cet affront. Avant de se résigner, tout ce qu'il essaya fut de l'apitoyer sur la tristesse d'un départ au moment duquel on n'a pas reçu l'adieu gentil de ce qu'on aime. Et, sans doute, il reviendrait; seulement, alors, il partirait pour la Bretagne...

— Ah ! oui ! — gémit Suzanne, comme si elle l'avait oublié.

Tout son chagrin ne la fit pas céder. Bernard prodigua vainement les plus attendrissantes prières : il n'eut que d'attendrissantes réponses, mais autant de refus, où il fallut qu'il aperçût enfin la plus délicate fierté. Une nouvelle Suzanne remplaçait l'autre ; et elle avait un singulier prestige. Ce n'était plus cette petite que, l'avant-veille, encore Francine mettait, comme on dit, dans sa poche et que, lui-même, Bernard comptait mener suivant ses diverses fantaisies, parfois distraites ou attentives. Elle n'était décidément pas la jolie esclave d'amour qu'il se flattait d'avoir à son gré. La douce gravité qu'il lui voyait avec surprise avait d'ailleurs, en dépit de fâcheux inconvénients, un charme ; et, bien que rebuté, Bernard était plus épris de la dédaigneuse : non pas dédaigneuse, mais qui prouvait qu'elle avait une âme et, dans la mélancolie obstinée, ravissante. Pour la première fois, Suzanne imposait à son amant, qui jusqu'alors l'aimait avec étourderie. Elle ne le savait pas. Elle était victorieuse avec tristesse, au point qu'elle eût préféré une défaite moins dure à son cœur. Ce n'est pas gai, d'avoir raison. Quand elle dut quitter Bernard, elle détestait sa victoire et ne sentait que son chagrin.

Les quelques jours qu'il y avait avant qu'elle ne partît pour Chartres lui furent à peu près désespérants, Bernard n'étant plus là, mais François que l'absence de son rival encourageait déplorablement. Ce qui la sauva bientôt, c'est que François, tout neuf au service de l'usine, succombait à une si importante diversion. Comme il était extrêmement occupé de cette affaire, il en parlait avec une abondance qui ne laissait aucune place aux propos fades. Suzanne s'en réjouit. Mais on est injuste, et elle comparait tant de médiocrité laborieuse, dont François était accablé, à la désinvolture si élégante de Bernard qui, de l'immense tracas industriel,

dégageait si joliment le plaisir et les soins de l'amour. Les femmes n'aiment pas que l'on travaille beaucoup, fût-ce pour elles ; ou, du moins, elles ne veulent pas s'en apercevoir : elles se délivrent ainsi, non de leur gratitude, mais plutôt de leurs scrupules.

Or, si François se donnait à l'usine corps et âme, c'était pour l'amour de Suzanne, et afin qu'elle eût la richesse et les amusements ; c'était aussi pour qu'elle dût à lui ces facilités d'amusement qu'il devinait avec ennui qu'elle trouverait ailleurs. Il marquait par ce moyen son indispensable suprématie et regagnait le terrain d'honneur qu'il avait perdu. Mais il arrive que, sans confondre l'effort qu'on tente et l'objet d'un si grand effort, l'activité qu'il faut qu'on dépense vous prenne et peu à peu vous accapare. C'est où François risquait de s'enliser. Il accepta trop volontiers le départ de Suzanne pour la Beauce et leur séparation, la première. Suzanne observa qu'il n'était pas très malheureux et lui disait au revoir sans pleurer.

A Chartres, elle revit son père et sa mère, le paysage où elle avait grandi, la maison pleine des souvenirs de la portion de sa vie la plus longue. En vérité, c'est à peine si elle revit son père et sa mère ; le paysage fut pour elle comme si elle ne le voyait pas ; et, dans la vieille maison, les souvenirs ne s'éveillèrent point à sa venue. Ce qu'elle reconnut seulement, ce fut l'ennui, lequel n'avait pas changé, mais avait pris en quelque sorte une odeur plus aigre et comme rancie. Elle ne fut pas touchée ni attendrie. Au surplus, son père et sa mère étaient si installés dans leur vie toute différente de ce que Suzanne imaginait comme une vie possible, qu'elle ne devait songer ni à les plaindre ni à les imiter. Elle les avait toujours vus tels qu'elle les retrouva : et, qu'ils eussent probablement vieilli, cela ne se voyait presque pas. Elle ne manquait pas d'avoir pour eux une amitié filiale ; mais, n'étant pas du tout pareille à eux, elle ne sentait pas, dans cette amitié, cette part de soi que notre innocent égoïsme a besoin de rencontrer pour être ému. Eux aussi l'aimaient bien, mais de la même façon qui, dans l'intervalle des cœurs, se gaspille. Ils étaient déconcertés de leur fille et ne reconnaissaient en elle rien qui fût à leur image. Elle avait un grand

soin de ne pas les choquer, ou même de ne pas les étonner. Sa présence pourtant modifiait leurs journées ; et, comme ils ne continuaient de vivre que par le bienfait d'une sempiternelle habitude, on eût dit que ce changement leur aventurait leur durée.

Or, Suzanne avait le cœur et l'esprit consacrés au regret de Bernard et à l'impatience de le revoir. Elle était en pleine vivacité : elle n'apercevait autour d'elle qu'une vie analogue à une mort anticipée. La douzaine de jours qu'elle avait résolu d'accorder à ses parents lui sembla un fardeau qu'elle ne supporterait pas ou lui sembla une étendue qu'elle n'aurait pas la force de traverser. Elle ne fut pas longue à prévoir qu'elle ne serait pas résignée. Seulement, ce n'est pas Saint-Germain qui l'appelait hors de la Beauce et de l'ennui : c'est le pays où était son amour. Comme elle ne croyait pas qu'elle pût quitter ses parents avant la date fixée, les deux voyages, l'un qui l'eût reconduite chez elle, l'autre qui l'eût amenée à son amant, lui paraissaient à la première vue également impossibles. Ce fut l'égale impossibilité qui la décida soudainement pour le seul rêve digne de son audace.

Et ce rêve devint une volonté si impérieuse que nul danger ne l'en aurait dissuadée. Elle n'eut peur de rien, ni de ce qui était une menace pour elle, ni de ce qui était une menace pour autrui : elle sacrifiait allégrement tout le monde et elle. Pourtant elle ne négligea aucune supercherie et arrangea son évasion comme un prisonnier des plus retors. Son père et sa mère consentirent qu'elle ne devait pas laisser son mari trop longtemps seul : pour compenser le regret de la voir partir, le désir inavoué de préserver leur ennui tutélaire était bien quelque chose. Une vieille servante promit de mettre à la poste, le lendemain de son départ, une lettre destinée à François et qui n'était qu'un mot qui annonçait son prochain retour. Enfin, pour que François vînt à savoir qu'elle aurait passé ailleurs qu'à Chartres les trois derniers jours de son absence, il fallait l'un de ces hasards qu'on ne peut déjouer et qu'on appelle fatalités afin d'en épargner le reproche à la Providence : elle accepta le risque des fatalités. Elle n'avertit pas Bernard : elle craignit que Bernard ne fût sage et ne lui imposât de l'être aussi, quand elle prenait en mains tout

le gouvernement de sa folie. Elle arriverait : et elle en avait déjà l'imagination délirante. Il ne la renverrait pas, même s'il était effaré. Ils reviendraient ensemble, car elle avait bien calculé les jours.

Et il y eut, vers la mi-septembre, un matin peu avant l'heure du déjeuner; Bernard qui rentrait de la source la trouva dans sa chambre. Effaré, il le fut : et même un peu trop effaré avant d'être aussi content que l'avait imaginé Suzanne. Mais, quoi ! il se demanda si elle n'avait pas fait un coup de tête et quitté son mari ou si, pour le moins, elle n'avait pas rencontré, depuis la gare et en chemin, le terre entière. Elle l'eut vite rassuré par son air de tranquille et parfait bonheur. Elle avait de la joie pour deux ; elle en donna autant qu'elle en garda. Bernard oublia son court moment d'inquiétude et elle ne se souvint pas d'avoir observé que l'inquiétude avait en lui précédé l'allégresse.

Ils auraient ce jour-là, le lendemain, le jour suivant ; et ils seraient à Paris le quatrième jour, dès le matin. Ce délai semblait une éternité à Suzanne ; elle ne demandait pas davantage ; elle ne voyait pas plus loin que cette magnificence de bonheur. Et, si Bernard combinait précisément l'horaire du retour, elle n'y prenait pas garde : il lui faisait l'effet d'un garçon déraisonnable et qui a tort de permettre que s'égare au lointain avenir sa pensée.

Il fallut se cacher. Elle en fut ravie. Elle ne bougea point d'une chambre qui enferma elle et Bernard, tout leur amour. Et Bernard admirait que les dégoûts dont elle était si troublée lors de leur dernière entrevue, fussent exactement abolis. Elle admirait qu'il eût pour elle de charmants égards, le même empressement que naguère et un air de nouvelle et gracieuse déférence. Elle ne savait pas, et lui-même ne le savait qu'à demi, qu'elle avait grandi aux yeux de Bernard depuis le jour qu'elle s'était refusée à lui.

On leur apporta le dîner dans leur chambre ; et ce fut la dînette.

Puis, vers le soir et à l'approche de la nuit, c'était la première fois qu'ils voyaient ensemble finir un jour sans avoir à se séparer. Suzanne regardait, par la fenêtre ouverte, l'ombre s'élargir au bas des montagnes, gagner des villages,

emplir une vallée. Le calme paysage, docile au changement de l'heure, la persuadait de croire que l'heure passe et ne modifie pas la vérité immobile. Ce qui demeure, c'est l'amour : et elle inventait, pour embellir sa joie, maints emblèmes de sécurité. Elle dit à Bernard :

— Voici la nuit... Tu vois?... Et nous sommes chez nous!...

Bernard n'avait pas avec la même facilité d'illusion le sentiment que cette chambre de hasard fût digne d'être appelée « chez nous » ; mais il voulut céder à une si aimable persuasion.

— Chez nous? — répondit-il. — Mais oui !

Et il n'osa point regarder, autour d'eux, les meubles et les murs. Il avait à les regarder, une impression de vagabondage qui l'empêchait d'accueillir la fraude sincère de Suzanne.

A mesure que la nuit tombait, Suzanne devenait un peu plus triste et plus heureuse. Mais son bonheur et la tristesse allaient ensemble et s'accordaient d'une manière adorablement douce. D'une autre fenêtre, elle vit le lac, où bientôt ruissela un long rayon de lune ; et des lumières qui se reflétaient furent les colonnes d'un palais en feu dans l'eau. Cette fantasmagorie l'amusa un peu de temps ; mais elle préféra, du côté de la campagne, la tranquillité de l'ombre où les moindres lumières n'avaient ni reflet ni splendeur et, au lieu de multiplier leur éclat, le resserraient jalousement vers l'intimité de quelques petites maisons silencieuses.

Plus tard, elle murmura :

— Toute la nuit, le jour ensuite et les autres nuits !...

Ils partirent le lendemain soir, en automobile, après le coucher du soleil et quand Bernard crut qu'il y aurait moins de monde à les remarquer. Il avait voulu qu'un voile épais et de grosses lunettes, enfin l'accoutrement du tourisme, la rendissent méconnaissable. Elle y consentit, comme à tout ce qu'il eût souhaité. Mais elle songeait :

— A quoi bon?... Qu'importe?...

Et elle s'étonnait qu'il tînt à ménager aucun avenir après leur éternité qui était à la moitié de son cours déjà. Elle serait le plus volontiers restée jusqu'à leur dernière minute dans leur chambre d'Evian, quitte à rentrer d'une seule

traite et plus vite que de raison quand ils n'auraient plus à perdre que les heures que gâte l'approche de la fin. Mais il la supplia de faire avec lui en plusieurs étapes le long chemin, de sorte qu'elle eût moins de fatigue; et ce retour serait une promenade.

Ils s'arrêtèrent en quelques petites villes et en des villages, où elle aima tantôt le silence et tantôt l'animation d'une fête, et parfois la tiédeur du soleil et parfois la fraîcheur de l'ombre. Comme elle avait aimé les montagnes, elle aima les plaines. Et, à l'instant où elle aimait ceci ou cela, elle venait de l'apercevoir ou de l'inventer. Elle donnait à son amant le privilège de l'avoir vue découvrir la nature et les plus simples phénomènes qui varient la journée de la campagne.

Comment Bernard ne l'aurait-il pas aimée? Il l'aimait déjà : mais elle lui multiplia les diverses raisons de l'aimer ; car elle multipliait son personnage au gré du temps et de l'espace, par tant de merveilles qui naissaient en elle, dans son esprit, dans ses yeux et dans ses paroles, à tout moment. Bernard avait bien assez de fatuité — il n'en faut que très peu en pareille aventure — pour croire que cette épiphanie de Suzanne nouvelle au milieu de la campagne et des heures était son œuvre à lui : délicieuse récompense et, en définitive, le miracle de la tendresse ! Il l'adora.

Et, comme elle avait la spontanéité la plus évidente, il goûta en elle ce que ne lui donnait pas Francine, la simple vérité.

Or, leur éternité allait à son achèvement. Suzanne, le dernier soir, ne vit plus seulement avec mélancolie la nuit venir. Elle l'avait guettée comme une ennemie : cette ennemie fut là, dont Suzanne eut peur. Suzanne se réfugia dans les bras de Bernard.

— Ah ! — dit-elle ; — c'est donc fini?

Elle pleura. Mais il pleura aussi, non pas avec l'involontaire complaisance qu'on a pour la douleur voisine : il pleura d'un même chagrin.

Elle lui dit :

— Vois-tu? après de tels jours, il n'y a plus rien. Après de tels jours, il n'y aurait que de pareils jours. Ce n'est pas

ce qui nous attend. Mais, ce qui nous attend, je n'en veux pas ; je n'en veux plus !... Et toi, ne me dis pas que tu en veux encore : ce n'est pas vrai. Si tu le crois, tu as grand tort. Si c'était vrai, je ne pourrais pas supporter l'idée d'avoir été seule si heureuse !

Et l'abondance de ses mots était pareille à l'abondance de son émoi. Bernard participait à l'émoi de Suzanne. Mais il y avait en lui un reste de lucidité qui l'engageait à voir exactement les choses. Il demandait :

— Alors?... Alors?...

Elle ne répondait point à cet « alors? » et d'autant moins qu'elle goûtait, à se rouler dans sa détresse, une satisfaction douloureuse.

— Demain matin, — dit-elle, — nous serons à Paris. Moi, je rentrerai chez moi, dans ce qu'on appelle chez moi : quelle bêtise ! Toi, tu iras en Bretagne.

Timidement, Bernard lui demanda :

— N'y viendras-tu pas me retrouver?

— Oh ! non, — s'écria-t-elle ; — y penses-tu?

A l'idée qu'elle ne viendrait pas en Bretagne et que leurs jours les plus charmants seraient suivis d'une séparation si brusque et longue, il n'était pas sûr de n'être tout prêt à ne pas faire ce voyage. Francine en périrait de jalousie? Bernard consentait que Francine périt de jalousie ! Pourtant, il se tut ; et ni Suzanne ou seulement lui ne crurent un instant qu'il n'irait pas en Bretagne.

Il leur restait une assez longue route à parcourir avant d'arriver à Paris, parce qu'ils avaient baguenaudé de village en village, plutôt que de gagner du temps ; ils voyageraient de nuit, les phares allumés.

Dans une auberge de Bourgogne, qui était leur dernière étape, et dans leur chambre la dernière, avant de partir, Bernard fit apporter un petit repas ; mais ils ne purent manger, parce que les sanglots leur serraient la gorge.

Et ils partirent. Le chauffeur avait rabattu la capote de la voiture. Ils s'enfoncèrent dans les coussins et, parmi les couvertures de laine et de fourrure, Suzanne fut toute petite. Il y avait l'obscurité dans la voiture et autour d'eux, fors devant eux la ligne de clarté des phares ; il y avait toute la

campagne autour d'eux ; et ils étaient réfugiés en peu d'espace avec leur bel amour qui, de l'immense paysage où il avait pris son plaisir, se retirait en leur intimité. Les phares faisaient surgir d'étonnants spectacles, d'une netteté soudaine et d'une rapidité décevante. Les chemins à travers les forêts étaient de prodigieux couloirs entre des murs tout ruisselants de lumière; et les villages déroulaient de longues bandes de décors peints; en plaine, la voiture creusait dans la nuit son tunnel éclairé. Suzanne et Bernard laissaient divertir leurs regards à ces kyrielles d'épisodes fantasques; leurs pensées s'endormaient dans le chagrin.

Tout d'un coup, la voiture s'arrêta si brutalement que Suzanne et Bernard en furent secoués : devant eux, passait à grande allure un train de voyageurs avec un vacarme d'enfer. Et Bernard poussa un cri. Suzanne n'avait pas bougé. Bernard lui demanda :

— Tu n'as rien?... Tu as eu peur?...

— Oh ! non, dit-elle; et elle souriait, sans bouger encore.

— Nous l'avons échappé belle, — reprit Bernard. — J'ai vu la mort !

— Moi aussi ! Elle a passé vite. Ce n'est pas de chance !...

Il la gronda et mit, à n'être pas de son avis, une tendresse encourageante.

— Ah ! — répondit-elle ; — moi, je songe à ce qui nous serait épargné !

Mais il fallut que Bernard secondât le chauffeur qui réveillait le garde-barrière et puis invectivait contre ce complice éventuel de la mort. Il eut tant de véhémence que Suzanne, quand il revint, lui dit sur un ton de raillerie douce :

— Je vois que tu n'as point envie de mourir...

— Toi non plus, voyons, Suzanne ; toi non plus !

— Alors, — répondit-elle, — moi non plus !... Seulement, alors, il faut que tu m'aimes... Oh ! je sais bien... Mais il faut m'aimer assez pour que je n'aie plus de regret de n'être pas morte ! Ou bien ce n'est pas la peine.

Bernard crut qu'elle le supplierait d'éconduire Francine. Il attendit et, pour ne rien aventurer mal à propos, il ne répondit que d'un baiser qu'il lui donna sur le poignet plus haut que les gants. Il attendit : et elle ne demanda rien davan-

tage. Il allait promettre que oui, parce que son nouvel amour l'animait d'un zèle extrême et que le soudain passage de la mort l'excitait à quelque héroïsme de générosité. Mais il profita du silence de Suzanne et garda le cadeau qu'elle n'avait pas réclamé.

Elle ne réclamait rien, comptant sur elle-même plus que sur lui. Non qu'elle doutât de lui, comme autrefois : plutôt, elle sentait que leur amour était en elle, que Bernard empruntait à elle ce qu'il avait d'amour à lui donner ou à lui rendre, et que d'elle enfin, beaucoup plus que de lui, dépendait la destinée de leur amour.

Elle n'était plus dolente ; et, puisqu'elle avait résolu de vivre, elle n'écarta plus la pensée de ce qu'il lui fallait vaincre. Toutes les misères et les ignominies des lendemains, elle osa les évaluer ; sa douloureuse rêverie devint un plan d'activité forte et ardente.

Et, quand ils furent à se quitter, Bernard se lamenta :

— Combien de jours avant de nous revoir !

— Une huitaine ! Mais oui : en Bretagne ; j'irai !

Il hésitait à l'approuver :

— As-tu raison?

— Ah ! mais, oui ! répondit-elle avec un entrain qui faisait chanter les mots et les faisait danser. Du moment que je ne suis pas morte. J'ai raison ; oui : tu ne vois pas que j'ai raison? C'est pourtant clair comme le jour !

ANDRÉ BEAUNIER

(La fin prochainement.)

DANTE, ÉTUDIANT A PARIS

A L'OCCASION DU SEPTIÈME CENTENAIRE, LE 14 SEPTEMBRE 1921, DE LA MORT DE DANTE

Dante est-il venu à Paris, dans les dernières années du XIIIe siècle ou les premières années du XIVe? A-t-il habité la rue du Fouarre ou une des rues voisines de celle qui porte aujourd'hui son nom? A-t-il été, perdu dans la foule des étudiants, un des auditeurs de ces maîtres célèbres qui enseignaient, à l'Université de Paris, la théologie ou le droit? La plupart de ses biographes, parmi les plus récents comme parmi les plus anciens, le croient, sans l'affirmer. Comme témoignage de ce séjour, admis généralement, il ne reste aucun document officiel, aucun texte formel ou précis. Les preuves données sont surtout des preuves morales, basées presque uniquement sur des traditions, mais que les critiques les plus positifs, les plus enclins au scepticisme, ont considéré comme très sérieuses, sinon comme décisives.

Examinons d'abord ces traditions, qui remontent à l'époque même de Dante.

Contemporain du poète et, comme lui, Florentin, Giovanni Villani (né en 1275), dit dans sa *Chronique* : « Charles de Valois vint à Florence en 1301 et en chassa le parti des Blancs. Dante comptait alors parmi les principaux chefs de notre cité et de ce parti, bien qu'il fût Guelfe; cependant, sans qu'on pût rien lui reprocher que ses opinions, il fut

banni avec ce parti et alla étudier à Bologne, puis à Paris, et dans d'autres pays. » C'est là un témoignage très important, venant d'un homme qui put connaître Dante, qui eut sans doute avec lui des relations de famille ou de voisinage, et dont la *Chronique* a toujours passé pour très exacte.

Ce témoignage, d'une incontestable valeur, devait être confirmé, une trentaine d'années plus tard, par Boccace, dans sa *Vie de Dante* :

« Quand il vit, raconte-t-il, que, de tous côtés, lui était fermée la voie du retour et que de jour en jour devenait plus vain son espoir de rentrer dans son pays, abandonnant non seulement Florence mais l'Italie, il passa les monts qui séparent celle-ci de la France, et alla à Paris. »

Dans son ouvrage sur la *Généalogie des dieux*, il ajoutait quelques détails et donnait quelques précisions qui ont leur intérêt : « Déjà près de la vieillesse, Dante alla à Paris, où disputant plus d'une fois (à l'Université) il montra la hauteur de son intelligence avec tant d'honneur pour lui qu'aujourd'hui encore en en parlant, ceux qui l'ont entendu, en sont émerveillés. »

Le *Livre de la taille de Paris à l'an* 1313 mentionnait parmi les habitants de la rue Pierre-au-lait, près de l'église de Saint-Jacques de la Boucherie, Boccassin (Boccaccino), Lombard, c'est-à-dire banquier ou changeur. M. Auguste Longnon, qui a exhumé de la poussière des archives ce document, a également découvert que la famille de Boccace résidait à Paris depuis 1291 au moins, et que son père, le Boccassin de la rue Pierre-au-lait, en partit en 1314, après le procès des Templiers, mais y revint, pour un séjour plus ou moins prolongé, en 1332.

L'auteur du *Décaméron*, né à Paris en 1313, le quitta à l'âge de deux ans et le quitta pour toujours, quoiqu'on ait prétendu à tort qu'il y avait étudié le droit sous son compatriote, le Toscan Denis Roberti. Il n'était d'ailleurs qu'un enfant lorsque Dante mourut, mais sur cette période de l'exil du poète, ne put-il pas avoir, plus tard, des renseignements par son père, en mesure lui-même d'être renseigné, puisqu'il habitait Paris à l'époque où venait y séjourner, pendant plusieurs années, un Italien comme lui, un Florentin comme lui, et un

Florentin illustre, qui avait pris part à toutes les luttes de sa cité? Je crois que c'est très admissible[1].

Un troisième témoignage qui a également une assez grande autorité, c'est celui d'un des premiers commentateurs et biographes de Dante, Benvenuto da Imola, qui, né en 1306, put, comme Villani, le connaître ou qui, tout au moins, put recueillir ses informations dans des écrits ou des récits de gens qui l'avaient connu.

« Dans son âge mûr, dit Benvenuto da Imola, et déjà exilé, Dante étudia à l'École de théologie de Paris[2]. »

Villani, Boccace, Benvenuto da Imola — et aussi, mais à un moindre degré, Leonardo Bruni, surnommé l'Arétin, parce qu'il naquit à Arezzo, en 1369, — voilà donc les garants les plus sérieux de ce voyage de Dante à Paris. Il y en a d'autres, dont les affirmations ont moins de poids. Parmi les rhéteurs qui ont le plus abusé de la rhétorique, François Philelphe, né à Tolentino en 1398, occupe un bon rang. Entraîné lui-même et sans s'en douter par sa phraséologie, qu'il prend pour de l'éloquence, il est, dans la question qui nous occupe, le moins sûr de tous les guides. Ce qu'on avait dit avant lui de Dante, il l'amplifie et le dénature. Il ajoute des détails qui sont faux. Le bavardage oratoire le conduit à l'erreur et au mensonge. Il attribue à Dante, encore peu connu et qui débutait dans la vie politique, de 1295 à 1298, d'importantes et nombreuses ambassades — alors que le poète fut simplement chargé, en 1299, de surveiller la nomination d'un *capitano* dans la commune de San Gemignano. Ce n'est qu'en 1300, du 15 juin au 15 août, qu'il remplit les fonctions de prieur, dans la corporation, ou art, des médecins, apothicaires et peintres, dont il faisait partie depuis l'année 1296.

Philelphe qui, pour arrondir une phrase, avait promu Dante, en 1295, à la dignité d'ambassadeur à Paris auprès de Philippe le Bel, fut servilement suivi, dans ses affirmations aventureuses, par un commentateur de la *Divine Comédie*,

1. C'est probablement de son père que Boccace dut tenir ce détail, donné alors pour la première fois, sur les souvenirs laissés par Dante à Paris chez ceux qui l'avaient entendu disputer.

2. « In matura ætate, jam exsul, dedit se studio Theologiæ Parisiis. » Recueil Muratori, *Antiquitates italicæ medii ævi*, 1738?-1743.

Jean Seravalle, évêque de Fermo, qui écrivait en 1416. « Dante fut (en 1295) bachelier dans l'Université de Paris, où il lut les sentences (le *Livre des sentences* ou opinions des Pères de l'Église recueillies par Pierre Lombard) ; il lut aussi la Bible; il répondit à toutes les questions, selon l'usage, et fit tous les actes nécessaires pour obtenir le décanat en théologie. Il ne restait plus que *l'inceptio* (l'admission solennelle du licencié dans la corporation des maîtres ès arts) ou le *conventus*. Mais l'argent lui manqua pour cet acte et il revint en chercher à Florence, déjà regardé comme un parfait théologien[1]. Noble par sa naissance, doué d'un sens naturel très élevé, il devint alors prieur du peuple florentin, se mit à suivre les offices du palais (communal), négligea les écoles, et ne retourna plus à Paris. »

Un autre Italien doué d'une imagination surabondante, et dont on peut dire qu'il fut aussi grand hâbleur que grand artiste, Benvenuto Cellini, place le voyage de Dante à Paris non pas, comme Philelphe et Seravalle, en 1295, mais quelques années plus tard. Il raconte que le poète, s'étant rendu, pour un procès, au Palais de Justice, fut tellement étourdi par les vociférations des plaideurs et des avocats, et surtout par le glapissement des huissiers s'efforçant d'imposer silence à l'auditoire : *Paix ! Satan ! holà ! paix !* qu'il reproduisit ce cri, en le modifiant quelque peu, dans le vers[2] par lequel débute le septième chant de l'Enfer : *Pape Satan, pape Satan, aleppe!*

Cette singulière anecdote a été adoptée en partie dans un curieux roman historique, publié en 1851 et remarquable par sa documentation, *les Galeries du Palais de Justice de Paris*. L'auteur de ce roman, Amédée de Bast, fait assister Dante, le 13 mars 1302, à une séance du Parlement, présidée par Philippe le Bel. Comme preuve du séjour du poète à Paris, en 1302 (il le loge à l'hôtellerie du Puits-qui-parle, rue du Fouarre), il cite cette mention inscrite sur un registre des dépenses royales pour cette année : « *Cinquante écus d'or donnés à un Florentin* ». Ce Florentin serait Dante, et il aurait

1. *Theologus Dantes, nullius dogmatis expers....*

2. Ce vers a été expliqué par plusieurs commentateurs, mais aucun n'a réussi à le comprendre.

reçu ce subside par le protection d'Enguerrand de Marigny, au procès duquel il aurait assisté en 1315, à un second voyage à Paris, avec un sentiment de pitié et d'indignation, dont nous trouvons des traces dans certains passages de la *Divine Comédie*. Il y a là, ce me semble, un mélange d'erreurs évidentes et de suppositions assez vraisemblables.

Des érudits ont patiemment recherché, vers par vers, dans les œuvres de Dante, tout ce qui pouvait se rapporter à ce séjour, réel ou présumé, à Paris.

Un seul passage me paraît significatif et probant. C'est dans le *Paradis* : Dante, conduit par Beatrix, trouve sur sa route un docteur de l'Université de Paris, que lui présente en ces termes un autre docteur, saint Thomas d'Aquin :

> C'est un esprit à qui, pour d'autres trop hâtive,
> En ses graves pensers la mort parut tardive.
> C'est Sigier, dont l'éclat y brillera sans fin,
> Le docte professeur qui, d'un courage rare,
> Syllogisa, bravant l'envie et son venin,
> De rudes vérités dans le quartier du Fouarre [1].

Siger ou Sigier de Brabant, doyen de l'église Notre-Dame, à Courtray, où il naquit, s'était signalé, à l'Université de Paris, par ses attaques contre les ordres mendiants et contre les théologiens mystiques. Il leur reprochait d'enseigner à leurs auditeurs des fables et des mensonges (*fabulas et falsa*). Il représentait, autant qu'on pouvait le faire en ce temps-là, la science et la philosophie laïques, le raisonnement opposé à la tradition, et, dans une certaine mesure, le droit de penser librement. Déjà maître de théologie en 1250, Sigier fut cité en 1277 devant l'inquisiteur de Saint-Quentin, Simon Duval, et condamné d'abord par celui-ci, puis par l'évêque de Paris, Étienne Tempier, après un débat, une *dispute*, comme on disait alors, qui avait eu lieu à l'évêché. Cette condamnation l'obligea à abandonner sa chaire.

Ozanam, dans son ouvrage *Dante et la philosophie catholique au XIIIe siècle*, Victor Le Clerc, dans l'*Histoire littéraire de la France*, d'autres encore, ont supposé que le poète

1. *Che leggendo nel vico degli strami,*
Sillogizo invidiosi veri (d'importunes vérités, traduit Victor Le Clerc). *Paradis*, chant X, v. 133 à 138.

n'avait pu parler ainsi de Sigier sans l'avoir connu personnellement, sans avoir assisté à une de ses leçons.

Or ce maître illustre mourut avant l'année 1300 et, d'autre part, ses successeurs dans l'enseignement de la théologie professaient des idées contraires aux siennes et à celles de Dante. La thèse du voyage du poète en 1295 s'en trouverait par conséquent confirmée mais elle ne l'est, à mon avis, qu'en apparence. Sans doute Sigier était mort dans les dernières années du XIIIe siècle; mais le souvenir de ses opinions et de ses leçons, et de sa longue lutte contre les Franciscains et les autres moines de l'école mystique et traditionaliste, restait encore vivant et très vivant, lorsque Dante vint à Paris, non pas vers 1295, mais, comme on est fondé à le croire, comme l'admettent la plupart de ceux qui ont étudié de près cette question, en 1308 ou 1309.

Pour tâcher de découvrir à quelle époque de la vie de Dante pourrait se placer ce voyage à Paris, il faut examiner quelques points de sa biographie. En 1295, il ne touche pas à la vieillesse, et il n'a même pas atteint son âge mûr, pour me servir des expressions qu'emploient, en parlant de ce voyage, Boccace et Villani. Il a à peine trente ans. Il débute dans la vie publique et ses fonctions, comme ses ambitions, l'obligent à résider à Florence. Il n'est encore qu'un humble et obscur citoyen. Quelques années plus tard, il jouira d'une dangereuse célébrité et aura à subir un injuste bannissement. En 1302, il est durement frappé, chassé de son pays, comme un criminel.

Suivons-le dans sa vie errante, sur les routes de l'exil. Éternel proscrit que poursuivent d'inflexibles haines, il va de ville en ville, partout étranger, partout suspect, quand il n'est pas accueilli avec une humiliante pitié.

Le 1er mars 1306, il est chassé de Bologne avec d'autres bannis du parti des Blancs et il se réfugie à Pérouse. En octobre 1306, nous le trouvons dans la Lunigiana, auprès des Malaspina, et en 1308 à Forli.

Et ce fut à la fin de cette année 1308 ou dans les premiers mois de l'année 1309 qu'il dut partir pour Paris. Il venait alors de terminer la première partie de son poème, l'*Enfer*.

Sur les hauteurs qui dominent le golfe de la Spezzia s'éle-

vait le couvent de Santa Croce del Corvo, un des plus célèbres de la région. Le prieur de ce couvent, frère Hilaire, vit entrer un jour dans la chapelle un homme vêtu de noir et d'aspect sévère et triste. — Que cherches-tu ? lui demanda-t-il. — La paix! répondit le visiteur, puis, après être resté quelques instants silencieux, il ajouta : « Je suis Dante Alighieri ». Interrogé affectueusement par frère Hilaire, il raconta que, décidé à aller se réfugier au delà des monts [1], puisqu'on l'avait chassé de sa patrie, il voulait, avant son départ, laisser à cette patrie ingrate et qui lui était toujours chère, un monument de son génie; et il tendit au moine, qui l'écoutait avec émotion, un rouleau de parchemin, en le priant de le remettre à Uguccione della Faggiola. Ce rouleau de parchemin contenait la *cantica* de l'Enfer. Les deux autres *cantiche*, le Purgatoire et le Paradis, étaient destinées à Moroello, marquis de Malaspina, et au roi de Sicile, Frédéric II. Frère Hilaire promit de s'acquitter fidèlement de la mission dont on le chargeait et Dante continua sa route.

Cette scène dramatique, qui aurait pu fournir à Jean-Paul Laurens le sujet d'un tableau très émouvant, a dû être quelque peu arrangée, mais il existe une lettre latine du frère Hilaire qui en fait le récit à Uguccione della Faggiola. Cette lettre, dont l'authenticité a été à tort contestée, se trouve parmi les manuscrits de la Bibliothèque Laurentienne [2], et elle a été publiée, d'abord en 1759, puis en 1775.

Par où passa Dante pour se rendre à Paris ? Par Arles probablement. C'était le chemin indiqué pour les voyageurs qui allaient d'Italie en France, et surtout pour un voyageur comme lui. Je pense qu'il faut voir un souvenir d'une promenade aux Alyscamps dans les vers qu'il leur consacre pour dépeindre la tristesse et la désolation d'une des régions de l'Enfer :

Près d'Arles, sur le sable où le Rhône est stagnant,
A Pola, sur ces bords, confins de l'Italie,
Que va le Quarnaro de ses ondes baignant,
Ainsi la plaine au loin de tombes est remplie... [3]

1. « Cet homme entendant aller dans les parties ultra-montaines », dit la lettre de feu Hilaire, dont je parle plus loin, et que donne, traduite en français, Artaud de Montor, dans son *Histoire de Dante Alighieri* (1841).

2. N° 8. B. XXIX.

3. *Si come ad Arli, ove il Rodano stagna.... Enfer*, Chant IX, v. 112 à 115.

Les plus pures et les plus touchantes légendes fleurissaient sur cette terre bénie, qu'avait arrosé le sang des martyrs.

Le charme mélancolique des Alyscamps fixa un instant la course du poète. Il dut aimer cette allée de tombeaux qui conduisait au Paradis. Dans la tristesse de ce décor et de ce paysage il abrita sa tristesse de proscrit, puis, tout pénétré de cette image de la mort, il reprit son chemin. Un autre charme plus vivant et aussi fort l'entraînait, celui de cette Université de Paris dont le rayonnement se répandait alors dans toute l'Europe.

En plus d'un passage de son poème, Dante se montre sévère et même injuste pour la France qu'il ne peut s'empêcher de voir à travers son roi, ce dur et cupide Philippe le Bel[1], mais s'il semble ne pas aimer beaucoup notre pays, il n'en subit pas moins la forte influence.

Les troubadours provençaux avaient commencé, vers le milieu du XIIe siècle, à fréquenter les cours des petits princes italiens, flattés de jouer le rôle de protecteurs des arts et des lettres. Au pays qui leur donnait un asile ils avaient enseigné en retour la poésie; et les premiers poètes de l'Italie, Sordello par exemple, quand ils ne composaient pas leurs œuvres en latin, adoptaient la langue provençale.

Plus tard, lorsque du Roman commençait à se dégager le Français, c'est dans cette langue que celui que l'on a considéré comme le maître de Dante, mais qui fut simplement un de ses conseillers littéraires et de ses amis, Brunetto Latini, écrivit son *Trésor de toutes choses*. Il était venu à Paris en 1260 et il devait y rester jusqu'en 1284. Brunetto Latini avait certainement contribué dans une large mesure à inspirer à Dante le goût de la littérature française, — mais, plus encore qu'aux œuvres de nos poètes ou de nos romanciers, l'humaniste, le lettré, le théologien qu'il y avait en lui s'intéressait, et

1. Notez que les Italiens avaient des raisons spéciales de haïr Philipe le Bel. Son acharnement contre Boniface VIII avait indigné même les adversaires de la Papauté, et on lui reprochait aussi d'avoir fait arrêter, en un seul jour, sous prétexte qu'ils se livraient à l'usure, tous les Italiens et surtout les Florentins qui se trouvaient dans ses états, et de les avoir contraints à se racheter par des contributions très élevées.

passionnément, à l'enseignement donné dans nos écoles.

L'Université de Paris[1] était la citadelle de la Scolastique, et la Scolastique était la grande science du temps. Théologie, philosophie, droit, elle les animait de son esprit, elle les soumettait rigoureusement à ses méthodes. Elle n'armait pas seulement l'intelligence, elle la *laïcisait* en quelque sorte et même dans ses travers, ses abus et ses excès, elle était une réaction contre l'asservissement de l'esprit au dogme et à la tradition. De là le prestige dont elle jouissait, l'attrait qu'elle exerçait sur tant d'esprits.

« Du XIIe au XIIIe siècle, remarque Barthélemy Saint-Hilaire dans une de ses études sur Aristote, Paris a été le centre, le foyer de toute lumière pour l'occident; il n'est pas de nation qui n'ait alors reconnu cette supériorité et qui n'en ait profité. C'est par la scolastique que l'esprit français faisait alors sa route. »

A l'époque même de Dante, dans le cours du XIIIe siècle, cette Université de Paris, la première de l'Europe, avait eu, parmi ses maîtres les plus éminents, Albert le Grand (1195-1280) qui donna son nom à la place Maubert (Magister Albertus) où il enseigna; Roger Bacon (1214-1292); saint Bonaventure, le docteur séraphique (1227-1274); saint Thomas d'Aquin, le docteur angélique (1227-1274); et ce Guillaume de Saint-Amour qui s'était signalé, comme plus tard Sigier de Brabant, par sa lutte contre les frères mendiants. Elle comptait encore, au début du XIVe siècle, les plus solides raisonneurs, les plus infatigables, les plus invincibles dans les discussions philosophiques et théologiques.

Ces terribles argumenteurs, qui lançaient un syllogisme sur l'adversaire comme le pêcheur lance un filet, remplissaient des éclats de leur voix, du bruit ininterrompu de leurs disputes, la rue du Fouarre, ainsi nommée parce que les auditeurs étaient assis sur de la paille ou fouarre. « Que les écoliers, disait une bulle du pape Urbain V, en 1366, s'assoient sur la terre devant leurs maîtres et non sur des sièges ou des escabeaux élevés au-dessus du sol, afin que toute

1. Ce mot d'Université apparaît pour la première fois en 1208, dans une lettre décrétale d'Innocent III.

occasion de s'enorgueillir soit enlevée aux jeunes gens[1]. »

Coiffés du bonnet de maître ès arts ou de docteur, vêtus d'une chape noire à forme ronde et qui descendait jusqu'aux talons, ils commençaient de grand matin leur cours, pour lesquels ils exigeaient de leurs auditeurs, sauf des boursiers ou des visiteurs occasionnels, comme le fut Dante, une légère redevance. Ils régnaient sur tout un monde d'étudiants, désordonnés, indisciplinés, besogneux[2] et sales, qui gîtaient dans ce quartier de tavernes, d'hôtelleries, de garnis et de mauvais lieux.

La rue du Fouarre, qu'aurait habitée Dante, s'était d'abord appelée rue des Écoliers, puis en 1264 rue des Écoles, et elle était devenue en 1280 la rue du Feurre ou du Fouarre. Près d'un siècle plus tard, en 1358, elle était si mal famée et si mal fréquentée qu'on fut obligé de faire placer à chaque extrémité une porte fermée pendant la nuit.

Pétrarque, Papire Masson l'ont décrite. Rabelais y fait argumenter Pantagruel « contre tous les régents, artiens (étudiants de la Faculté des arts) et orateurs... ». Balzac, dans sa nouvelle les *Proscrits*, dont Dante est le principal personnage, en a tracé un tableau assez vivant, malgré quelques traits inexacts : « Les dalles froides étaient garnies de paille fraîche, sur laquelle bon nombre d'étudiants avaient tous un genou appuyé, l'autre relevé pour sténographier l'improvisation du maître. La salle était pleine non seulement d'écoliers mais encore des hommes les plus distingués du clergé, de la cour et de l'ordre judiciaire. Il s'y trouvait des savants étrangers, des gens d'église et de riches bourgeois....

« Ces leçons, ces dissertations, ces thèses soutenues par les esprits les plus brillants du XIIIe et du XIVe siècle exaltaient l'enthousiasme de nos pères. Une éloquente inspiration qui

1. « Sedeant Scholares in terra, coram magistris, non in scamnis vel in sedibus elevatis a terra, ut occasio superbiæ a juvenibus secludatur. »

2. « Les écoliers du moyen âge étaient généralement très pauvres ; ils vivaient d'aumônes, de travaux manuels ou mendiaient leur pain. L'exemple des ordres mendiants, notamment des Franscicains, enlevait à la mendicité tout ce qu'elle offre aujourd'hui de méprisable. Les boursiers du collège de Laon distribuaient leurs restes aux écoliers pauvres de leur nation ; les professeurs faisaient passer à leurs élèves leurs vieux habits et leurs vieilles chaussures. » Cénac Moncaut, *Histoire du Caractère et de l'Esprit français.*

réunissait l'attrait de la voix humaine habilement maniée, les subtilités, l'éloquence et les recherches hardies sur les secrets de Dieu, satisfaisait alors à toutes les curiosités, émouvait les âmes et composait le spectacle à la mode... »

Il y a quelque exagération. Je ne crois pas que ces aigres disputes, où le raisonnement prenait parfois la place de la raison, et ces étalages de syllogismes aient pu exalter la curiosité des gens de cour et des riches bourgeois; mais ce qui ne les aurait que très médiocrement intéressés devait au contraire plaire beaucoup à un homme tel que Dante, habitué aux arguties de l'école et si épris de science qu'il l'aimait même dans ses manies et ses abus.

Peu fourni d'argent, il choisit vraisemblablement comme résidence, pendant son séjour à Paris, ce quartier latin, *urbs latina*, où, pour protéger la misère des étudiants contre la cupidité des tenanciers de garnis, on taxait les chambres et appartements de la rue Saint-Julien-le-Pauvre, de la rue Saint-Jacques, de la rue de la Harpe, etc. Peut-être s'installa-t-il dans quelque hôtellerie de la rue du Fouarre. Balzac le loge (mais c'est une simple supposition qui ne s'appuie sur aucun document) chez le sergent de guet, Tirechair, au cloître Notre-Dame.

Pendant les cinq ou six années qu'il dut passer à Paris, de 1308 ou 1309 à 1314 environ, on croit qu'il assista le 18 mars 1314 à l'exécution de Jacques de Molay. Dante ne mena assurément pas la vie de la plupart des étudiants de son temps, moitié clercs, moitié ruffians, de ces *compains*, *coquillards*, *goliards*, *capettes* de Montaigu, de ces *ânes de Balaam*, comme on les appelait parfois, de tous ces « mauvais garçons », dont Villon peut nous donner une idée, et contre lesquels le trouvère Rutebœuf écrivit, au XIIIe siècle, *li diz de l'Université de Paris*. Je ne me l'imagine pas buvant

« ...bon vin d'Anjou
de la Rochelle ou du Poitou[1] ».

dans quelque taverne mal famée, à l'*Arbalète*, au *Cerf*, au *Berceau*, au *Chaudron*, à l'*Image de Sainte-Catherine*, jouant

1. *Roman de Renart.*

à la paume au Pré-aux-Clercs, ou aux dés sur le seuil ou même dans l'intérieur de quelque église. Je ne crois pas qu'il se soit jamais diverti à batailler contre les gens du prévôt de Paris ou du chevalier du guet, à maltraiter la nuit les passants attardés, ou à rosser les bourgeois, qui ne se laissaient pas toujours faire[1] — et il n'aura certainement pas encouru le reproche qu'adressait aux écoliers un écrivain du temps, de mieux aimer « contempler les beautés des jeunes filles que les beautés de Ciceron ». Son âge et son caractère le préservaient de ces écarts.

D'un autre côté, toutes ces histoires d'examens passés — aux approches de la cinquantaine, dans quel but, pour quelle utilité ? — ne sont probablement que des légendes. Dante étudiant à Paris, pour qui ne veut pas faire trop large la part de l'hypothèse et du roman, cela signifie, non pas qu'il y passa des examens, qu'il y suivit régulièrement des cours, mais qu'il s'y adonna à l'étude, que sans doute il visita une ou plusieurs écoles de cette rue du Fouarre dont le nom apparaît dans son poème, qu'il intervint peut-être dans quelque dispute théologique ou philososphique, qu'il s'intéressa en somme, et le contraire serait surprenant, à la vie intellectuelle, si intense, d'une ville qui était alors la capitale de la science et de l'enseignement.

Tout cela me paraît très possible, très vraisemblable, et c'est ce qui résulte des témoignages que j'ai cités et des souvenirs laissés par une tradition constante, dont il ne faut ni exagérer la portée ni diminuer la valeur.

HENRI D'ALMERAS

1. En 1228, trois cent vingt étudiants furent jetés dans la Seine.

DANS LE CIEL DU SAHARA

Un an s'est écoulé depuis l'exploit du commandant Vuillemin, franchissant en vingt-cinq heures de vol les 3 000 kilomètres qui séparent le Niger de la Méditerranée et marquant une date dans l'histoire de notre pénétration en Afrique. Ce voyage, trois avions devaient l'effectuer aile à aile; un seul parvint au but. On se souvient encore des obstacles qu'il eut à surmonter et dont seule l'énergie et la maîtrise exceptionnelles d'un pilote unique pouvaient triompher. Un second avion vécut l'aventure tragique d'In Tabarrekat qui devait avoir pour dénouement la mort glorieuse du général Laperrine. Le troisième appareil, le mien, isolé par une succession continue d'avaries parvint au Hoggar, mais dut terminer là son voyage.

Le problème technique de la liaison de l'Afrique du Nord et de l'Afrique occidentale française a été discuté sur les bases de cet essai. Malgré ses apparences défavorables, le premier voyage a donné la certitude que, si le besoin s'en faisait sentir, la liaison régulière pourrait être dès maintenant établie, avec une sécurité suffisante. Le raid du commandant Vuillemin ne restera donc pas un exploit isolé et sans lendemain.

Quant à moi, isolé par une succession d'avaries malencontreuses, je ne fus qu'un touriste durant cette grande randonnée. Chargé de transporter à mon bord le sergent mécanicien Besin, l'outillage de secours et quelques rechanges, j'ai manqué complètement le but de ma mission par suite de mon isolement continu.

Aussi bien ne me permettrais-je pas de parler d'un événe-

ment géographique et militaire que je n'ai suivi qu'en traînard et de loin, d'en discuter la portée et les conditions techniques. Mais j'ai malgré tout couvert 2 000 kilomètres au-dessus du désert, dans un voyage trop mouvementé pour ne pas m'avoir laissé des souvenirs durables, et ce sont ces simples impressions de touriste — du premier touriste aérien au-dessus de régions à peu près inconnues — que j'ai voulu transcrire dans mon journal de bord. Sans doute mes notes paraîtront-elles concises au lecteur qui verra sur la carte l'étendue qu'elles concernent : 2 000 kilomètres d'un pays à l'aspect aussi inattendu que nouveau et original ! Mais, l'avion va si vite qu'il ne m'a guère laissé le loisir de recueillir autre chose qu'une vue générale du pays... Et c'est peut-être d'ailleurs le plus grand charme et l'intérêt des voyages aériens que de permettre d'embrasser d'un coup d'œil les grandes lignes caractéristiques du sol au milieu de détails insignifiants.

Aussi la diversité du paysage devait-elle me frapper, là où je ne pensais trouver que la classique monotonie du Sahara, tour à tour admirée ou déplorée par le voyageur, au cours des longues journées de méhari.

Par la voie des airs, nous avions conduit nos appareils à Alger, en janvier 1920, et depuis plusieurs jours nous attendions des conditions atmosphériques favorables pour entreprendre notre voyage, utilisant ces loisirs forcés à la révision des moteurs. Une reconnaissance de cinq avions qui se proposait d'atteindre le Hoggar, nous avait précédés et nous comptions, la tempête passée, la rejoindre à Ouargla. Enfin, le 5 février, le vent semblant se calmer et les nuages se dissiper. le départ fut décidé pour le lendemain matin à 11 heures 30.

. . . . . .

6 février. — Le ciel s'est chargé de nuages. Plus compacts qu'au matin, ils ont grossi et leurs masses se sont resserrées en volumineux îlots, noirs à la base, d'un blanc éclatant au sommet. Nous décollons, non sans peine, du sol mou d'Hussein-Dey où les roues enfoncent profondément et nous montons en cercle dans une cheminée de nuages. Mon moteur tourne mal ; je n'ai pas le loisir de regarder le sol : je m'efforce d'éviter les masses nuageuses qui m'enserrent sans perdre

de vue l'avion du commandant Vuillemin. Enfin je respire ! J'ai percé vers 2 000 mètres la couche grise au-dessus de laquelle se retrouve le bleu profond et pur des cieux méditerranéens. Une immense mer blanche, qui semble vaporeuse lorsqu'on l'effleure, compacte et résistante lorsqu'on la domine, s'étend à perte de vue, aveuglante de lumière, à peine coupée de rares trous qui laissent entrevoir par-ci par-là un coin du sol. Il fait froid et pourtant le soleil est brûlant !

J'ai perdu de vue mon compagnon de route. Peut-être est-il simplement caché par une aile? Mais c'est en vain que je balance mon appareil pour le découvrir et que Besin se tourne et se retourne derrière moi scrutant l'espace ! Je le croyais au-dessus de nous : mais rien ne rompt la monotonie du ciel infini. Peut-être l'ai-je dépassé dans les derniers mètres de la montée? J'attends un quart d'heure au-dessus d'Alger qui apparaît, entre deux nuages, éclairée d'une lumière diffuse, une multitude de points blancs dans un lit de verdure ; les vitres des fenêtres et des lucarnes jettent mille feux tandis que la mer, dans l'ombre, forme une masse noire...

Mon moteur a perdu 200 tours et je suis toujours seul... Je me décide à réatterrir, espérant encore trouver au terrain le commandant, victime d'une panne analogue à la mienne. Mais non, il a continué sa route ! En hâte on change les bougies, on nettoie les magnétos dont les distributeurs sont légèrement gras et nous repartons à 14 heures.

Le temps s'est tout à fait gâté. A grand'peine, je franchis à nouveau la couche nuageuse en me faufilant à travers ses vallonnements. Le fonctionnement de mon moteur ne s'est pas amélioré, mais il peut être simplement le fait d'une mauvaise carburation dans l'humidité de l'air. Dans tous les cas, je préfère piquer vers le Sud pour traverser au plus vite la zone des montagnes et des plateaux, où une panne inopinée pourrait être dangereuse, plutôt que de la prendre de biais, comme le voudrait la ligne droite.

Les nuages, accrochés aux sommets de l'Atlas méditerranéen, refoulés et comprimés sur cet épaulement, se sont concentrés et les éclaircies ont disparu. C'est une mer continue que je survole désormais. La surface est loin d'être plane : elle épouse les formes du relief qu'elle revêt de son manteau

ouaté et laisse deviner aux mouvements de la couche supérieure les accidents importants du sol. C'est ainsi que je peux me rendre compte de l'instant où nous franchissons les monts du Titteri pour survoler le plateau de Sersou : après une barre nuageuse formant un bourrelet tourmenté, l'altitude de la mer s'est abaissée. Peu à peu, l'influence de la digue montagneuse diminue : les nuages cessent d'être comprimés ; les trous réapparaissent. Le sol se dévoile comme un plateau assez élevé coupé d'accidents de faible relief et cependant couverts de neige. Très loin, à gauche, dans une éclaircie plus grande un chott brille au soleil : c'est le Zahrez-Chergui.

Désormais je trouverai des terrains d'atterrissage et je puis sans crainte perdre de la hauteur et passer sous les nuages. Ceux-ci ont cessé d'ailleurs de se présenter en masses consistantes pour s'alléger et effilocher leurs contours indistincts et vaporeux; parfois même ils se réduisent à un simple voile léger, de quelques mètres d'épaisseur, au travers duquel le sol, visible, semble défiler à une allure vertigineuse.

Si j'ai trouvé la tranquillité morale, j'ai perdu par contre le calme physique ; mon gros avion est devenu le jouet de remous violents dans lesquels il se rétablit péniblement. Mais qu'importe ! Nous ne pouvons songer à gagner Ouargla ce soir ; nous ferons escale à Biskra et les 150 kilomètres qui nous en séparent constituent maintenant une étape facile, même dans un air agité.

Le paysage m'est devenu familier. J'ai survolé maintes fois la région, il y a trois mois, et je la reconnais sans peine.

Voici le chott El Hodna qui allonge sur 100 kilomètres environ sa cuvette miroitante entourée de montagnes plus ou moins hautes, mais toutes également ravinées, déboisées, désolées. Sa traversée me semble se prolonger désespérément ! Et, je me souviens avoir à plusieurs reprises éprouvé cette même impression, en ce même lieu, soit qu'un courant d'air s'engouffrant dans la cuvette contrarie la marche, soit que la monotonie d'un paysage peu varié fasse paraître les minutes plus longues.

Le centre du cirque brille comme une glace qui s'entoure de sédiments blanchâtres abandonnés en bordures concentriques par le retrait des eaux. Puis, ces dépôts eux-mêmes,

sont encerclés dans un fond de boues desséchées et craquelées, que coupent des rigoles peu profondes descendant du nord. Voilà M'sila, puis Barika, taches perdues dans cette immensité d'ocre déserte... Enfin, la petite Sebkha blanche d'El Melah et une plage de sable ridée, accotée aux flancs du Djebel Sabbana, marquent la fin du chott El Hodna.

Le sol se présente ensuite comme une succession de cuvettes à fonds ravinés, coupées de cassis, sans cultures, désertes, séparées par de longues rides basses orientées N.-E.-E. à S.-O.-O. A l'extrémité de la plus orientale apparaît la coupure de l'oued El Kantara où se trouvent les fameuses Portes de Fer, et au sud la palmeraie de Biskra. Voici l'arête aiguë au pied de laquelle s'étend le terrain d'atterrissage... Joyeusement je fais chanter mon moteur en passant sur la ville, afin d'attirer par ce signal l'attention des aviateurs, et j'atterris à 16 heures 15. Un tracteur nous attend déjà auprès du hangar et le poste de tirailleurs sénégalais est sorti pour contempler avec une stupéfaction enfantine la machine « manière de blanc » qui vole. Comment leur persuader qu'elle se propose d'atteindre en quelques heures leur pays sur les rives du Niger? A cette idée, ils branlent leurs bonnes têtes noires et découvrent d'un rire incrédule des dents éclatantes de blancheur ! Désespérant de jamais les convaincre de la possibilité d'un pareil miracle, je les laisse à la caisse d'avion qui leur sert d'habitation pour descendre vers Biskra...

A Biskra j'ai retrouvé l'escadrille de reconnaissance du Hoggar. Elle part de bonne heure, le 7 février, dans un ciel limpide, d'un bleu si profond qu'à le regarder on se sent gagner par une sorte de vertige. Quelques réparations ont retardé mon départ et ce n'est qu'à 9 heures 30 que je prends à mon tour la direction d'Ouargla.

... Le beau ciel du matin s'est terni et un plafond de nuages hauts, masque le ciel. Pourtant, l'air demeure calme et, si la marche de mon moteur ne me satisfait guère, l'avion, peu chargé, n'est pas désagréable à piloter.

Le sol manque de diversité et d'intérêt dans cette région sans relief ; je l'observe machinalement des yeux tout en jetant de temps à autre un regard sur mon compas pour maintenir ma direction. Le vent est faible ; les corrections

de dérive insignifiantes et je navigue facilement à la boussole.

Sidi Okba apparaît dans l'est, accotée aux contreforts de l'Aurès. C'est l'excursion favorite et obligatoire des touristes qui confient leurs pas aux guides professionnels. Ceux-ci lui prêtent plus de couleur locale et d'intérêt qu'au vieux Biskra trop facile à atteindre sans leur secours. Ils organisent des caravanes qu'ils conduisent à Sidi Okba à travers les steppes sablonneux et ramènent leurs clients, convaincus d'avoir acquis dans ce trajet plus qu'un aperçu, une idée exacte du désert !

Nous traversons l'oued Djedir vers 10 heures. C'est là que nous verrons pour la dernière fois une rivière et de l'eau courante avant d'atteindre le Niger.

Maintenant nous survolons une immense plaine brune parsemée de touffes d'herbes desséchées. La voie ferrée de Biskra à Touggourt — le B. T. — la coupe d'une ligne régulière, sans ouvrages d'art, presque sans rampes et sans détours, pour aller desservir les palmeraies de l'oued Rihr. Les voici qui défilent sur ma gauche tandis que plus loin, à l'est, les chotts du sud constantinois et du sud tunisien s'étendent à perte de vue. Je reconnais facilement, sans le secours de la carte, ma route de novembre : le chott Melghir, le chott Merouan avec sa languette tournée face à l'ouest, le lit à peine marqué de l'oued Fahama, la palmeraie de Meraïer. C'est ici que commence l'oued Rihr, succession de chotts allongés, bosselés à plaisir jusqu'à présenter dans leurs chapelets noueux des formes curieuses et partant caractéristiques, réunis les uns aux autres par un chenal étroit. La région ouest semble offrir des terrains d'atterrissage en sable dur, fixé par des graminées, tandis qu'à l'est, le sol, ridé d'innombrables petites dunes, serait un champ merveilleux de capotages. Aux abords immédiats du canal, le retrait des eaux a laissé des plages blanches ou brunes, unies comme un billard et fermes.

Un élargissement qui affecte la forme d'une cornemuse marque le début d'une ligne presque continue de riches palmeraies dont Ourlana et Touggourt sont les principales. C'est là que se récoltent les dattes les plus célèbres de la région, et les gares nombreuses du B. T., leurs quais vastes, témoignent de l'important trafic qui résulte de cette richesse.

Touggourt ! Je reconnais de loin la disposition de ses douars,

les constructions blanches des casernes et des bâtiments militaires, la grande place que bordent les arcades sombres de l'annexe, les minarets... D'une volte je salue au passage les aimables camarades entrevus là en novembre.

Voilà le terminus du chemin de fer dont je verrai quelques instants encore les travaux de prolongement. Temacin, Tamellah, Bled El Amar... puis l'oued Rihr meurt dans les sables. L'Igharghar, quelques kilomètres plus loin le prolonge, mais ce n'est plus qu'un ravinement sans eau. La transition est brutale, et Bled El Amar semble un cap de verdure et d'eau poussé à l'extrémité de la presqu'île d'oasis de l'oued Rihr dans la mer des sables. Avec le vrai désert s'élèvent les difficultés de transport : ici commence le règne du chameau.

Le soleil, de plus en plus chaud, pompe l'humidité condensée en nuages par la fraîcheur de la nuit, et le ciel se découvre. Seules, quelques masses blanches flottent encore dans le bleu, projetant leurs ombres trompeuses sur le sol, où, de loin, elles donnent l'illusion de palmeraies inattendues.

Les accidents du relief sont peu importants; la piste, souvent imperceptible dans le sol mou, est pénible à suivre et je l'ai laissée pour m'en tenir aux indications du compas. Rien de saillant n'attire et ne retient l'œil dans la succession des sables. C'est à peine si de temps à autre je jette un regard sur les plages blanches de gypse à fleur de sol, pour les porter sur ma carte, ou sur les falaises de l'ouest, pour y reconnaître au passage les coupures de l'oued En Nessa et de l'oued Mzab. La pensée absente, je me laisse emporter, les sens et l'esprit ailleurs, ne discernant même plus le fracas du moteur qui pourtant m'emplit l'ouïe. Combien de temps ai-je volé ainsi, inconscient et passif? Quelques minutes? Une heure?

Brusquement, je reconnais devant moi la sebkha Safioun dont la forme curieuse s'imprime en blanc bordé de brun sombre sur un sol jaune d'ocre. Je retrouve là les pistes nombreuses qui viennent de Ngoussa et dont le faisceau abondant m'avait frappé à mon premier passage. A quelques kilomètres au sud apparaissent Ouargla, ses immenses palmeraies et sa sebkha miroitante.

Sur le terrain, un avion vient d'atterrir. Je l'aperçois de loin, rampant comme un animal malhabile et lourd pour se

ranger dans un coin, au milieu d'une multitude de points noirs et de points blancs qui se mêlent et s'empressent autour de lui. Je me pose à mon tour...

A Ouargla nous nous trouvons tous réunis, les équipages de la traversée du Sahara et ceux de la reconnaissance du Hoggar. Mais tandis que mes compagnons de voyage s'envolent dès le lendemain vers In Salah, je suis contraint de me séparer d'eux, immobilisé par une fuite de mon radiateur. La réparation, puis une tempête de sable me retiennent plusieurs jours et, je ne puis enfin songer au départ que le 14 février.

A 11 heures 50, après avoir rapidement échangé quelques poignées de main avec les officiers venus au terrain, je prends le départ. Sur le sol doux et plat mon avion roule longtemps, longtemps... Le moteur s'irrite de ne pouvoir arracher plus vite au sable les deux tonnes qu'il entraîne ; enfin les roues quittent le sol, et dans l'air chaud je m'élève lourdement.

Les remous sont violents et me laissent peu de liberté pour jeter un dernier regard sur la palmeraie. J'entrevois, à ma hauteur et à ma droite, le petit plateau de Ba Mendil et ses ruines érodées par le vent... Il me rappelle en une seconde le charmant pique-nique qui marqua notre arrivée en novembre à Ouargla. Maintenant, la palmeraie défile rapidement sous moi. Voici la ville, les minarets, le bordj de l'annexe où les méharistes s'agitent à mon passage ; plus loin, le bordj Lutaud isolé et éclatant de lumière, puis le coquet village de Rouissat avec ses coupoles blanches... plus loin encore, vers le sud, la Gara Krima dresse ses flancs, comme un récif dans une mer de sable houleuse, mais figée...

Il fait chaud ; mon moteur est monté à 90° et je déboutonne hâtivement, entre deux remous, ma combinaison fourrée. De temps à autre, je me penche hors du capotage pour recevoir le vent rafraîchissant de l'hélice. Enfin, j'atteins une couche d'air plus calme. Derrière moi l'oasis n'apparaît plus que comme une tache verte dans le sable d'or et la sebkha miroite au dur soleil de midi.

Je survole maintenant un plateau pierreux sur lequel, de place en place, des touffes de végétation mettent un point plus sombre. La régularité de leur distribution lui donne

l'aspect d'une immense pépinière de tout jeunes arbres. Dans l'est apparaissent les basses falaises de l'Igharghar, tandis qu'au sud, des plages blanches, visibles de très loin, me rappellent des fonds de sebkha desséchés ; ce sont des affleurements de gypse comme j'en ai déjà trouvé entre Touggourt et Ouargla et comme j'en trouverai souvent encore jusqu'à Inifel.

12 heures 40. — J'aperçois, en le survolant seulement, le bordj neuf d'Haci El Hadjar. Auprès du puits une caravane est arrêtée : les chameaux manifestent un grand désarroi à mon passage et, sur le fond blanc, je vois les sokhars les poursuivre pour les rassembler.

Le paysage est maintenant désespérément monotone. C'est une succession de plages blanches de gypse, de falaises basses, de gours isolés, de régions de petites dunes. Les accidents du terrain s'identifient sur la carte lorsqu'on connaît à chaque instant le point survolé. Mais j'ai l'impression que, perdu, leur aspect seul ne me permettrait pas de retrouver ma route : ils n'ont rien de très caractéristique : région désolée et désolante !

La piste traverse plusieurs cuvettes allongées. Elle passe de l'une à l'autre sans cesser d'être visible. Si par instants je la perds, je retrouve plus loin son alignement rectiligne. Pourtant, à la traversée de l'oued Zirara, elle m'échappe complètement. C'est une région très sablonneuse, encombrée de dunes mouvantes, où pousse une végétation assez active mais sans arbres, où paissent de nombreuses gazelles. Les dernières traces d'automobile que j'aperçois sont isolées, s'écartent les unes des autres pour contourner les dunes, à la recherche de passages favorables, puis se perdent dans une traversée de sable liquide. Je ne les retrouve pas sur la rive sud de l'oued. Un immense plateau pierreux s'étend à l'infini. A l'horizon, dans le sud-ouest s'élèvent de grandes dunes non portées sur ma carte. Je devrais pourtant voir l'oued Mya rempli de végétation ! Serait-ce la bande noire qui coupe le plateau à 30 kilomètres devant moi? Je m'aperçois vite de mon erreur : cette bande n'est que l'ombre d'une barre nuageuse. Mais, plus loin, un ravinement d'oued apparaît, bordé de sable jaune clair. C'est l'oued Mya ; et, en me dirigeant vers lui, je recoupe la piste que je ne lâcherai plus jusqu'à Inifel. Car, les grandes dunes visibles à l'horizon, sont celles d'Inifel, l'Erg Megraoun et l'Erg d'In Essoki,

repère unique sur la route. Elles se composent de plusieurs séries de hautes collines de sable, toutes du plus bel or, tant sur les rives de l'oued Mya que sur celles de l'oued In Essoki. Elles dressent leurs cimes dorées suffisamment haut pour être visibles de très loin, et, c'est un repère d'autant plus important qu'il jalonne la route dans une région où elle se perd facilement. Maintenant j'ai retrouvé le fil directeur ; et, c'est un véritable fil d'Ariane que cette étroite piste dans le désert sans bornes. Il s'allonge ici, rectiligne, sur une hamada pierreuse et plate... La pluie a dû tomber récemment dans la région car, malgré les pierres, les touffes d'herbes sont nombreuses.

Enfin j'aperçois les bordjs d'Inifel, peu visibles au milieu du sable : le vieux bordj, sur la rive est de l'oued Mya, assailli par la dune... le nouveau caravansérail sur la rive ouest, entouré de points noirs qui s'animent à mon passage. La végétation dans l'oued Mya est assez abondante, mais insuffisante pour rendre le site agréable : le séjour à Inifel doit être terrible ! La vue du drapeau qui flotte fièrement sur le bordj, évoque en moi le glorieux passé du poste, d'où nos missions d'exploration sont parties vers le sud, tandis que le site lui-même s'accorde bien avec sa destination ancienne : le bagne des « joyeux ». Maintenant Inifel est passé... ce n'est plus qu'un point dans l'espace et dans l'histoire.

La piste est devenue une véritable route sur laquelle des équipes de travailleurs s'emploient à l'empierrement. La région est très sablonneuse, coupée de dunes et d'ouidan dont l'oued M'Sedli est particulièrement remarquable avec sa végétation active qui en fait une véritable forêt... forêt saharienne, n'ayant rien de comparable avec les forêts de nos climats tempérés ! Par endroits des pâturages dans les cuvettes où l'humidité se conserve un peu font des escales de choix pour les caravanes. L'oued Mya est à ma droite. Son cours est net, découpé comme avec une bêche, mais très sinueux. Entre les herbes abruptes des touffes d'arbres parsèment le sable de taches vertes.

Le sol devient de plus en plus foncé et s'élève lentement en allant vers le sud. Les ravinements, qui tranchent en clair, prennent un air plus important, bien que moins profonds et moins abrupts et forment une véritable chevelure autour de l'oued Mya.

Le ciel s'est complètement couvert. La visibilité reste très bonne au sud et j'aperçois, derrière l'horizon découpé par les dentures du Tademaït les hauteurs du Mouydir. Mais par contre, elle est faible à l'ouest et le soleil se couche dans l'atmosphère embrumée de sable et salie du Tiddikelt.

Guettara ! La ligne de partage des eaux entre la Méditerranée et l'Atlantique ! Le Tademaït, en pente douce vers le nord tombe au contraire rapidement sur le Tiddikelt en plusieurs marches qui forment le Bâten, crénelé et coupé de gorges profondes. La route, en crochets audacieux, suit celle de Guettara. Voilà l'endroit où sont tombées les premières victimes de la pénétration aérienne du Sahara. Le nouveau bordj, récemment construit sur une lèvre de la gorge pour remplacer l'ancien, peu facile à défendre dans la vallée, est éclatant de blancheur. A quelques mètres, une pyramide surmonte les tombes des victimes du guet-apens. Au fond de la combe, deux ou trois palmiers auprès d'un bassin qu'alimente le mince filet d'une source, semblent pousser de leurs longs corps noirs leurs panaches orgueilleux pour les amener au niveau du bordj. C'est la seule végétation d'un site qui ne manque certes pas de beauté sauvage.

Les gorges franchies, une seconde marche conduit au Tiddikelt. Je cherche en vain le Hang-el-Mehari dont le profil curieux est, dit-on, comme le « phare d'In Salah ». Sa denture est invisible dans la ligne à peine marquée du Bâten. Dans un vaste cirque que quelques hauteurs limitent au nord et à l'est, qui se fond à l'ouest et au sud par une dégradation insensible avec le ciel brumeux et noir, le sable, livide dans le soleil couchant et voilé, couvre tout de son lourd manteau : c'est le Tiddikelt. La tempête de sable est passée là et la trace de la piste est effacée. La boussole et le soleil guident seuls mon vol.

Bientôt des taches vertes apparaissent sur le sable. Ce sont les oasis de Miliana et de Sahela. Au sud, une oasis plus grande allonge sa palmeraie au bord d'une sebkha. Cette étroite et longue bande verte, orientée nord-sud, ne peut être qu'In Salah. Je distingue maintenant les cases et le bordj aux formes géométriques ; je reconnais les quatre lignes parallèles formées par le village, la palmeraie, la sebkha et la palmeraie voisine d'El Barka. Le village est composé de trois groupes de cases

en terre nichées dans les dunes contre lesquelles elles protègent tant bien que mal les palmiers. Le sable s'acharne contre cet obstacle qu'il noie petit à petit sous ses vagues ; sa poussée fait écrouler les cases. L'Arabe patiemment reconstruit plus loin : peu à peu In Salah recule devant les vents dominants et se déplace vers l'ouest.

Le bordj, au milieu de la ligne du village, est une immense cour entourée d'une enceinte polygonale, semée de nombreuses constructions bâties sur le type indigène ; quelques-unes plus importantes, plus riches, ne manquent pas de style : ce sont les habitations d'officiers, les bureaux, la « popote » abondamment pavoisée.

Entre les palmeraies d'In Salah et d'El Barka, sur la rive ouest de la sebkha, s'étend un vaste terrain plat où je distingue des points mobiles noirs et blancs : c'est le champ d'aviation et bientôt mon avion y roule doucement pour s'abriter auprès de celui du commandant Vuillemin, derrière un mur de troncs et de feuilles de palmier avec des bas flancs formant des box.

A In Salah j'abandonne une fois encore le commandant Vuillemin, une panne au départ m'ayant contraint à réatterrir. Le lendemain, je reprenais à nouveau mon vol vers le Hoggar.

16 février. — Quelques gouttes de pluie sont encore tombées dans la nuit et ce matin l'air est calme et frais sous un ciel à peine brouillé par des nuages continus mais légers, et à haute altitude.

La piste, au sud d'In Salah, dans la traversée d'un erg de sable mou, reste longtemps invisible. Je suis prévenu et je ne cherche pas à distinguer les poteaux qui seuls la marquent. Le sondage météorologique a signalé ce matin un vent très faible jusqu'à 2 000 mètres et je peux m'en rapporter entièrement à la boussole, sans corrections, pour assurer ma direction.

Aucun détail n'attire l'attention sur le sol uniforme et j'ai tout le loisir de prendre une vue d'ensemble de la région dont le relief net et simple m'apparaît ainsi que sur un immense plan de plâtre. Le Tiddikelt est une cuvette dont le point le plus bas serait à In Salah et dont le bord méridional s'élève lentement par des redans successifs, vastes rides concentriques s'appuyant sur les terrains anciens du Mouydir. Ils

se découpent d'autant mieux que le soleil plus bas sur l'horizon de sables et de regs, les éclaire obliquement et en accentue les ombres. Au loin, dans le sud-est nuageux, le Mouydir dresse sa masse sombre, estompée au sommet dans le ciel gris. J'ai atteint sans peine le premier redan, le Tig'entourin dont la falaise tourne vers le sud la pointe du V très ouvert qu'elle dessine.

Mon capot s'est ouvert. Pourtant, au départ, sous mes yeux, Besin s'est assuré de sa bonne fermeture! Atterrir ici, sur le reg que je survole, serait risquer au contact d'une ride du sol ou dans un cassis, une avarie plus grave. La palmeraie d'In Salah est encore visible au nord : je préfère y revenir en surveillant attentivement la tôle qui flotte, prêt à couper l'allumage si elle se détachait complètement et menaçait de briser l'hélice.

Le terrain est désert. Le capot est fixé rapidement, non plus avec les moyens trop insuffisants prévus par le constructeur, mais par des ligatures en fil de laiton. L'indicateur de vitesse Badin, qui ne marchait pas, est réparé à son tour, et bientôt, après avoir remis 100 litres d'essence dans les réservoirs et partagé le poulet froid que nous emportions en prévision de la panne possible, nous reprenons la route du Sud.

Le vent s'est levé et nous l'avons debout. Les nuages aperçus ce matin dans le Sud ont gagné peu à peu, abaissant le plafond. Le Mouydir s'est fait plus sombre à l'horizon tandis que vers l'ouest le sol et le ciel se confondent dans une brume couleur de soufre.

Dès le départ, la marche du thermomètre qui m'indique la température de l'eau du radiateur et sert au contrôle du refroidissement est anormale. L'aiguille oscille d'un mouvement continu et le point moyen de ces oscillations s'élève graduellement. J'accuse tout d'abord l'instrument seul de cette anomalie et, sans m'inquiéter, je continue ma route. Je me borne, par prudence, à le surveiller pour éviter de griller mon moteur, tout en repérant au passage les terrains de fortune sur lesquels je pourrais me poser en cas d'avarie : partout, dans les anneaux concentriques de la cuvette, le reg se montre plat et j'atterrirais sans crainte.

Je franchis à nouveau le Tig'entourin pour pénétrer dans

une cuvette secondaire dont le sol de boue craquelée doit former un marécage après de grandes pluies. La piste y reparaît, ruban blanc décapé sur la surface brune et sèche. Au sud ce fond de boue prend fin sur un nouveau redan, dont la falaise escarpée semble plus haute que celle du Tig'entourin. L'oued Botha la longe, puis la franchit dans une coupure très nette qui porte le nom de : Fôm-el-Khœnig c'est-à-dire « la brèche du Khœnig ». Elle doit être un passage difficile pour les automobiles, si j'en juge par les pistes nombreuses qui la couvrent de leur lacis, s'égaillant dans le sable à la recherche du terrain résistant. Une koubba de pierre marque le puits creusé en cet endroit.

J'ai laissé mon avion s'élever à sa guise et peu à peu j'ai atteint la zone nuageuse dont la couche est à 1 800 mètres environ. De cette altitude j'aperçois, longeant l'oued In Takoula, la piste à peine marquée par la couleur plus claire du sable. Elle se rapproche de plus en plus du Mouydir, puis se heurte brusquement à la muraille rocheuse de l'Adrar Tig'ift et, pénétrant par un cirque dans les contreforts du plateau, elle s'infléchit vers le sud. La pierraille a noirci le sol sur lequel le sable des ouidan tranche violemment. Voici le point d'eau de Tig Elguemine dans une vallée resserrée entre le Mouydir et quelques collines calcaires et stratifiées. Il marque dans le voyage le début de la région montagneuse qui se prolongera jusqu'à Tamanr'aset. Les regs qui pouvaient offrir à l'occasion des terrains de secours merveilleux ont disparu. Il serait peut-être encore possible d'atterrir sans casse à l'ouest de Tig Elguemine, dans un sol sablonneux le long de l'oued In Takoula ; mais au sud je ne vois plus qu'une succession de collines, tantôt pierreuses, tantôt crayeuses, égrenées comme un chapelet le long du Mouydir, et le sol des vallonnements, bosselé, raviné, tourmenté, paraît peu engageant pour l'aviateur.

Le nuages sont maintenant très bas, obscurcissant l'air, réduisant la visibilité et prêtant aux pierrailles une teinte livide. Dans ce demi-jour le pays paraît plus désolé et plus désert. Parfois, de l'ouate grise, impalpable, dont j'effleure la couche inférieure, une masse d'un noir d'encre se détache. Plus dense que le brouillard dans lequel elle flotte, elle le

dépasse et se prolonge jusqu'au sol vers lequel son poids l'attire, par une colonne de vapeurs : c'est la pluie qui tombe. Ces zones se reconnaissent de loin par leur aspect spécial ; je m'efforce de les contourner ; mais, pour ne pas perdre la piste de vue, je dois renoncer à les éviter toutes et, au sud de l'oued In Takoula je vole pendant quelques minutes en pleine averse. Recevoir la pluie au milieu du Sahara est un fait pour le moins inattendu et que je n'avais pas prévu ! Ce n'est pourtant ni un rêve, ni une illusion, car déjà mes toiles détrempées et détendues ruissellent ! Que j'aimerais sortir la tête au dehors du capot pour recevoir les précieuses gouttes si je n'étais aussi secoué et aussi préoccupé. Car mon thermomètre me cause une inquiétude croissante : il atteint maintenant 85° et cette température anormale ne s'abaisse pas, même en piqué. Pourtant, je n'observe aucune projection d'eau et aucun dégagement de vapeur. Je dois donc renoncer à comprendre pour l'instant une panne qui ne m'en donne que plus de soucis. D'ailleurs il ne faut pas songer atterrir ici sans de sérieux risques de casse.

Nouvelle zone de pluie, puis une troisième à l'endroit où la piste, passant du bassin de l'oued In Takoula à celui de l'Arak, s'infléchit vers le sud-est. La crête du plateau sur ma gauche, arrache des lambeaux gris aux nuages et ses pierres noircies semblent fumer comme des ruines après un incendie. J'ai dû perdre de la hauteur. Mon altimètre marque 1 100 mètres, mais comme je l'avais mis au zéro à In Salah et que le sol est ici plus élevé, je ne suis guère qu'à 6 ou 700 mètres.

L'air est de plus en plus agité. Le vent doit souffler violemment et ses rafales, exacerbées par le relief accidenté nous secouent par saccades brusques et puissantes, nous prenant tantôt sous une aile tantôt sous l'autre, mettant l'avion successivement en piqué, puis en cabré, le faisant tanguer et rouler comme une coquille de noix sur une mer agitée. Ces mouvements sont parfois d'une telle amplitude que je peux me demander, pendant des fractions de seconde qui me semblent des siècles, si je parviendrai à redresser la lourde machine, et que Besin m'apparaît dans la rétroglace bien mal à l'aise et assez inquiet. Cramponné dans son baquet, la tête posée sur son bras au bord du fuselage, il songe certes à toute autre

chose qu'à regarder le paysage et pour ma part je n'en ai guère le loisir. Toute mon attention est employée à éviter les masses de nuages qui fondent rapidement sur nous, à me redresser dans les remous, à scruter le sol d'un geste professionnel et machinal, pour avoir toujours un terrain sous la main. La pluie me fouette le visage, brouille ma glace et mes lunettes et forme devant moi un rideau opaque strié de flèches brillantes.

Dans les remous qui nous font souvent descendre de plusieurs mètres, dans la pluie qui me contraint à marcher au ralenti extrême pour ménager mon hélice, je perds à chaque instant de la hauteur tandis que le thermomètre monte toujours et toujours plus vite ! 95° ! Avec angoisse j'examine le sol raviné, coupé de cassis et de rigoles : ma faible altitude me permet d'en discerner tous les détails. Mais, malgré mes efforts je ne puis, hélas ! découvrir dans ce pays inhospitalier une seule bande de terrain accueillante à l'avion ! En persistant dans mon vol, je risque de provoquer une panne irréparable et pourtant je n'ai plus le choix de la décision, car l'issue d'un atterrissage ne saurait être douteuse.

Les gorges de Tir'Atimin ! Elles sont enfin franchies, mais je n'oublierai jamais les minutes angoissantes vécues au-dessus du roc, que l'oued traverse dans un défilé si étroit et si tortueux que je n'aurais jamais pu m'y poser, même en sacrifiant l'avion ! La panne en cet endroit, la panne brutale par arrêt du moteur, c'était la mort certaine, l'écrasement contre les rochers. J'attachais alors bien peu d'importance aux remous, qui pourtant durent être très violents, car je me souviens vaguement avoir senti plusieurs fois la pression des courroies qui me fixaient à mon siège et avoir été embarqué brusquement à plusieurs reprises vers la droite : j'ai même je crois amorcé un tête-à-queue ! je me redressais machinalement, confiant dans la solidité de mon avion, tandis qu'à plein moteur je piquais pour accélérer ma vitesse et sortir plus vite de ce mauvais pas, le regard rivé à l'issue des gorges.

Maintenant je respire un peu. Nous sommes entrés dans un grand cirque elliptique, allongé du nord au sud. J'aperçois, coupant la paroi orientale, l'entrée étroite de la dépression de l'Irrerrer Mellen. Là se trouve la source de Tag'mout habitée en permanence et qui m'assurait du secours le cas échéant.

Le ciel s'est dégagé peu à peu. Les nuages, moins épais, ont perdu leur couleur noire. Seule, l'atmosphère ne s'est pas laissé gagner à cette clémence et demeure très agitée. Qu'importe désormais : la région la plus dangereuse est passée ! Arak est là tout près, offrant un terrain de secours et un poste provisoire de quelques hommes.

Je suis le lit de l'oued Arak, encombré de tumulus que garnissent des touffes de thalas et de broussailles. A l'ouest apparaissent de grandes dunes, et plus loin, fermant le cirque, les hauteurs du Ti-m-meski et du Tin Tabourak.

Mon thermomètre marque 110°. Dans quelques minutes je serai contraint d'atterrir. Aurais-je le temps d'atteindre le terrain ou vais-je échouer près du port?

Brusquement l'oued Arak fait un coude vers l'est. Je vole très bas et la falaise me cache ce crochet dans lequel je devine pourtant l'entrée des gorges d'Arak... Enfin je suis à sa hauteur. Devant moi s'ouvre un nouveau bassin dont l'Arak sort par une faille de 200 mètres de large encombrée de deux monticules de pierres ; il le traverse, venant à l'opposé d'une gorge étroite entre deux murailles à pic. Le terrain est là, plat et sablonneux, environné de toutes parts de montagnes abruptes hautes de 3 à 400 mètres.

115°. Il était temps ! Dans le cirque, comme par enchantement, le vent s'est calmé et l'air présente une tranquillité absolue. C'est la rade et le port après la tempête.

J'ai franchi la porte. L'entonnoir est impressionnant et la couleur des pierres qui rappelle le noir brillant de la houille le rend lugubre. D'un coup d'œil j'ai reconnu le terrain. Des traces de roues encore fraîches dans le sable, me marquent la place où je dois atterrir. Besin a lancé, avec le pistolet signaleur, deux fusées-fumées pour déceler la direction du vent ; mais je n'ai pas compris le geste qui me traduisait le résultat du sondage. Je passe au ras de la muraille est, à quelques mètres au-dessus des voitures et de l'antenne de T. S. F. du campement. J'aperçois alors un feu dont la fumée, peu couchée sur le sol, m'indique un vent arrière faible. Je ne remettrai pas les gaz pour me placer vent debout, car le moindre virage à faible hauteur dans ce cirque resserré, d'un avion lourd comme le mien m'effraye... J'arrive au sol que je touche légèrement ; je

roule, vite d'abord, puis plus doucement et, virant, je gagne les voitures dont le personnel s'empresse...

Arak, point d'eau marqué par un puits, dans un site aussi pittoresque que désert, avait été occupé pour la durée du raid par un poste comprenant une dizaine d'hommes, mécaniciens, chauffeurs, sapeurs radiotélégraphiste, guides indigènes. Une antenne de T. S. F. lui permettait de recevoir des messages, mais non d'en émettre.

Mon séjour devait se prolonger à Arak durant plusieurs semaines. Le moteur était gravement endommagé et pour le réparer, il fallut attendre l'arrivée de pièces de rechange empruntées à un avion brisé à Inifel. Le passage de deux appareils de la reconnaissance du Hoggar, qui, leur mission terminée, remontaient vers le nord, permit d'activer mon dépannage en portant directement à In Salah la nouvelle de mon accident. Grâce à eux le commandant de l'annexe du Tiddikelt put m'envoyer rapidement des vivres et un poste de méharistes destiné à assurer ma sécurité.

Pendant ce temps le général Laperrine et le commandant Vuillemin quittaient le Hoggar et se dirigeaient vers le Niger par-dessus le Tanezrouft où ils allaient vivre leur tragique aventure.

Pour moi, j'organisai de mon mieux ma vie en plein air afin de ne pas trop souffrir de l'oisiveté. Les distractions ne me firent pas défaut et j'eus à essuyer, quarante-huit heures durant, une terrible tempête de sable qui m'initia aux tourmentes du Sahara et dépassa en violence tout ce que des lectures antérieures m'avaient permis d'imaginer.

Cette tempête s'était annoncée dès le 17 février au coucher du soleil ; sous ses derniers rayons, dans l'ouest, hors du cirque, le vent soulevait déjà le sable sur la dune qui semblait fumer.

18 février. — Les premiers rayons de soleil n'ont pas vaincu ce matin la brise de la nuit, mais, puisant au contraire dans leur ardeur naissante une force nouvelle, comme un lutteur se grise d'un premier succès, le vent renforce ses pulsations, s'enfle, se précipite avec violence par le col du sud dans le cirque d'Arak : il semble essayer sa puissance avant que de lui donner libre cours.

Déjà, dans le mâader de l'Arak, à son confluent avec l'oued In Takoula, l'atmosphère s'est embrumée de poussières laiteuses qui masquent la grande dune d'or, les sommets du Tin Tabourak et du Tin Illalen. Et, sur le gravier fin qui commence à rouler dans le lit de l'oued, les gazelles n'ont pas imprimé cette nuit leurs empreintes capricieuses, autour des touffes de merkba et de drinn. Elles demeurent à l'abri des gorges resserrées, dont les lèvres les protègent contre le vent, car leur instinct ne les trompe pas : une tempête de sable se prépare.

En dépit de ces fâcheux présages, la voiture est partie au petit jour à la recherche du commandant R... et du capitaine D... [1]. L'Oucif sert de guide à l'expédition qui se compose de deux mécaniciens et d'un boy indigène et emporte plusieurs jours de vivres. Tous les cinq kilomètres environ elle s'arrêtera dix minutes, tirant quelques coups de feu espacés. La nuit, elle campera sur une colline en entretenant un brasier allumé.

Le poste de T. S. F. n'a rien reçu ce matin. Les communications sont brouillées aussi bien avec In Salah que Tamanr'aset et je ne peux savoir si le commandant Vuillemin est parti vers le Niger.

La journée s'écoule dans l'attente de la tempête. Nous la voyons déjà sévir avec violence à l'ouest, en dehors du cirque, mais nous restons relativement à l'abri, ainsi que dans une rade fermée aux vents du large. Cependant, au soir, le sable commence à nous envelopper de ses tourbillons et bientôt l'odieuse et fine poussière prend possession de tout.

Nous nous sommes réfugiés dans une voiture, sous l'abri précaire de la bâche qui s'enfle et claque au vent. Les pattes de cuir s'arrachent, les déchirures s'agrandissent, que nous réparons hâtivement avec du fil de laiton pour fermer la brèche à l'air qui s'engouffre. La cuisine s'est faite au dehors et les plats que notre « chef » apporte d'un air piteux s'en ressentent, hélas! C'est un amalgame de poussière, de haricots, de viande de conserve, de sauce, où le sable se rencontre si inopinément sous la dent que les figures sont risibles de l'excès de précautions qu'elles reflètent pendant le repas. L'eau même

(1) Un des équipages de la reconnaissance du Hoggar, que j'avais vu passer la veille à Arak n'avait pas atteint In Salah et on en était sans nouvelles.

est trouble et, dans les derniers rayons du jour, on aperçoit à travers sa laiteuse transparence, des lamelles de mica qui flottent et qui semblent des paillettes d'or en suspension.

Mon avion, face au vent et solidement amarré, se balance pesamment, non sans m'inspirer de vives inquiétudes. J'ai dû faire donner du mou aux câbles qui le retiennent car, sous les rafales, il arrachait à chaque instant les piquets en tire-bouchon profondément enfoncés dans le sable.

Cependant le vent augmente graduellement l'amplitude et la puissance de ses vagues et mugit maintenant comme un gigantesque soufflet de forge. La nuit semble plus lourde sous le ciel couvert. L'air s'est chargé d'électricité et dans l'ombre de la voiture des aigrettes trouent le noir à chaque caresse des cheveux ou de la fourrure des combinaisons. Cet état électrique influe sur le système nerveux ; aussi, en dépit de la chaleur et de la fatigue, personne ne dort. La vie est devenue pénible, insupportable. Elle s'écoule dans la vague attente d'un « je ne sais quoi » plein de mystère, attente rappelant un peu celle du chloroforme. L'être se trouve physiquement et moralement mal à l'aise. Les gorges brûlées laissent passer les souffles haletants qui se suspendent parfois aux lèvres fiévreuses dans une angoisse d'oppression.

Notre abri oscille à chaque rafale et les roues quittent parfois le sol pour y retomber lourdement la vague passée. D'un moment à l'autre nous nous attendons à le sentir se coucher...

Où êtes-vous, tempêtes de France, qu'enfants nous écoutions avec tant de joie faire ployer les arbres, claquer les volets et hurler les cheminées? Ici, la tempête est un déchaînement terrifiant de la nature, le triomphe brutal d'une force qu'il faut subir résigné et sans défense.

Et, au sein de cet épouvantable cataclysme, dans le vide et le noir, dans l'isolement et la détresse, la nuit est longue, longue...

Après chaque rafale plus violente, je quitte la voiture pour vérifier les amarres de mon avion, allant péniblement jusqu'à lui, contraint de me coucher sur le sable lorsqu'une nouvelle vague me surprend.

Au matin, la tempête ne s'est pas apaisée, mais le jour nous semble une délivrance, car il chasse les ténèbres si troublantes dans le danger inconnu qui nous menace.

19 février. — On parle de la « rage de la tempête » ?... Aujourd'hui, dans le vent de sable que nous subissons au Mouydir, cette image, qui prête une animation et une personnalité à la tempête, prend une réalité saisissante. Quelle comparaison pourrait-on concevoir qui donne une idée plus exacte du déchaînement des vents? Il semble qu'on assiste ici à la manifestation de la fureur d'un être colossal invisible, dont on ne surprendrait que les extériorisations. La montagne n'est pas assez haute pour abriter ce cirque du vent, dont les roches, avec leurs cols formant déflecteur, exagèrent au contraire la puissance. Il s'élance à chaque rafale, en mugissant de rage, contre les falaises dont la fermeté l'irrite.

Maintenant, nous vivons au sein d'une émulsion opaque de sable et d'air qui cache le ciel, d'où tombe un jour blafard ; et, par instants, dans les vagues les plus fortes, la visibilité ne dépasse pas cinq mètres.

Dans la nuit, mon avion rompant une de ses amarres et soulevé par une rafale, a pivoté et reculé en même temps, touchant le sol d'une aile. De loin, il ne paraît pas en avoir souffert. Mais, Besin m'appelle pour me montrer les dégâts ! cinq ou six nervures sont cassées au plan inférieur droit et les lames de la béquille se sont rompues comme du verre. Si importantes soient-elles, ces avaries sont heureusement réparables, car l'aileron est intact. Mais, il est inutile de songer à entreprendre ce travail avant la fin de la tempête : nous devons nous cramponner aux mâts de l'avion pour ne pas être renversés par elle.

Notre seul souci est d'organiser un abri sérieux dans une voiture, car au dehors la vie est impossible. Derrière leur buisson les indigènes ont creusé hier un trou dans le sol et restent étendus sans bouger sous la protection d'un parapet de sable.

Nous supprimerons la cuisine et nous nous contenterons d'un déjeuner de conserves froides. Adieu la promenade quotidienne que j'avais décidé de faire régulièrement. Aujourd'hui, murés à l'intérieur des voitures, notre seule distraction sera de regarder se dérouler les voiles de sable que l'air en furie agite, ramasse et déploie tour à tour autour de nous.

La tempête procède par une succession de rafales, très inconstantes en direction, qui soulèvent des vagues de sable, Les matières les plus légères sont emportées en tourbillons dans l'air qn'elles obscurcissent. Les graviers, plus lourds, roulent sur le sol comme une vague déferlant sur une grève. La pulsation dure quelques secondes et quand elle prend fin, la vague se stabilise, donnant au sol l'aspect d'une mer brusquement figée. L'air s'éclaircit un peu ; la visibilité s'améliore. Puis, le souffle suivant survient qui remet en mouvement la mer terrible. Le moindre obstacle fixe la vague en une petite dune qui grossit à chaque rafale, fumant, comme une terre détrempée par la rosée fume aux derniers soleils de l'été. Et peu à peu le sable étend partout son lourd manteau... Mon avion lui-même ne résisterait pas à cet assaut et sous les ailes, devant le train d'atterrissage, une dune se forme, haute déjà de 50 centimètres.

On cherche en vain un abri contre le sable qui vous poursuit partout ; il pénètre dans les yeux, la bouche, les oreilles, le nez, s'incruste dans les cheveux, s'infiltre dans les poches, dans le linge des sacs, entre les feuilles des carnets, dans le boîtier des montres, partout, partout ! Rien n'échappe à son agression. Je serre désespérément les lèvres, et je le sens néanmoins crisser entre mes dents ! Entre deux rafales je remplis en hâte mes poumons de l'air trouble. Puis j'étouffe... la gorge sèche, les lèvres fiévreuses... C'est en vain que je m'efforce de les désaltérer d'une eau saumâtre, blanche de sable et chaude.

Le poste de T. S. F. a dû être abandonné. Le frottement des grains de sable sur l'antenne provoquait des étincelles qui risquaient de griller les microphones. Il est donc impossible d'avoir des nouvelles du commandant R..., et je songe avec effroi à sa situation, s'il est sans abri, sans eau, sans vivres, perdu au milieu de cette tourmente ! Pourvu que la voiture de secours le retrouve dans ce brouillard solide qui doit rendre les recherches bien malaisées !

Dans la soirée, bravant les morsures du sable, m'arc-boutant contre ses rafales, me couchant sous les plus violentes, je fais une reconnaissance dans le cirque pour chercher un refuge où le campement pourrait passer une nuit plus tranquille

et où mon avion serait en sûreté. Le long de la lèvre nord-est de la gorge le vent paraît moins fort. Le sol de pierrailles rend l'air plus clair, moins chargé de sable. En outre, les buissons de thalas plus nombreux brisent la violence des rafales. Mais, c'est en vain que nous nous efforçons d'y conduire l'avion : le sable, remué et labouré par la tempête, est devenu trop meuble ; les roues enfoncent profondément et il est impossible d'y faire rouler la lourde machine.

Je parviens néanmoins à l'amener derrière un buisson et je compléterai son abri par nos voitures rangées en gardes du corps.

Avec la fin du jour le vent varie. Il se fait de plus en plus régulier en tournant à l'ouest et au nord-ouest. A travers la brume on distingue maintenant le ciel chargé de nuages bas, jaunis par le sable et moutonnés. Progressivement l'air devient plus respirable, tandis que les matières solides commencent à se déposer. Enfin, avant de m'endormir j'ai l'impression qu'il est plus frais et moins pesant tandis que le vent gagne les régions nord. Serait-ce la fin de notre réclusion?

. . . . . .

La tempête prit fin avec autant de brusquerie qu'elle était survenue. Les journées furent occupées à la réparation des dommages qu'elle avait occasionnés à l'avion, à la mise en état des renvois de commandes et des instruments de bord envahis par le sable, puis bientôt, les rechanges étant arrivées d'Inifel, à la réparation du moteur. Enfin le 3 mars, j'étais prêt au départ.

3 mars. — Le vent, violent au lever du soleil, s'est calmé brusquement ; une belle journée s'annonce. Chaque matin Besin vient prendre mes ordres. La certitude d'un départ, inévitable aujourd'hui, a donné le dernier coup à son enthousiasme ébranlé par les fatigues, et sa figure se rembrunit lorsque je l'appelle pour effectuer les derniers préparatifs. Il est vraiment temps que nous quittions ce séjour pourtant peu enchanteur : on se rouille dans l'inaction et moi-même je me sens un peu atteint par son influence déprimante.

Tout est paré, le chargement fait. Les Sahariens en grande

tenue sont venus nous serrer la main. A lire dans leurs yeux le respect superstitieux que nous leur imposons, je ne doute pas qu'ils nous considèrent un peu comme des djinns !

Bientôt, dans un ronflement du moteur que les murailles d'Arak amplifient et interfèrent, mon avion s'élève lentement, lentement !... Le taïra[1] !... Quelle dérision ! Un petit oiseau cette lourde machine qui peine?... Tout au plus quelque outarde fatiguée dans les derniers jours d'une migration. Et les minutes sont longues et désagréables que je passe à tourner dans la fosse qui m'enserre avant que de pouvoir m'échapper par le haut !

Maintenant je suis à hauteur du plateau du Mouydir. Il m'apparaît comme une immense table que découpent, de ravinements profonds et nets, les ouidan tout embarrassés d'énormes blocs arrondis. A l'est, l'Arak s'insinue dans sa coupure étroite dont tous les arbustes, les pierres, les failles et les profils me sont devenus familiers. Et mon regard s'attarde sur ces coins où je me reposais, fatigué, écrasé par la chaleur, au cours de mes randonnées, cherchant en vain dans le creux du rocher un peu d'ombre et de fraîcheur...

Un remou m'a tiré de ma rêverie et me rappelle à l'action. Adieu, Arak !... Le but est là-bas, vers le sud !... Vers le sud, oui, mais invisible hélas ! caché derrière un rideau de brume opaque ! Le soleil, très bas sur l'horizon ne perce pas ce lourd manteau fait d'une émulsion de sable dans l'air : un vent de sable règne au Tefedest !

La prudence me commanderait de réatterrir. Mais mon appareil est très alourdi par une abondante provision de combustible et j'hésite à risquer un atterrissage délicat dans le cirque étroit. A Dieu vat ! On ne tenterait jamais de voyage aventureux en écoutant toujours la voix de la prudence ! Et je continue ma route, un peu plus attentif cependant et cherchant à percer les horizons de brume.

La piste suit l'oued Arak, traversant maintes fois le cours sablonneux, encombré de thalas, s'accrochant ailleurs aux flancs du rocher dont elle contourne les promontoires en des virages brutaux. Enfin, par une série de lacets, elle dévale du plateau et franchit l'oued Tir'ahart avant de donner un nou-

(1) Petit oiseau. Nom donné par les Arabes à l'avion.

vel assaut aux monts de Tiselilin... Maintenant, le fil fragile qu'elle traçait s'est noyé dans l'atmosphère trouble et je voyage sans distinguer le sol. Le vent doit souffler avec violence dans le couloir du Tefedest qui sépare le Mouydir du Hoggar et le sable monte assez haut pour ensevelir dans sa couche opaque les pitons caractéristiques que je cherche en vain... Ce n'est qu'en le survolant que j'aperçois le massif de Tesnou aux formes arrondies, à l'épiderme lisse, miroitant d'un gris d'acier dans les rayons d'une lumière tamisée jusqu'à paraître livide et qui parvient à peine à son sommet. A l'est, le Tin Akor perce l'ouate salie de ses arêtes cassantes et de ses pitons, semblable à la mâchoire d'un fantastique carnassier. Le soleil diffusé l'éclaire obliquement par derrière ; il apparaît imprécis dans l'air trouble, découpage sombre sur la pénombre...

La vue de ces repères que je reconnais aisément me rassure : je suis dans la bonne voie.

Peu à peu le soleil monte à l'horizon. L'air se fait plus pur, la lumière plus franche. A l'est et au sud-est la brume laiteuse a pris des teintes violettes, plus translucides que les couleurs brunes, salies de l'aube ; mais elle me dérobe toujours le Hoggar dont je devrais voir pourtant depuis longtemps la Koudia [1] ! A l'ouest, la visibilité s'est améliorée ; l'horizon s'élargit, démasquant au loin, par delà les montagnes, les sables, les terribles sables inhospitaliers du Tanezrouft de l'Ahnet qui s'étendent de l'autre côté d'In Zize et de Taoudéni jusqu'à la Mauritanie, près de l'Atlantique. J'ai retrouvé la piste que je suis facilement dans un large couloir entre deux chaînes basses jusqu'au puits d'Iniker. Mais ici je la perds à nouveau dans une traversée sablonneuse, et définitivement cette fois.

Jusqu'alors, sans l'aide de la piste, ma carte m'avait permis, en dépit de la brume, de suivre la route par l'aspect du relief assez nettement indiqué. Maintenant, privé de repères éloignés, attaché aux détails proches d'un pays sans grandes lignes apparentes nettement situées sur la carte, je me perds

1. Koudia signifie montagne. La Koudia du Hoggar est le massif culminant d'où émergent le dôme du Tahat et l'aiguille de l'Ilamane (2 800 mètres environ).

dans le lacis d'ouidan trop semblables les uns aux autres et de chaînes de collines dépourvues de caractères saillants. Ici je trouve un cirque, là une coupure dans une ligne de hauteurs... Mais ce sont autant de repères que je ne puis identifier sur la carte ; et dans l'est, la Koudia demeure toujours masquée sous son voile violet.

Je me sens dans un pays inconnu, sans aide pour en déchiffrer le mystère. Il ne peut être question de revenir en arrière et les solutions que j'envisage sont pleines d'aléas. Descendre assez bas pour reconnaître les moindres détails du sol et rechercher la piste? C'était certes la plus sage; mais l'air est si agité, mon avion si fatigant, que j'appréhende les remous à faible altitude et que je l'écarte. Renoncer à regarder le sol et me lancer à la boussole vers le Niger que ma provision d'essence me permet d'atteindre et qui forme un objectif si étendu que j'aurais peu de chance de le manquer? Le souvenir de l'aventure du général Laperrine me fait repousser cette seconde solution.

Je continuerai mon voyage à l'aveuglette en utilisant tant bien que mal la boussole, le relief et l'instinct, jusqu'au moment où quelque repère sûr me permettra de faire le point.

Mais prendre cette résolution et l'exécuter sont deux choses différentes. L'instabilité de mon avion m'empêche de tenir un cap constant : la réparation de l'aile le fait pencher à droite et insensiblement je suis peu à peu entraîné à l'ouest de ma route. Je traverse bien des ouidan dont l'aspect rappelle celui de la carte ; mais cette dernière est trop vague pour me donner une certitude.

J'allais donc me décider à marcher plein est pour me rapprocher du Hoggar et tenter d'apercevoir le Tahat et l'Ilaman, les deux plus hauts sommets de la Koudia, lorsque je crois enfin reconnaître le sol. Dans l'ouest, une ligne de hauteurs basses, à arêtes vives, me paraît être l'Ibarar Elten, tandis que d'autres, plus rapprochées de moi et sur ma gauche, seraient les contreforts immédiats du Hoggar... Et, confiant désormais, je poursuis ma route. Les premières étaient en réalité une chaîne non portée sur la carte et les secondes l'Ibarar Elten.

Je survole l'Adrar Ouan Rell'Achen au sud duquel un

petit arrem[1], que je prends dans ma fausse interprétation du sol pour celui de Tit, met sa touche verte sur le sable et les roches. C'était Silet. Je ne vois pas la piste, mais sans m'en étonner : elle doit passer là dans le sable, à quelque distance de l'arrem et je sais qu'en cet endroit elle est peu visible. Je trouverai Tamanr'aset à 40 kilomètres sud-est et dans quelques minutes je vais l'apercevoir.

Sous moi défile maintenant une région de plateaux rocheux, encombrés de montagnes peu élevées et arrondies. Mais c'est en vain que je scrute le sol pour y découvrir la piste ou l'arrem. Ma confiance retrouvée a dissipé dans mon esprit le doute et l'inquiétude, chassant aussi, hélas! la prudence! Le temps s'écoule. Depuis longtemps je devrais avoir atteint Tamanr'aset mais je ne songe pas un instant à cette anomalie et je vole toujours vers le sud-est.

J'ai atteint la bordure sud du plateau. Devant moi s'allonge un grand désert sans rides, dans lequel je devine enfin le Tanezrouft, le plus terrible des déserts, sans végétation et sans eau... Je suis beaucoup trop à l'ouest et sans le savoir j'ai dû accomplir une partie de l'étape Hoggar-Tin Zaouaten, la première de la route de Tombouctou.

Je ne suis plus tout à fait perdu. Le Niger est là-bas, à 5 ou 600 kilomètres à l'ouest et j'ai suffisamment d'essence pour le gagner. En revenant vers le nord-est je retrouverai peut-être Tamanr'aset, mais je me ferme définitivement la route de Tombouctou en utilisant le dernier combustible sur lequel je puisse compter. Que faire? Poursuivre et tenter la traversée? Courir ma dernière chance? Je sens la fièvre des entreprises hasardeuses me gagner dans une vague chaude...

Et pourtant je ne suis pas seul à bord. Derrière moi Besin est là, sans inquiétude, ayant mis toute sa confiance en moi. J'ai entrevu dans la rétroglace sa figure calme et résignée et désormais je ne me sens plus le droit d'oser une imprudence qui pourrait nous être fatale.

Adieu, mon rêve. Désespéré, par une brusque demi-volte, je mets hors de ma vue l'horizon tentateur, l'horizon qui cache le Niger...

Je marcherai vers le nord-est pour rencontrer un centre

(1) Centre de cultures habité par des sédentaires.

de cultures ou des tentes de nomades, auprès desquels je me poserai. Et je vais désormais sans enthousiasme, suivant le sol du regard, tournant le dos à mon rêve brisé, vaincu une fois de plus...

La fatigue m'a gagné brusquement. A quoi bon maintenant tendre ma volonté pour la dominer? Le sol me paraît défiler vite, très vite, à une allure vertigineuse, sous mes ailes. Tout tourne dans ma tête. C'est un cauchemar que je vis dans cet atmosphère embrumée, sous un soleil terrible dont l'ombre du plan ne m'abrite plus. La glace me renvoie mon image rougie et congestionnée par les chauds rayons : je suis las physiquement et moralement ! Et pourtant, je n'ai aucune crainte. Je sais que je me tirerai de ce mauvais pas; mais mon rêve s'est écroulé, un rêve mûri pendant quatorze mois, entraînant dans sa chute toute mon énergie; et je vais trop vite pour avoir le temps de me ressaisir. Résigné, fataliste, je ne fais même pas un effort pour boire et éteindre la fièvre qui martèle mes tempes et brouille ma vue. Je voudrais pouvoir fermer les yeux et m'endormir en oubliant ma défaite !

Et mes sens sommeillent en fait, prenant une revanche de la tension des jours précédents. C'est à peine si je perçois le ronflement régulier du moteur, si je distingue le sol, uniforme et fuyant...

J'ai perdu de la hauteur. L'altimètre marque 1 600 mètres, mais je suis manifestement plus bas.

Un massif défile à ma droite. Pouvais-je deviner que Tamanr'aset en était à 20 kilomètres à peine, noyé dans la brume !

Plusieurs ouidan au cours sablonneux encombrés de végétation, confluent au pied d'une chaîne rocheuse, longue et basse. Une tache verte en plusieurs plaques régulières apparaît, immense et joyeuse au milieu des sables, dans le paysage désolé. A quelques kilomètres au nord et au nord-est je repère vite deux beaux terrains, dégagés et plats, dont je choisis le plus proche de la montagne et des cultures pour atterrir. Je décris au-dessus de lui quelques orbes pour l'inspecter et l'aulner d'un coup d'œil. Déjà je vais réduire l'admission des gaz et descendre, lorsqu'un feu s'allume au centre de l'arrem, où je vois bientôt des points qui s'agitent étendant sur le sol

une bande de toile blanche. Le terrain qu'elle indique me semble bien exigu, mais sans doute a-t-il été reconnu par les gens idoines dont les signaux me font espérer la présence? Je veux réduire pour perdre ma hauteur : mes manettes poussées à fond, le régime du moteur ne baisse pas; les vibrations du moteur ont brisé l'axe qui les relie au carburateur d'une ligne de cylindre. Je suis contraint de couper l'allumage et de caler mon hélice. En plané, dans des remous violents je descends en spirale. Peu à peu je distingue mieux le terrain, tout petit, entouré de cases en terre : il forme une cuvette bordée de grosses pierres. Il est trop tard pour repartir et je ne peux plus, en plané, moteur arrêté, atteindre un terrain plus dégagé. Sur la place des indigènes sont assemblés et discutent avec animation, diminuant encore l'espace libre. Je rase les cases en perte de vitesse pour atterrir le plus court possible et rouler peu. Ébloui par le soleil, trompé par l'arrêt du moteur et par le poids exceptionnel de mon avion, je redresse trop haut et je me plaque au sol dans une superbe perte de vitesse. Un craquement, un nuage de poussière... je suis arrêté au milieu d'une place, mon train d'atterrissage brisé !...

. . . . . .

J'étais à Abalessa, centre de cultures important à 80 kilomètres à l'ouest de Tamanr'aset.

La réparation de mon avion eût nécessité des spécialistes ou tout au moins des rechanges qu'on ne pouvait trouver qu'en France... Force me fut donc de l'abandonner au Hoggar et de gagner Tamanr'aset à méhari. J'avais volé 14 heures de Biskra à Abalessa : il me fallut 15 jours pour revenir en Algérie ! Et pourtant j'eus la bonne fortune d'utiliser une voiture automobile de Tamanr'aset à Touggourt. Combien de fois, au campement quotidien, dans les nuits glaciales du Sahara, ai-je regretté la vitesse de mon avion et le confort qu'elle me permettait de trouver chaque soir à l'étape.

Et certes l'avion serait bien le moyen de transport idéal au Sahara. Le légendaire « coursier du désert » est lent et pénible, porte relativement peu de poids, a besoin d'être ménagé malgré sa proverbiale robustesse, et se trouve enfin de plus en plus difficilement. L'automobile s'est montrée d'un emploi

malaisé dans les sables meubles et toujours ruineux : dans la chaleur des couches d'air inférieures les moteurs font une consommation effrénée d'essence et les pneumatiques sont vite hors d'usage.

Seul, l'avion semble s'adapter parfaitement aux conditions des voyages sahariens, et l'appareil multimoteur de demain, à l'abri des pannes inopinées, portant une large provision d'essence, sera le nouveau et véritable « vaisseau du désert ». Que lui importeront la chaleur du sol, le sable en suspension dans les couches inférieures de l'air, l'assèchement des puits sur les pistes ! L'oiseau n'est-il pas d'ailleurs le seul animal qui traverse librement le Sahara? Les gazelles ne quittent guère le voisinage des ouidan ou les régions montagneuses et humides, tandis qu'on rencontre en plein reg des compagnies d'oiseaux migrateurs !

Et l'époque est proche où l'avion permettra de relier régulièrement la France à ses possessions de l'Afrique tropicale, non pas à travers mais par-dessus le Sahara. Ce n'est plus un simple souhait ni un rêve : le raid de 1920 en a montré la possibilité. Sans doute cet essai s'est-il heurté à des difficultés considérables : ce fut un voyage d'étude et de vitesse, organisé avec des moyens de fortune, employant un matériel mal adapté ; ce fut aussi un raid malheureux que la chance n'a guère favorisé. Mais, si les obstacles qui se sont levés comme à plaisir sur sa route ont fait de sa réalisation un tour de force, ils en rendent la critique plus instructive et donnent le droit d'être optimiste pour l'avenir.

Les difficultés rencontrées seront aisément vaincues, car elles ne résisteront pas à une organisation appropriée des bases de la ligne et à l'emploi d'un matériel spécialement adapté. Un réseau de T. S. F. et un réseau de postes météorologiques apparaissent comme les aides puissantes qui assureront la sécurité des parcours.

J. DAGNAUX

LA CRISE POLITIQUE DE L'ALLEMAGNE

L'assassinat d'Erzberger a provoqué en Allemagne une crise politique que les événements faisaient prévoir depuis quelque temps déjà. Par leur nouveau crime, les nationalistes l'ont précipitée : ils ont fait apparaître dans la lumière la plus crue quels étaient leurs projets ; ils ont déterminé chez les démocrates un sursaut d'énergie. La crise est encore confuse ; elle sera sans doute longue ; mais elle nous intéresse directement. La paix de l'Europe dépend en partie de la formation et de la solidité des partis démocrates en Allemagne : tant que ces groupements sont menacés et périodiquement affaiblis par les manœuvres nationalistes, il n'y a aucune apparence de sûreté, et les Alliés sont dans l'obligation de tenir compte de ce fait pour définir l'attitude qu'ils adoptent vis-à-vis de l'Allemagne. C'est ce qui a été compris partout au lendemain de l'assassinat d'Erzberger. Même en Angleterre, où l'on inclinait à croire déjà l'Allemagne définitivement assagie, l'apparition brutale de l'action des nationalistes allemands a causé une profonde impression. L'opinion européenne tout entière a prononcé un jugement qui n'a pas été sans avoir son retentissement en Allemagne et sans aider les partis démocratiques à réagir.

Les organisations nationalistes avaient depuis longtemps condamné Erzberger à mort ; elles avaient deux fois tenté de le tuer. Ce n'est pas qu'Erzberger fût un homme d'Etat de premier plan et qu'à lui seul il fît obstacle aux rêves pan-

germanistes. Mais il était le symbole d'une opinion. Ambitieux et actif, désireux de jouer un rôle, Erzberger avait vu dès 1917 que l'Allemagne perdrait la guerre et il avait été partisan d'une politique de paix. Après la défaite allemande, il avait été favorable à la signature de l'armistice. Après le traité de Versailles, il s'était montré résolu à constituer un pouvoir politique en Allemagne en adoptant une situation nette vis-à-vis de l'étranger et en acceptant les dettes de la nation. Au fond il rêvait de pratiquer une politique analogue à celle qui a illustré Thiers après 1870, d'exécuter loyalement le traité, de payer, de convaincre l'Allemagne qu'elle devait se libérer par le travail. C'est le programme absolument contraire à celui des nationalistes, qui ne veulent pas reconnaître la parole donnée, qui ne se soucient pas de faire honneur à la signature de l'Allemagne et qui imaginent un peu confusément des recours problématiques à la force. Erzberger est loin d'être leur première victime. Les organisations nationalistes qui terrorisent l'Allemagne en sont à leur trois cent quinzième assassinat. Les révolutionnaires dans la même période n'ont commis que 15 assassinats politiques. Le contraste est troublant. Plus troublante encore est l'impunité assurée aux assassins monarchistes. Six condamnations seulement ont été prononcées, pour leurs 314 assassinats, et elles n'ont donné au total que trente et une années de détention. Pour les 15 criminels d'extrême gauche, 8 condamnations à mort et cent soixante-seize années de travaux forcés ou de prison. On peut voir dans cette partialité une preuve du développement de la réaction nationaliste et monarchiste. Peut-être faut-il voir surtout dans cette épidémie d'assassinats politiques et dans cette complaisance des juges, un des symptômes les plus certains de la démoralisation et de l'anarchie politique qui règnent en Allemagne depuis la guerre. Dans une société saine, le crime politique est exceptionnel, il provoque, d'où qu'il vienne, une forte réaction de la conscience publique, et il est sévèrement châtié. Mais en Allemagne, s'il y a des sentiments nationaux violents, il n'y a pas les notions d'une société politique et c'est ce qui fait la gravité et la difficulté de la situation.

Le Cabinet Wirth et les partis politiques qui le soutiennent

paraissent avoir compris qu'ils étaient arrivés à un moment décisif de leur histoire. Ce n'étaient pas les avertissements qui leur avaient manqué. On a tout dit sur les organisations secrètes des nationalistes, sur les projets de revanche et de restauration monarchique, sur la connivence de certains fonctionnaires de l'ancien régime, sur le rôle de Stinnes et d'une partie de la grande industrie, sur la campagne pangermaniste du monde intellectuel et universitaire. Nous ne reviendrons pas sur ces faits. Nous ne citerons qu'un trait de détail, parce qu'il date de la veille même de l'assassinat d'Erzberger et qu'il est vraiment symbolique d'un état d'esprit. A l'occasion de la fête de Tannenberg, la Faculté de médecine de Kœnigsberg a décerné à Ludendorff le diplôme de docteur honoraire. On peut se demander quels sont les titres de Ludendorff à cette distinction. Les mérites que lui a reconnus la Faculté de Kœnigsberg, et qu'elle a consignée dans son diplôme valent d'être cités : « Au Maître de l'art militaire, *dont le pouvoir surprenant a sauvé des bouches à feu ennemies la santé et la vie d'innombrables guerriers allemands* ; au libérateur qui, d'une main de fer, a nettoyé notre terre natale de Prusse Orientale des hordes russes pillardes et incendiaires ; au chef dont le bras puissant a porté la gloire immaculée des armes allemandes et l'éclat de la culture allemande, depuis les bords de l'océan Atlantique jusque dans les déserts de l'Arabie; au héros qui a défendu, avec les coups tranchants de son épée invaincue, le peuple allemand entouré d'un monde d'ennemis avides de butin, jusqu'au moment où trompé par de fausses paroles, il abandonna son armée intacte et son puissant chef ; à l'Allemand, dont l'image, d'une lumière éclatante dans l'obscurité du présent, nous donne foi en un futur sauveur et vengeur de notre peuple. » Tout est rassemblé dans ces quelques lignes, et jamais défaite retentissante d'une armée et d'un régime ne fut plus prestement escamotée. On devine sans peine comment dans des milieux ainsi surchauffés a pu être accueillie la nouvelle de l'assassinat d'Erzberger. Tandis qu'une partie de la presse se montrait effrayée d'un tel déchaînement de haine et de crime, tandis que d'autres étaient à la fois indignés et hésitants, les nationalistes qui espéraient, au lendemain de la dispari-

tion d'Erzberger, exploiter la situation à leur profit ne se gênaient pas pour dire crûment leur pensée. Ils déclaraient que l'assassinat de cet homme politique était un acte de justice, qu'il n'y avait pas à s'excuser, que le phénomène s'est toujours présenté dans l'histoire. La *Deutsche Tageblatt* se faisait remarquer par son audace tranquille à défendre cette thèse ; elle ajoutait même : « Par-dessus tout on pense à la vieille devise : il y a un Dieu pour punir et pour venger. » La mort d'Erzberger n'était pour les nationalistes qu'un commencement : ils songeaient sans doute à une entreprise plus vaste, et à un coup de force dans le genre de celui de Kapp.

Le Cabinet Wirth ne leur en a pas laissé le temps. Devant la tombe ouverte d'Erzberger, le chancelier Wirth a adjuré le peuple allemand de « se détourner de ceux qui veulent à nouveau l'entraîner dans le malheur », et a affirmé que « l'Allemagne serait une démocratie ou qu'elle ne serait pas ». Ce sont là des paroles courageuses, et il ne faut pas méconnaître la bonne volonté dont fait preuve le Chancelier. D'ailleurs, il ne s'en est pas tenu aux promesses, et les mesures qu'il a prises, par les fureurs qu'elles ont déchaînées dans la droite, attestent leur efficacité. La défense faite aux anciens militaires de porter l'uniforme, l'ordonnance gouvernementale relative au maintien de l'ordre public ont provoqué, suivant les partis, de débordantes colères ou d'enthousiastes applaudissements. Il s'agit en effet, avant tout, d'éviter les provocations quelles qu'elles soient. Mais l'ordonnance gouvernementale n'est pas sans soulever de difficultés ; la question est de savoir si elle sera exécutée selon l'esprit dans lequel l'ont conçue M. Wirth et le président Ebert, et si l'on en appliquera les rigueurs aussi bien aux bolchevistes de gauche qu'aux exaltés de droite. On sait trop de quel côté penchent les sympathies des juges, des fonctionnaires et de toutes les autorités administratives en général pour que l'on ne puisse craindre un sabotage des décisions de M. Wirth. Le Chancelier paraît avoir pleine conscience de la situation. Dans un discours prononcé, il y a quelques jours, devant les représentants du parti du centre, il a déclaré que le gouvernement était sur ses gardes et prendrait toutes les mesures nécessaires pour empêcher les nationalistes de poursuivre leur œuvre de des-

truction. « Les personnes, a-t-il dit, qui s'étaient cachées sous terre le 9 novembre 1918, abusent aujourd'hui politiquement de la liberté qui leur a été laissée : cette liberté doit être supprimée ». Affirmant ensuite que le peuple allemand a besoin d'un régime démocratique qui seul lui permettra de se relever et de se développer il a conclu par ces mots : « Je ne m'écarterai pas de cette politique : je suis prêt à appliquer toutes les mesures que l'autorité gouvernementale m'accorde pour combattre la réaction. »

Cette attitude du gouvernement, appuyée par les manifestations qui ont eu lieu contre les nationalistes, a eu tout de suite deux résultats. Le premier est que les monarchistes qui prédisaient la guerre civile et qui la souhaitaient peut-être avec l'espérance de trouver dans le désordre une occasion de rétablir l'ordre à leur manière, se sont tus brusquement. Il est évident que si les partis démocratiques, ayant peu d'expérience politique, sont encore timides et peu assurés de leur puissance, les partis de droite qui n'ont qu'une longue habitude de la force, sont déconcertés par l'opposition, et que les masses démocratiques représentent pour eux un pouvoir dont ils connaissent mal la nature et qu'ils redoutent. Le second résultat plus important encore est qu'immédiatement les hommes politiques de l'Allemagne ont pensé à un groupement nouveau des partis. Dès le lendemain de l'assassinat d'Erzberger, les démocrates se sont bien rendu compte qu'ils étaient en présence non d'un acte isolé, mais d'une politique, et que pour la combattre il fallait s'organiser et s'entendre. Le programme était tracé de la manière la plus précise par la *Freiheit*, journal des socialistes indépendants. « Nous avons besoin d'actes », avait déclaré la *Freiheit*. Il faut épurer l'administration et se débarrasser de tous les éléments qui s'opposent passivement ou activement à l'établissement du régime et aux ordres du gouvernement. Il faut épurer dans le même sens la magistrature, l'armée, la police. Il faut mettre à la raison le gouvernement bavarois. Il faut réprimer l'agitation monarchiste.

Socialistes et démocrates se rendent en effet de plus en plus compte que c'est là la condition nécessaire de la solidité du régime républicain. C'est pourquoi le premier mouve-

ment des socialistes indépendants, en apprenant l'assassinat d'Erzberger, a été d'inviter les majoritaires à reprendre leur place dans le gouvernement prussien, afin de le républicaniser, et de leur offrir, sinon d'y entrer avec eux, du moins de les soutenir, ce qu'ils n'avaient jamais fait auparavant. Les socialistes majoritaires eux aussi ont reconnu cette nécessité. Même les démocrates réclament un remaniement du cabinet prussien. « Plus sérieuse que toutes les ordonnances, et d'une importance plus décisive, écrit la *Gazette de Francfort*, est la prompte transformation du gouvernement prussien. » On constate, en effet, que les nationalistes qui s'étaient cachés en novembre 1918, n'ont vraiment recommencé une autre propagande que depuis la formation du cabinet Stegerwald. Non seulement les socialistes, mais aussi le centre et les démocrates, sont invités à comprendre la gravité de cette situation et à se défaire du voisinage contre nature avec la droite, auquel les a amenés le cours des événements en Prusse, afin d'avoir les mains libres pour une nouvelle coalition des modérés et de la gauche. Une coalition de tous les partis républicains, y compris les socialistes indépendants, non compris les pseudo-républicains qui sont les populaires, telle est en ce moment la combinaison que les socialistes et les démocrates jugent nécessaire pour infuser à l'Empire allemand, à l'État prussien et à leurs organes l'esprit républicain.

On ne se rend compte de toute l'importance de ce problème que si l'on se rappelle ce qui se passait en Allemagne à la veille de l'assassinat d'Erzberger. Alors était vivement discutée la manière dont allaient se grouper les partis. Les uns parlaient d'une union des droites, les autres d'une union des gauches. En réalité la difficulté principale était de rapprocher les socialistes des groupes démocrates bourgeois. Les socialistes y mettaient peu d'empressement : ils paraissaient hésitants et divisés, et les indépendants en particulier se montraient mal disposés à collaborer avec le gouvernement. Profitant de ces incertitudes, les membres importants du parti populaire, von Campe, Stresemann, qui, sans être nationalistes, appartiennent cependant à la droite modérée essayaient de se rapprocher des démocrates, et laissaient entendre qu'il fallait se rallier à la Constitution. L'assassinat d'Erzberger

a mis fin brusquement à ces débats. Chaque parti a senti qu'il fallait prendre position sans perdre un instant. Stresemann a proclamé officiellement qu'il était nécessaire d'accepter loyalement le nouveau régime et exécuter les conditions de l'ultimatum : c'était un peu tard. Venue quelques semaines plus tôt, une pareille déclaration aurait pu avoir une certaine influence sur les destinées du Cabinet Wirth, en lui donnant un appui à sa droite. Mais en raison des circonstances troublées et des manifestations nationalistes, les socialistes se sont montrés sceptiques au sujet de la sincérité de Stresemann et du parti populaire, et ils ont en somme refusé leur confiance à des hommes qui sont monarchistes de cœur, et qui n'acceptent le régime nouveau que sous la contrainte des événements.

Entre le projet de Stresemann qui consiste à admettre les socialistes majoritaires sans les socialistes indépendants et le projet des socialistes qui consiste à admettre indépendants et majoritaires et à se passer de Stresemann, c'est le Centre catholique qui choisira. Mais le Centre catholique est lui-même divisé : Un certain nombre de ses membres inclinent vers les monarchistes et soutiennent le gouvernement bavarois. La *Germania* qui ne représente pas, il est vrai, tout le Centre mais qui exprime une opinion autorisée paraît disposée à se tourner décidément vers les socialistes. Elle a publié quelques violents articles contre les nationalistes. Elle va même jusqu'à inviter les catholiques bavarois à faire pression sur le gouvernement de Munich pour qu'il cesse de soutenir les pires réactionnaires et les complices des meurtriers d'Erzberger. Quand on rapproche ces paroles de celles qui ont été récemment prononcées par le Chancelier, par les socialistes et par les démocrates, on est tenté de croire que l'union est faite au moins provisoirement entre les partis de gauche. Les textes sont significatifs. « En déclenchant un mouvement puissant de la gauche, déclarait M. Wirth à un rédacteur de la *Correspondance parlementaire du Centre*, la mort d'Erzberger a rapproché les socialistes et unifié le prolétariat. » Et la *Freiheit* imprimait en tête de son édition du 30 août la manchette suivante : « L'unité de front des combattants prolétaires est réalisée. » Le *Vorwärts* annonçait par ailleurs

que les conférences tenues entre les chefs des deux partis socialistes avaient montré « qu'une action commune était absolument indispensable ». Enfin un organe démocrate comme le *Berliner Tageblatt* applaudissait à la réconciliation des majoritaires et des indépendants, et souscrivait aux mesures qu'ils réclament pour affermir la République, « démocratiser » l'administration et réformer la justice.

Deux raisons peuvent amener la masse du parti du Centre à suivre lui aussi pour le moment cette politique : l'une est d'ordre intérieur et religieux, l'autre d'ordre extérieur. A l'intérieur en effet les polémiques entre évangélistes et catholiques ont repris dernièrement avec acuité : les gens du Centre ne s'allieraient pas sans répugnance à des nationalistes qui accablent de leurs injures indistinctement juifs et catholiques. D'autre part le chancelier Wirth et ses amis du Centre sentent très bien que s'ils n'interviennent pas vigoureusement contre les nationalistes, ils perdent la confiance de l'Europe et la politique extérieure s'en ressentira. Il a paru à ce sujet une note officielle très curieuse, relative aux mesures de sécurité prises par le gouvernement. « La raison de l'ordonnance, dit-elle, doit être cherchée avant tout dans la situation politique extérieure... La lutte pour la Haute-Silésie, dans laquelle est engagé le gouvernement, serait rendue très pénible par les tentatives de division et les dissensions intérieures... L'étranger qui nous conteste la Haute-Silésie, cherche par tous les moyens à établir que la République allemande n'est pas d'une nature telle qu'on puisse lui laisser la Haute-Silésie. On cherche à l'étranger à démontrer qu'on ne peut pas donner la Haute-Silésie à un état qui a aussi peu de solidité intérieure et qui est menacé, d'après tous les symptômes, par un bouleversement révolutionnaire, et par un bouleversement provenant non pas du côté gauche, mais comme le montre l'accumulation des manifestations provocantes de ces dernières semaines, du côté de la réaction nationaliste. » Cette explication est à retenir : elle implique certes bien des arrière-pensées, mais elle montre du moins que les Allemands qui réfléchissent n'ont aucune illusion sur l'avenir que la réaction nationaliste réserverait à l'Allemagne. Le moment en effet est venu

de savoir si les dirigeants actuels de l'Allemagne auront assez d'énergie et trouveront assez d'appuis pour enrayer les intrigues des Hergt, des Westarp, des Helfferich et des Ludendorff, si les démocrates comme Gothein et Dernburg reconnaîtront la nécessité de combattre le déchaînement des pangermanistes, si l'Allemagne veut faire effort pour se transformer et si le chancelier Wirth pourra y faire vivre la démocratie.

Ce problème est loin d'être réglé : il ne se résoudra pas en un jour. Il est d'autant plus difficile que l'alliance entre les socialistes et les démocrates bourgeois se heurte à de grands obstacles en Allemagne. Le socialisme allemand a en matière fiscale des idées qui inquiètent les démocrates, et l'état de la propriété fait que les masses allemandes nombreuses sont plus hardies quand il s'agit de l'évolution de la société future que ne le souhaiteraient les éléments bourgeois de la démocratie. Mais c'est un aspect de la question qu'il conviendra d'examiner à part : il suffit d'indiquer qu'il y a là une série de raisons qui rendront l'évolution de l'Allemagne longue et pénible. Pour ce qui est de notre intérêt national, nous ne pouvons que suivre avec attention ce qui se passe outre-Rhin. Depuis l'armistice, nous avons en face de nous un pays qui est en réalité en état d'anarchie, et où il n'existe pas un pouvoir politique constitué qui rende possible l'exécution sérieuse du traité de Versailles. Il nous faudra peut-être encore des années avant d'être assurés que l'Allemagne est capable de se donner une constitution et une conscience politique comparable à celles des autres nations occidentales. Mais dès maintenant si l'assassinat d'Erzberger ne détermine pas un changement, s'il est impuni, s'il demeure sans conséquence sur le pouvoir et l'opinion publique, nous saurons que de longtemps il sera impossible de faire fonds sur les promesses du gouvernement allemand.

X. X. X.

ERRATUM

Page 398, ligne 2, *au lieu de :* septième centenaire, *lire* sixième centenaire.

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, *85bis, Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe)*

Le Gérant : ED. PAUPHILET.

LIVRES NOUVEAUX

LE GRAND SECRET

par **Maurice Mæterlinck**.

De ce grand secret la conclusion nous donne la clef. A vrai dire elle ouvre une porte sur le néant. « Le grand secret, le seul secret, c'est que tout est secret. » M. Mæterlinck avant d'en arriver là, a examiné la plupart des traditions ésotériques. En une revue un peu rapide il fait défiler sous nos yeux l'Inde, mère de toutes les religions, le pays où ont été conçues les théories les plus élevées, les plus séduisantes à propos de l'évolution de l'âme, puis l'Égypte où réapparaissent « la recherche du Dieu dans l'homme et le retour de l'homme en dieu », la Grèce, la Chaldée, (citées plutôt pour mémoire), la Grèce anté-socratique, la Kabbale (« dont les explications de l'inexplicable n'expliquent rien »), les Hermétistes, et, pour finir, les Métapsychistes modernes. Et à vrai dire, lorsque nous suivons pas à pas l'auteur, nous ne le trouvons pas aussi sceptique que sa conclusion pourrait le faire croire. Certes il ne peut s'arrêter devant aucune doctrine en s'écriant : « Voilà la vérité », et aucun lecteur n'a eu cet espoir en ouvrant son livre. Mais la magistrale explication qu'il donne des théories hindoues laisse deviner une secrète sympathie et nous la comprenons bien. M. Schuré, dans un examen similaire des diverses théories ésotériques, n'a-t-il pas manifesté la même admiration pour ces mythes grandioses? Pour finir, lorsque l'auteur parle de l'Od de Reichenbach, des expériences du colonel de Rochas et des recherches de la Psychical Society, il est évident que, s'il n'est pas absolument persuadé de la survivance de notre moi astral, il n'est pas non plus bien loin de l'être. Si ce n'est pas la conviction du savant, c'est « l'impression » de l'homme. Sur ce sujet chacun a, plus ou moins consciemment, des opinions *a priori* et ce n'est pas la lecture de ce volume, dont la documentation, la vigueur de pensée et la pureté de style sont incontestables qui les ébranlera.

PHILI

par **Abel Hermant**.

C'est un bien charmant jeune homme que ce Phili, alias Philippe Egon, dix-huit ans, grand-duc de Silberberg. Il a de la naïveté, du cœur et surtout de la fantaisie, cette fantaisie, la meilleure, qu'ont ceux-là qui ne font aucun effort pour paraître en avoir. Et il évolue avec tant de jeunesse, de spontanéité et de bonne grâce entre ses maîtresses et sa femme qu'il ne viendrait à l'idée de personne de critiquer ses mœurs pourtant un peu dissolues. Abel Hermant nous présente, avec infiniment d'esprit, ainsi qu'il a coutume, les tribulations de Phili doucement chassé de son grand-duché par des bolchevistes d'opérette et ravi de l'être pour s'aller réfugier à Genève puis à Venise. Cet exil n'est point rude. On en goûte le charme. Phili n'est pas jeune homme à n'avoir point d'aventures. Il en a et de fort comiques. Mais tout a une fin et lorsqu'une nouvelle révolution de théâtre rend Silberberg à son jeune maître, il est déjà sur le chemin de la vertu, dont la première étape ne lui fut point pénible, car elle consista simplement à remarquer la grâce de sa jeune femme, la plus délicieuse petite grande-duchesse qu'on puisse rêver. Phili, fidèle, règnera donc sur son peuple fidèle jusqu'au prochain roman, que nous souhaitons, pour le plaisir de retrouver un si agréable personnage.

GÉOLOGIE DE LA FRANCE

par **L. de Launay**.

Pour bien comprendre un pays, ce n'est pas seulement l'histoire de ses habitants qu'il faut connaître, mais l'histoire de son sol. Le charme particulier de nos diverses provinces, leurs lignes caractéristiques, leurs ressources, s'expliquent en grande partie par la géologie, cet immense prolongement de l'histoire dans le passé. Par elle, un paysage n'est plus un ensemble immobile de couleurs et de silhouettes, mais le résultat transitoire d'un jeu de forces toujours en action; tout désert et solitaire qu'il soit, il prend alors une singulière valeur dramatique. Cet ordre nouveau de jouissances intellectuelles, M. de Launay a cherché — et a réussi — à le rendre accessible aux esprits cultivés. Une introduction sur les données générales de cette science précède une description par grandes régions de notre pays, limpide, débarrassée de toute nomenclature et de toute bibliographie inutiles, complétée par des photographies typiques et des cartes hors texte. Ce livre savant est un modèle de clarté française.

LA GENÈSE DES ESPÈCES ANIMALES

par **L. Cuénot**.

L'auteur a répondu aux désirs d'un nombreux public en consacrant un livre aux questions de zoologie générale, comme l'hérédité, la formation des espèces, leurs variations, la distribution géographique des animaux. On trouvera ici, exposé avec une parfaite clarté, le dernier état des théories transformistes, qui, depuis Darwin, ont si profondément bouleversé les vues traditionnelles sur l'origine du monde, et nous ont fait saisir avec plus de netteté les données du problème de la vie. Ce livre parfaitement au courant et plein de faits sera précieux aux zoologistes et aux biologistes, à qui il donnera des points de départ pour de nouvelles recherches, et des vues générales sur le champ qu'ils étudient; il sera singulièrement profitable aussi, à tout esprit philosophique et curieux des choses de la nature.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	60 »	31 »	16.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	66 »	34 »	18 »
ÉTRANGER.	72 »	37 »	19.50

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr. 50

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* **2** *fr.* **50**.

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.